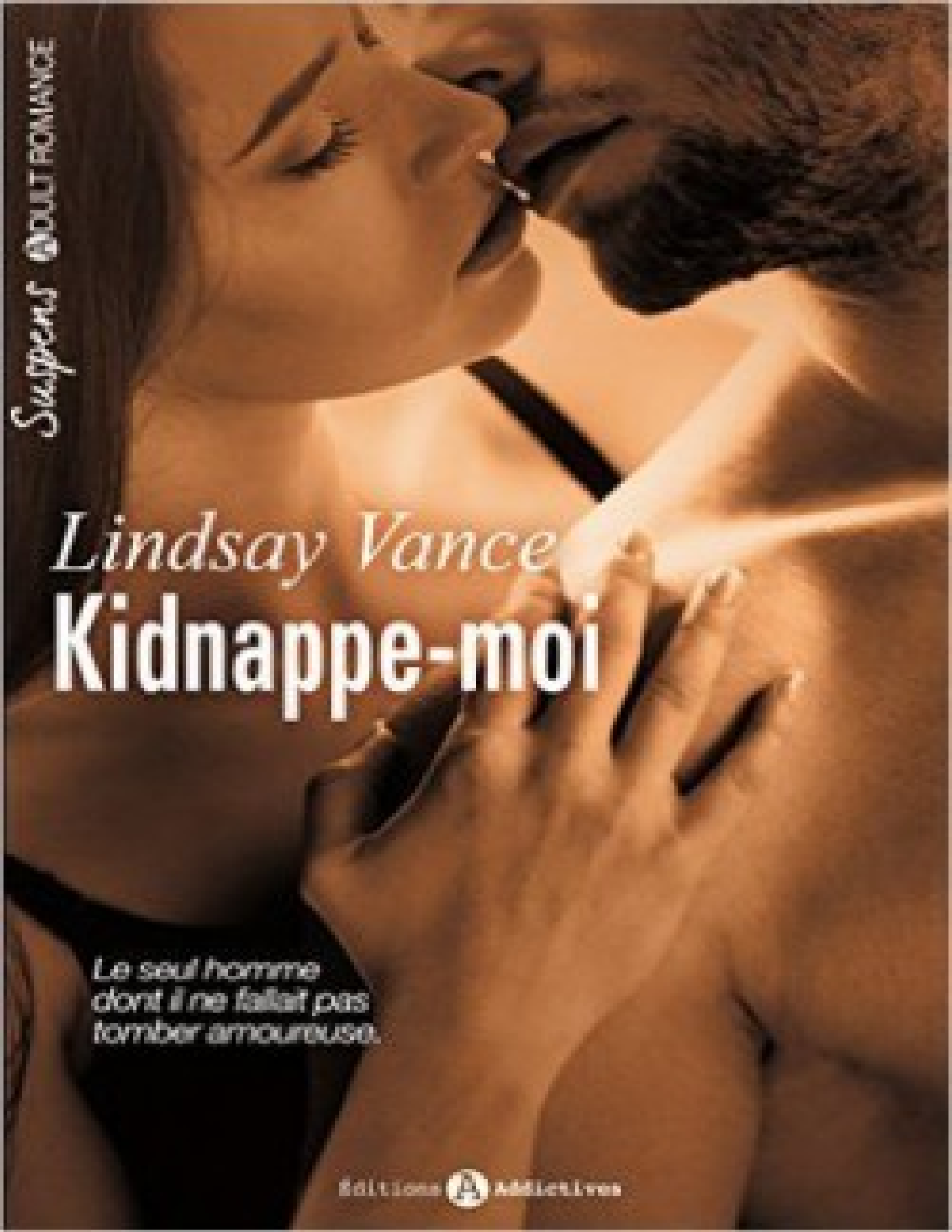
Suspense Adult Romance
Lindsay Vance
Kidnappe-moi
Le seul homme dont il ne fallait pas tomber amoureuse.
Éditions Addictives

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : cliquez-ici

Twitter : @ed_addictives

Lindsay Vance

Kidnappée par un milliardaire

Intégral 3 volumes

Volume 1

1. L'enlèvement

*

Quand je passe devant l'accueil, Jennifer, l'hôtesse de *Throwback Fitness*, me gratifie du sourire qu'elle réserve aux meilleures clientes.

– Bonsoir, madame Hampton, vous partez déjà ?

Je confirme d'un hochement de tête et je m'éclipse. Aujourd'hui, je n'ai envie de parler à personne. Sur le palier du dixième, l'animation est à peine moins vive que dans la salle de gym. La séance de body-jam m'a permis d'éliminer les toxines et d'évacuer en partie le stress qui me perturbe depuis quelque temps. D'un pas vif, je longe le couloir vers les ascenseurs donnant sur la Cinquième Avenue. C'est là que Tom, le chauffeur, doit me prendre avec la Lincoln.

Du coin de l'œil, je m'examine dans le long miroir encastré sur la paroi gauche. Rapide bilan. J'en fais de plus en plus souvent ces derniers temps, des bilans ! Si on considère mon image dans la glace, apparemment rien ne cloche. Je suis jeune, en bonne forme, on me trouve unanimement belle, intelligente, facile à vivre, mon job me plaît et, cerise sur le gâteau, je suis mariée depuis un an avec James Hampton, un multimilliardaire au physique de rêve. Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

Pas besoin de chercher bien loin : mon mariage, évidemment. Pourtant, tout avait débuté comme un conte de fées. Tandis que j'attends l'ascenseur, les images me reviennent…

***

Bonnie, ma meilleure amie, m'a entraînée à Acapulco pour des vacances. Elle prétend que c'est dans ce genre d'endroit qu'on trouve la plus forte proportion de types fortunés. Or, Bonnie rêve depuis toujours d'un mariage avec un milliardaire. Pourvu si possible d'un look de dieu grec. Je l'aime beaucoup, mais je ne partage pas forcément tous ses fantasmes. Pour ma part, je ne cherche ni un riche mariage ni un dieu grec, je prends juste mes vacances avec elle.

Nous sommes à Acapulco depuis deux jours quand on tombe par hasard sur un homme qui correspond en tout point aux rêves de Bonnie. Un physique de top model et visiblement bourré de fric. Il sirote un cocktail au bar du casino *Play City*. Notre entrée a attiré son attention. Au bout de quelques minutes, il paraît évident qu'il s'intéresse à nous.

Bonnie en frétille déjà.

– Tu as remarqué, me glisse-t-elle à l'oreille en faisant mine de ne pas le regarder, il porte des pompes Edward Green et une montre Boucheron ? La grande classe, non ? Et en plus, c'est tout à fait mon genre !

Je ne dis rien, mais c'est mon genre à moi aussi. Il faudrait être difficile pour ne pas le trouver séduisant. L'éclat de ses yeux bruns qui nous fixent tandis qu'il discute avec le barman dégage un tel magnétisme !

La phase d'attente n'a pas duré longtemps. Il nous offre un Acapulco Golden et vient à notre table se présenter :

– Bonjour, je m'appelle James Hampton, et vous ?

Son sourire met en valeur son menton volontaire et ses lèvres minces qui découvrent une dentition parfaite. On sympathise. Il est un peu plus âgé que moi et travaille à New York dans la finance. Malheureusement pour Bonnie, ça n'est pas elle qui lui plaît, mais moi. Il ne le dissimule pas. On le sent énergique, habitué à diriger, à obtenir toujours tout ce qu'il veut. Il me donne le sentiment de parler rien que pour moi.

Ça me flatte. Sans compter qu'il est beau à craquer ! Quand nos regards se croisent, j'éprouve

une fascination que je n'ai jamais ressentie. Au moment de nous quitter, il lâche :

– Je passe vous prendre demain matin à votre hôtel.

Sans qu'on sache s'il s'adresse à Bonnie, à moi ou à nous deux. D'un ton si assuré qu'on n'a même pas envisagé de refuser.

En fait, il s'adressait à moi. Par la suite, tout s'est enchaîné comme dans un rêve.

Son aisance, sa beauté et sa détermination me subjuguent. James fait tout pour me séduire, consacrant son temps à organiser des sorties et multipliant les cadeaux. Ainsi, chaque matin, d'énormes bouquets d'orchidées attendent mon réveil. Un petit mot les accompagne, indiquant le programme de la journée. Par exemple, le survol en hélicoptère (loué pour l'occasion) de la baie de Santa Lucia, des balades dans les collines de l'arrière-pays ou des excursions sur son yacht baptisé « The First » vers les plages de l'île de la Roqueta.

Il ne me laisse pas une seconde de répit.

Par l'intermédiaire de Bonnie, qui le tient du patron de notre hôtel, j'ai appris qu'il a édifié en quelques années une fortune colossale grâce à plusieurs coups de maître qui ont fait date dans l'histoire de Wall Street. Le monde de la finance le guette et le craint. Ça n'est pas sa fortune qui m'attire ; mais qu'un homme de cette envergure jette son dévolu sur moi, je n'en reviens pas !

Un soir, au cours d'un de nos dîners dans le meilleur restaurant d'Acapulco, sur une terrasse face au Pacifique, il me déclare qu'il veut que je devienne sa femme. Qu'il mettra tout en œuvre pour y parvenir. Pour preuve de son amour, il me tend un écrin. À l'intérieur, une bague de Van Cleef & Arpels avec le plus gros solitaire dont on puisse rêver.

Il paraît sérieux, sincèrement désireux de m'épouser. C'est un conte de fées que je vis. Son énergie m'entraîne. Les journées qui viennent de s'écouler m'ont étourdie. Tout va tellement vite sous son impulsion. Il proclame son amour avec une conviction si communicative que je crois l'aimer aussi. Le bonheur me tombe sur la tête à l'improviste. Pourquoi le refuserais-je ?

Le lendemain de sa déclaration, j'ai dit oui. Et au bout de quelques jours, une fois respecté le délai légal, je suis devenue officiellement madame James Hampton…

***

L'ascenseur qui arrive à l'étage de *Throwback Fitness* me ramène au présent. Loin du conte de fées. La cabine est déjà bondée, mais je parviens à me faufiler contre la paroi du fond pour ne pas être importunée par la proximité des autres occupants. Tout le monde s'applique à fixer soigneusement le vide. Ça me donne le loisir de replonger dans mes pensées.

***

Mon mariage a donc été l'apothéose d'une semaine de rêve à Acapulco.

De retour à New York, le rêve se poursuit un temps. James est un habitué de la jet-set. Nous passons les week-ends dans sa propriété de Key West ou aux Bahamas. En semaine, presque chaque jour, il y a un événement auquel nous devons participer. Cocktails, vernissages, galas se succèdent à un rythme effréné. Au début, la fréquentation des premières à Broadway, des restaurants quatre étoiles, des boîtes de nuit branchées m'éblouit. Mais peu à peu, je me rends compte que James ne m'y emmène que pour flatter son orgueil. En s'exhibant à mon bras, il affiche sa réussite aux yeux de tous.

Quand je veux réduire un peu la cadence de ces sorties, il le prend mal. C'est le premier accroc à mon rêve. La vie de femme de milliardaire telle que James la conçoit pour moi ne me convient pas. Mes goûts sont plus simples. Nous avons déjà eu quelques querelles à ce sujet, l'ouverture des hostilités datant de notre première discussion sérieuse à propos de mon travail au cabinet Hillerman Bros. Dans mon esprit, il est évident qu'en dépit de la fortune de mon mari, je tiens à conserver ce job.

D'abord pour m'assurer un minimum d'autonomie financière, ensuite parce que ce travail me plaît et que je m'y épanouis. Je ne veux pas en être réduite à jouer le rôle de potiche, même si cette potiche dispose de tout le luxe dont elle peut rêver. Mon indépendance et ma liberté d'action comptent beaucoup plus à mes yeux qu'une vie en éternelle représentation. Quand je le lui ai dit, mon mari est entré dans une colère noire. Il a grondé d'une voix glaciale :

– Tu veux reprendre ton travail ? Mais je ne t'ai pas épousée pour que tu perdes ton temps à je ne sais quoi…

Il a été méprisant et blessant, n'écoutant pas mes arguments. J'ai eu l'impression de me trouver devant un autre homme que celui que j'avais connu au Mexique. L'image qu'il donnait de lui comptait plus que moi à ses yeux.

– Mais de quoi est-ce que j'aurai l'air quand on apprendra que la femme de James Hampton travaille comme attachée de presse adjointe pour un cabinet juridique de troisième zone ? Tu es irresponsable, Eva ! Ton nouveau rôle n'est pas là…

Mon nouveau rôle consiste à me tenir à la disposition de mon seigneur et maître – c'est-à-dire lui – et à me laisser exhiber dans les réceptions mondaines, les dîners, les fêtes auxquelles il participe. En échange, il est prêt à me couvrir de cadeaux luxueux. C'est le seul deal qu'il envisage.

Je n'ai pas cédé. Le lendemain matin, j'étais à mon poste chez Hillerman Bros. Après une dernière tentative orageuse pour m'empêcher d'y aller, James est parti à son bureau, blême de rage. Le même soir, un e-mail m'attendait dans ma messagerie.

De : James Hampton

À : Eva Hampton

Objet : Sans commentaire

Inspection de mes succursales à Singapour puis à Tokyo après un crochet par Sidney. Absence d'une dizaine de jours. Dommage que tu ne puisses pas venir avec moi puisque tu travailles.

James

C'est un nouvel aspect de sa personnalité. La méchanceté mesquine. L'aura du prince d'Acapulco se lézarde méchamment. Quinze jours plus tard, lorsqu'il est rentré dans notre loft de Park Avenue, je l'ai accueilli le plus naturellement du monde en évitant de parler des sujets qui pourraient le fâcher. Lui n'a rien dit.

Durant quelques semaines, j'ai tout de même cru à la possibilité d'arranger les choses. J'ai fait des efforts. De son côté, rien. Peu à peu, il s'est montré moins empressé auprès de moi. Plus critique.

Ça n'est plus seulement mon travail qui lui déplaît, c'est aussi ma façon de m'habiller, mes sorties, mes loisirs et plus généralement mes goûts dans tous les domaines. En fait, il veut régenter ma vie comme il régente celle de ses collaborateurs.

Je me suis insurgée. Il y a eu d'autres disputes. Et plus je me révolte contre son emprise, plus il me reproche mon désir d'indépendance. Pour lui, c'est intolérable. Petit à petit, il s'est éloigné de moi. Malgré la mainmise qu'il veut garder sur moi, il me devient de plus en plus étranger.

Le second clash marquant s'est produit le jour où il a exigé que je cesse toute relation avec Bonnie et mes anciens amis. En dépit du fait que j'espère encore sauver notre couple, je ne peux pas accepter cette exigence. La dispute m'a amenée à évoquer la possibilité d'une séparation. James a refusé catégoriquement. Je ne sais plus quoi penser de son attitude.

Depuis plusieurs mois, nous en sommes là. Un couple cahotant, condamné à rester uni par la volonté incompréhensible de mon époux. J'ai l'impression d'être prise au piège. Un piège dont je ne sais comment me dépêtrer. Personne, pas même Bonnie qui est au courant de mes problèmes, ne peut me venir en aide. Il faut que je trouve moi-même la solution. Ma déprime depuis quelque temps vient

de là.

***

L'ascenseur arrive au rez-de-chaussée. Je sors après les autres et je m'immobilise au milieu du hall. Une nouvelle idée pour convaincre James de nous séparer, au moins temporairement, vient de me traverser l'esprit. Ce soir, nous devons participer à un cocktail au Waldorf Astoria. En rentrant, ce sera peut-être le bon moment pour lui en parler.

Pas trace de Tom, mon chauffeur, dans le hall. Je sors dans la rue. En fin d'après-midi, la circulation sur la Cinquième Avenue est assez importante. Je jette un coup d'œil à gauche et à droite. Tom et la Lincoln ne sont pas là. C'est la première fois qu'il est en retard. Je m'avance sur le trottoir, je me hausse sur la pointe des pieds pour tenter de distinguer dans le trafic la limousine bleu métallisé. Peut-être est-elle engluée du côté de Central Park ? Non, personne.

Qu'est-ce que je fais ? Si Tom avait eu un empêchement de dernière minute, il m'aurait prévenue. Je l'appelle sur son portable. Pas de réponse. Bizarre, ça ne lui ressemble pas. Et voilà que maintenant le vent se lève. Des bourrasques s'engouffrent entre les immeubles. La pluie menace. Je ne peux pas rester indéfiniment à l'attendre. Tant pis, je rentre au loft à pied. Un petit quart d'heure de marche, ça n'est pas la mort.

Pour que Tom me voie si jamais il est coincé dans le trafic, je marche sur le bord du trottoir. Les gaz d'échappement me prennent à la gorge, le vacarme des moteurs m'assourdit. Quelques gouttes de pluie se mettent à tomber. Tout à coup, une grosse Dodge noire freine pile à côté de moi. La portière arrière s'ouvre à la volée, un homme en surgit. Je vais pour m'écarter, mais tout se passe si vite que je n'ai même pas le temps d'esquisser un pas de recul. Déjà l'homme me ceinture à bras le corps. Au moment où je vais pousser un cri, sa main se plaque sur ma bouche, son autre main me propulse à l'intérieur de la voiture.

Là, un autre homme amortit ma chute. Malgré la peur qui me paralyse, j'aperçois à travers les vitres fumées les passants qui m'entouraient sur le trottoir. C'est à peine s'ils ont remarqué ce qui vient de se passer. Soudain, la panique s'empare de moi. Je me débats, tente de me dégager.

– Laissez-moi ! crié-je d'une voix affolée. Que voulez-vous ?

Tout en essayant de me maîtriser, un homme me répond :

– Ne vous inquiétez pas, madame, on ne vous veut aucun mal…

La Dodge démarre sèchement dans un crissement de pneus. Sous l'accélération, je m'affale un peu plus sur la banquette. L'homme répète :

– Ne vous inquiétez pas. Tout ira bien.

Tu parles !

Une terreur sans nom me mord la poitrine. J'arrive tout de même à bafouiller :

– Qui êtes-vous ?

On ne me laisse pas poursuivre. Tandis que l'un des deux hommes me bloque les bras, l'autre noue un bandeau sur mes yeux. Je tente de me débattre, mais c'est peine perdue. En plus, l'affolement qui me gagne m'ôte tous mes moyens. Durant le temps de ma courte lutte, la voix n'a cessé de répéter : « Allons, calmez-vous, vous n'avez rien à craindre, calmez-vous… » Alors que je suis immobilisée, je sens qu'on relève la manche de mon chandail, qu'on m'enfonce une aiguille dans le bras.

Oh ! non… laissez-moi…

Des larmes me viennent. Je suis totalement paniquée. Puis mon esprit s'embrume. C'est l'effet du produit qu'on m'a injecté. J'essaie de résister, mais je sombre très vite.

***

Lorsque j'ouvre les yeux, je me sens tout engourdie. Je suis allongée sur un vaste lit, tout habillée, dans une pièce immense qui m'est parfaitement inconnue. Seul point lumineux, assez faible d'ailleurs : une lampe de chevet à la tête du lit. La plus grande partie de la chambre reste dans une demi-obscurité. Impossible de remuer mes bras et mes jambes, ils pèsent des tonnes. Pourtant, aucun lien ne les entrave et, apparemment, je ne suis pas blessée. Debout près du lit, un homme me regarde.

C'est quoi ce délire !

Je le vois mal car son buste et son visage sont dans la pénombre. Malgré tout, quelque chose d'indéfinissable dans son allure me fait penser à mon mari. Je murmure d'une voix presque inaudible, soulagée de mettre fin au cauchemar :

– James, je ne…

– Non, je ne suis pas James.

Il a parlé doucement, à peine plus fort que moi. Je tente de soulever ma tête, mais je suis beaucoup trop faible. Je pousse un gémissement.

– N'essayez pas de bouger pour le moment, reprend-il, on vous a donné un sédatif. Mais l'effet ne devrait pas trop durer.

La voix n'a rien à voir avec celle de James. Elle est posée, assez grave, empreinte de calme. Une voix rassurante. Cependant, à mesure que je reprends conscience, une foule d'images me reviennent à l'esprit. D'abord, je revois l'agression, ma panique, l'angoisse qui me tord le ventre. Succession de flashs ultrarapides. La Cinquième Avenue, la Dodge noire, les deux hommes, le bandeau sur mes yeux. Il s'agit d'un enlèvement. Il n'y a pas d'autre mot. J'ai été enlevée par des inconnus.

Mais pourquoi ? Dans quel but ? Où suis-je ? Et qui est cet homme ?

J'essaie de réfléchir calmement, mais trop de questions se bousculent dans ma tête. Je voudrais les lui poser, mais ma voix est trop faible. Après tout, je vais suivre son conseil, attendre que mes forces reviennent. Immobile à côté de moi, il ne dit rien. Il m'observe. Mes yeux courent dans la pièce à la recherche d'une fenêtre par où je pourrais voir un coin du monde extérieur. Histoire d'y glaner peut-être un indice sur l'endroit où je me trouve. Impossible. Volets et rideaux sont soigneusement fermés.

Puis j'examine la chambre elle-même. Du moins ce que j'arrive à en distinguer dans la pénombre. Peu de meubles la décorent, mais tous sont superbes. Du design haut de gamme. Je reconnais même un fauteuil de Jasper Morrison pour l'avoir admiré en photo dans un magazine.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Qui sont ces gens qui m'ont enlevée pour me conduire dans cet appartement hyper luxueux ?

Étrange !

Comme je n'ai pas la moindre idée du temps qu'a duré mon sommeil artificiel, je peux aussi bien me trouver à New York qu'à Washington, à Baltimore ou à Philadelphie. Plus loin peut-être. On n'entend aucun bruit extérieur. Brusquement, je prends conscience que ma gorge est sèche au point d'avoir du mal à déglutir. Avec peine, j'arrive à articuler :

– Je peux avoir à boire ?

Immédiatement, celui que j'ai baptisé mon gardien – faute de mieux – me verse un grand verre d'eau fraîche et m'aide à boire en me soutenant la tête. Ses gestes sont adroits, précis, aussi efficaces que ceux d'une infirmière. À la lumière de la lampe de chevet, je découvre son visage, je lui donne environ trente ans comme mon mari. Effectivement, il a une vague ressemblance avec James. Ma première impression était juste. À ceci près que ses cheveux sont d'un noir aile de corbeau alors que mon mari a les cheveux châtains, et que ses yeux sont bleus alors que mon mari les a marron. Un superbe bleu aigue-marine, d'ailleurs. Les plus beaux yeux masculins que j'ai vus.

Qu'est-ce qui me prend de penser à ça ? Un sourire m'échappe. Bien sûr que ça n'est pas le moment d'avoir ce genre d'idées, mais si mon monologue intérieur reprend son activité, c'est signe que mon état s'améliore. Par bonheur, tout occupé à reposer le verre, mon gardien n'a pas vu mon sourire. Je l'observe discrètement du coin de l'œil. Quand je le regarde dans la lumière, le faux air de ressemblance avec James s'évanouit. On ne peut pas s'y tromper. C'était juste une impression, une illusion. D'ailleurs, il est encore plus beau. D'une beauté tourmentée, anguleuse, moins classique peut-être, mais d'autant plus intéressante. Dans d'autres circonstances, je craquerais facilement pour ce type de beauté.

Je deviens folle !

Inconsciemment, je fronce les sourcils.

– Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquiert mon gardien. Quelque chose ne va pas ? N'hésitez pas si vous avez besoin d'autre chose.

Son amabilité me perturbe. Peut-être n'est-elle qu'un masque. Une façon de gagner ma confiance. Mais pour obtenir quoi ? Je n'en ai pas la moindre idée !

Pourtant ce n'est pas un cauchemar que je vis, c'est la réalité. Je suis bien allongée sur un lit dans une chambre que je ne connais pas, surveillée par un homme que je ne connais pas davantage. Une situation dingue ! Et puis il y a toujours la peur, tapie là dans mon ventre, prête à surgir.

Peu à peu, ma faculté de raisonner se remet en place. Une chose est claire, on m'a enlevée. Et on n'enlève pas les gens sans raison. Au contraire, l'opération a généralement pour but de leur extorquer quelque chose, le plus souvent de l'argent. Soudain, l'évidence s'impose. Un frisson court le long de ma colonne vertébrale. Et si, tout simplement, on se servait de moi dans le but d'obtenir une rançon de mon mari ? L'angoisse m'envahit. Après tout, James est immensément riche. On a pu se dire qu'il pourrait payer sans problème.

Ma gorge se noue. Je suis dans une situation plus grave que je croyais. Tout le monde connaît les pratiques des ravisseurs. Elles sont presque toujours brutales et expéditives. Il arrive qu'ils torturent leurs victimes pour les faire parler et qu'ils les suppriment une fois qu'on leur a donné ce qu'ils réclamaient. Je me vois déjà battue… torturée… violée… tuée peut-être.

Une sueur glacée mouille mon front. J'ai peur.

2. La séquestration

*

Les plus folles hypothèses tourbillonnent dans ma tête. Je dois me détendre. Réfléchir sans affolement. Avant tout, ne pas me laisser abuser par les manières courtoises et l'amabilité de mon ravisseur. Mais mon inquiétude persiste. Un poids pèse sur ma poitrine. Si je ne me calme pas, je sens l'hyperventilation me gagner d'une seconde à l'autre. En respirant à fond, posément, comme on me l'a enseigné dans mes cours de gym, j'arrive à endiguer ce début de panique.

D'une voix mal assurée, je questionne :

– Qui êtes-vous ?

Puis j'enchaîne à toute vitesse :

– Que voulez-vous ? Pourquoi m'avez-vous enlevée ?

Avec une souplesse qui tient du félin, l'homme quitte mon chevet et se place au pied du lit. Il a l'élégance et la grâce d'une panthère. Mais peut-être est-il aussi dangereux ? Quoi qu'il en soit, ainsi je peux le voir face à face. Son expression n'indique rien de ce qu'il pense. En dépit de l'angoisse qui me paralyse, je ne peux pas m'empêcher de le trouver d'une beauté à couper le souffle. Si ses yeux ne trahissent pas ses pensées, son regard n'a rien d'hostile. Au contraire, il semble bienveillant.

D'un geste rapide, il remet en place une mèche de cheveux qui tombe sur son front. Ses mains sont belles, visiblement soignées, les doigts longs, souples, déliés. Ni son allure ni son physique ne font penser à un malfrat. Il est vrai que les kidnappeurs n'ont pas forcément un physique particulier.

– Je m'appelle Maxwell…

– Maxwell comment ?

Ignorant mon interruption, il poursuit :

– … et si je vous ai amenée chez moi – vous n'allez probablement pas me croire et pourtant c'est la vérité –, si je vous ai amenée chez moi, c'est pour vous protéger d'un grave danger qui menace votre vie.

Mes yeux s'arrondissent de stupéfaction. Je me fige. Durant une poignée de secondes, cette réponse à laquelle je ne m'attendais pas m'enlève toute réaction. Puis, d'un mouvement brusque, je me redresse et m'assieds sur le lit.

– Qu'est-ce que vous racontez ? C'est n'importe quoi !

Il fait signe que non sans prendre la peine de me contredire ouvertement. J'avais tout envisagé, mais pas ça ! Les théories les plus extravagantes s'étaient bousculées dans mon esprit, mais pas celle-ci ! Qu'il prétende m'avoir fait enlever – car maintenant c'est sûr, ce n'est pas un gardien ordinaire, c'est le commanditaire – dans le seul et unique but de me protéger…

– Quel danger ? Qui veut me tuer ?

Il perçoit mon incrédulité.

– Je vous ai prévenue que vous ne me croiriez pas. Pourtant, je le répète, votre vie est menacée, vous devez me croire.

– Mais dites-moi au moins pourquoi ! Je ne suis pas stupide, je peux comprendre les choses si on m'explique.

Il secoue la tête, ce qui dérange à nouveau sa mèche rebelle. Qu'il remet en place du même geste élégant et machinal.

– Ce serait trop simple si je pouvais vous expliquer. Malheureusement je ne peux pas, l'affaire est trop compliquée. Si je vous le disais, vous me prendriez pour un fou.

De mieux en mieux !

Non seulement il affirme qu'un danger mortel me guette pour justifier mon enlèvement, mais en plus, il prétend ne pas pouvoir préciser la nature de ce danger.

Je rêve, ou quoi ?

Et il me sort ça comme un magicien sort un lapin de son chapeau ! Ça n'a aucun sens.

À l'instant où je vais répliquer sans mâcher mes mots, il a une réaction qui me déconcerte. Il s'accroupit au pied du lit afin que nos visages se trouvent à la même hauteur. Et, dans cette position, il me fixe intensément, sans un mot, comme s'il cherchait à m'hypnotiser. D'une façon inexplicable, cette réaction me calme immédiatement. Je me tais. Je ne sais plus quoi penser…

Nous nous considérons un moment sans parler, les yeux dans les yeux. Peut-être que je me trompe, mais je crois lire une prière au fond de son regard. Comme s'il me demandait instamment de croire à cette histoire insensée. Mes neurones s'activent à la vitesse grand V.

D'un côté, il faudrait que je sois une idiote pour gober un tel conte à dormir debout, il ne peut pas l'ignorer. Donc, son histoire n'est pas une invention. Mais d'un autre côté, il s'agit peut-être d'une manœuvre pour m'embrouiller l'esprit. Je pèse désespérément le pour et le contre. Le doute s'insinue en moi. Mon regard reflète si clairement mon indécision qu'il reprend enfin la parole.

– Faites-moi confiance. Je ne vous veux aucun mal…

Toujours sa voix grave, calme, posée. Son regard lumineux.

Impossible, ce qui m'arrive est impossible !

Ma lutte intérieure atteint son maximum. Toute ma raison me crie de ne pas le croire, de ne lui accorder aucune confiance. Pourtant, une part de moi ne peut pas s'empêcher de se dire que peut-être ma raison a tort. Ce Maxwell ne se comporte pas comme un fou ou un illuminé. S'il avait voulu, il aurait facilement pu inventer une histoire mieux ficelée. Alors, il dirait la vérité ?

Pour sortir de cette impasse, je change de sujet. Une autre question me vient immédiatement aux lèvres.

– Mais… est-ce que mon mari sait que je suis ici ? Si je ne le préviens pas, il va se faire du souci, sans doute prévenir la police…

Vu l'état de notre couple, il y a peu de chance !

– Ne vous inquiétez pas.

Venant d'un autre, je ne me serais pas satisfaite d'une telle réponse. Elle n'est rien d'autre qu'une fin de non-recevoir. Mais la façon dont il l'a énoncée dégage une telle force de persuasion, qu'elle emporte mon assentiment presque malgré moi. J'insiste néanmoins.

– Et mes amis ? mon travail ? Eux aussi vont se demander où je suis. Ça n'est pas dans mes habitudes de m'évaporer dans la nature. Mon amie Bonnie par exemple, on s'appelle plusieurs fois par jour, elle va…

– Je vous dis de ne pas vous inquiéter. Vous n'avez aucun souci à vous faire. D'aucune sorte. Votre amie Bonnie ainsi que tous vos proches ont été prévenus.

QUOI ? Il connaît ma famille ? mes amis ?

Je me demande comment il les a contactés, ce qu'il a bien pu leur dire. Tandis qu'il prononçait ces derniers mots, son ton s'est fait plus vif, plus tranchant. Visiblement, Maxwell n'apprécie pas qu'on puisse douter de ce qu'il affirme.

Maxwell… est-ce que c'est au moins son vrai nom ?

Derrière la courtoisie, on perçoit l'homme habitué à commander. Décidément, il est difficile à cerner. Je constate avec amertume :

– En somme, je suis votre prisonnière.

– Non, vous êtes mon invitée.

– Alors je peux appeler Bonnie pour la rassurer moi-même ?

Il secoue négativement la tête.

– Pour votre sécurité, il est préférable que vous ne communiquiez avec personne jusqu'à ce que le danger soit écarté. D'ailleurs mes hommes ont pris votre téléphone. Grâce à lui, on pourrait facilement vous localiser et c'est ce qu'il faut éviter en priorité.

Mais c'est quoi cette histoire ?

– Je peux savoir ce qui se passe ? je lui réplique en colère. Et d'abord, comment connaissez-vous ma famille, mes amis ? De quel droit vous permettez-vous de fouiller dans mes affaires ? De vous immiscer dans ma vie privée comme si c'était la chose la plus naturelle du monde ?

Devant ma mine furieuse, Maxwell s'empresse d'ajouter :

– Désolé, je ne pouvais pas faire autrement. Mais rassurez-vous, la situation ne durera pas longtemps…

Prudemment, je me garde bien d'extérioriser davantage ma mauvaise humeur. De lui dire à quel point la subtilisation de mon téléphone me met en colère. Puisqu'il est le plus fort pour l'instant, je vais entrer dans son jeu. Faire semblant de me résigner mais sans être trop docile tout de même pour éviter qu'il ait des soupçons. Et à la moindre occasion, j'appelle quelqu'un.

Il a beau dire que je suis son invitée, en fait je suis bel et bien prisonnière. Certes, la cage a l'air d'être dorée, mais ça n'en est pas moins une cage. Or j'ai horreur de me sentir enfermée. Je ne le supporte pas. En cherchant bien, j'arriverai peut-être à trouver un moyen pour m'échapper.

Plusieurs secondes passent. J'attrape mes ballerines. C'est ce que je portais en sortant du cours de gym, une paire de vieilles Repetto, et quelqu'un me les a enlevées avant de m'allonger sur le lit. Elles me paraissent minables dans cette chambre fastueuse. Ça me vexe. J'adopte un ton agressif pour demander :

– Je peux bouger ou vous allez me l'interdire aussi ?

Il se raidit, une lueur de mécontentement voile son regard qui s'assombrit jusqu'à devenir presque violet. Ça le rend encore plus séduisant, mais je sens qu'il vaudrait mieux que je ne tire pas trop sur la corde, il n'a pas l'air d'apprécier mon ironie. Toutefois, il se reprend vite et, avec un sourire un peu forcé (du moins je trouve) et un large geste du bras, il annonce :

– Vous pouvez bouger bien sûr. Tout l'appartement est à votre disposition. D'ailleurs, je vais vous le faire visiter…

C'est nouveau, ça ! La prisonnière visite sa geôle avec son tortionnaire…

Une fois sortis de la chambre, nous enfilons un long couloir recouvert d'une moquette blanche tellement moelleuse que j'ai l'impression de fouler une mousse tiède et duveteuse.

L'appartement semble vide, toutes les portes sont soigneusement fermées. Aux murs, de grandes toiles abstraites s'harmonisent avec les tapisseries anciennes. Nous arrivons dans un grand hall à la décoration résolument moderne, chaleureuse, rehaussée ici ou là d'une touche de classicisme. Juste ce qui me plaît. Aucun effet de tape-à-l'œil comme dans le loft de James. Une porte à double battant, de dimensions imposantes, donne manifestement sur l'extérieur.

Maxwell en ouvre une seconde, plus petite, qui dessert la cabine d'un ascenseur intérieur. En une poignée de secondes, celui-ci nous propulse au sommet de l'immeuble.

Là, au lieu de la terrasse traditionnelle à laquelle je m'attendais, nous débouchons au milieu d'un jardin luxuriant étagé sur trois hauteurs. Des cascades miniatures bondissent d'un niveau à l'autre par l'intermédiaire de vasques en marbre. Des fleurs parmi lesquelles je reconnais des dahlias, des asters et des anémones du Japon y jettent des notes colorées. Plus loin, par-dessus les haies

d'arbustes, se dressent le One World Trade Center et les autres tours de Manhattan.

Une prison de luxe !

Ma panique de tout à l'heure a laissé la place à une espèce d'excitation. Mes pensées s'embrouillent. Où en suis-je ? Dois-je encore avoir peur ? En tout cas, mon geôlier a des manières d'homme du monde. Est-ce une raison suffisante pour que je me sente si bien ? Soudain, je prends conscience qu'on n'a pas quitté *Big Apple*. Nous sommes à New York ! C'est irrationnel, je sais bien, mais j'ai le sentiment que rien de grave ne peut m'arriver ici. J'y suis chez moi.

Au-delà d'un salon de jardin en bois clair flanqué d'un impressionnant barbecue, Maxwell me désigne un alignement de bambous.

– Il y a un court de tennis derrière la haie. Vous pourrez y jouer avec Sheldon.

– Sheldon ? Qui est Sheldon ?

– Ah ! c'est vrai, vous ne l'avez pas encore vu. Lui et sa femme Martha sont à mon service. Ils vous tiendront compagnie quand je serai obligé de partir.

Obligé de partir ? tenir compagnie ? Il compte me garder ici longtemps ?

Bon, au moins il ne me surveillera pas en permanence. Et j'arriverai sans doute plus facilement à manœuvrer ses employés pour passer un coup de fil à quelqu'un. Mon horizon se dégage. Ça n'est pas encore le grand beau temps, mais ça s'éclaircit un peu. Je m'applique à ne pas laisser paraître ma satisfaction, toutefois Maxwell est observateur.

– Vous avez l'air plus détendue que tout à l'heure, ça me fait plaisir.

Il lit dans mes pensées, ou quoi ?

– Non, c'est simplement que j'apprécie d'être à l'air libre.

Ma petite phrase, prononcée du ton le plus maussade possible, ne provoque aucun commentaire de sa part. A-t-il saisi l'allusion ? En tout cas, il n'en montre rien.

Nous reprenons l'ascenseur en nous arrêtant à chacun des étages qui nous séparent de ma geôle. Il y en a deux. Ce n'est pas un appartement, c'est un palais princier !

Juste en dessous de la terrasse, une piscine avec un spa jouxte une salle de sport. On n'y jette qu'un coup d'œil, mais il me semble bien qu'elle est encore mieux équipée que celle de *Throwback Fitness*. Autre différence, le matériel semble neuf et l'ensemble impeccablement rangé. D'ailleurs, c'est vrai aussi pour la piscine. Tout ici respire le luxe et semble sorti d'un magazine de design ou d'architecture. Maxwell m'assure que je peux y venir quand je veux.

– Le tennis, la piscine, la salle de sport, et puis quoi d'autre encore ? Je n'ai pas l'intention de rester ici une éternité. Combien de temps allez-vous me retenir prisonnière ?

Il me répond sans hésiter :

– Pas prisonnière, invitée, je vous l'ai déjà dit. Pour la durée, c'est difficile à préciser, ça dépend de trop de choses. Il y a encore des informations qui me manquent et un dispositif à mettre en place pour neutraliser ceux qui en veulent à votre vie. Mes collaborateurs y travaillent d'arrache-pied, toute erreur est interdite. Dans quelques jours, j'y verrai plus clair…

Une réponse vague. Cela suppose qu'il ne veut rien dire de concret ou que c'est un déséquilibré, même s'il n'en a pas l'air. Comment savoir ? En attendant, je suis toujours prise entre deux feux. Le croire ? Ne pas le croire ? Entre les deux mon cœur balance…

Une bibliothèque et une salle de cinéma se partagent l'étage du dessous. La salle de cinéma, de taille moyenne, équipée d'une vingtaine de fauteuils à l'ancienne artistement disposés, offre tout le confort qu'on peut souhaiter. Il va sans dire que je peux l'utiliser également, ajoute-t-il à mon attention. Comme la décoration kitsch me rappelle quelque chose, Maxwell me confirme qu'elle s'inspire de celle du Grauman's Chinese Theater de Los Angeles.

Enfin nous revenons à notre point de départ. Le grand hall. En sortant de l'ascenseur, mon ravisseur glisse négligemment que nous sommes au soixantième étage.

Impossible de passer par la fenêtre, donc !

Stoïque, il pose sa main sur mon coude.

Que signifie ce rapprochement physique soudain ? Serait-ce… ? Mais non, ça n'est pas une familiarité déplacée. C'est juste pour m'indiquer le chemin. N'empêche, le contact me trouble. Au lieu d'aller vers la chambre où je me suis réveillée, nous traversons une partie de l'appartement en direction du quartier des employés. Mentalement, je note la présence de plusieurs ordinateurs, mais aucune trace de téléphone. Dès qu'il sera parti, si j'arrive à être seule, je veux à tout prix joindre l'extérieur. Dans toutes les pièces règne une atmosphère de luxe discret, aux antipodes du modernisme agressif auquel mon mari m'a habituée. C'est un appartement où il doit faire bon vivre.

Réflexion idiote ! Comme s'il était question de rester ici…

D'avoir pensé au loft me ramène à James. S'est-il aperçu de mon absence ? Rien n'est moins sûr. Nos relations sont tellement tendues ces derniers temps. Il commencera à s'en soucier plus tard, si toutefois il s'en soucie…

Sheldon et Martha se tiennent dans la cuisine. Un couple d'une quarantaine d'années. L'homme se lève quand nous entrons, il a les cheveux bruns coupés court, le visage un peu ridé et je crois voir dans ses yeux un éclair de sympathie vite passé. Elle, une jolie rousse bien en chair, vêtue d'un corsage gris souris et d'un pantalon anthracite, s'essuie précipitamment les mains après un torchon avant de nous accueillir en souriant. Les présentations faites, Maxwell réclame notre attention.

– Mettons-nous bien d'accord. Voici les règles que vous allez suivre pendant quelques jours…

Sans doute a-t-il déjà fait la leçon à ses employés car il s'adresse essentiellement à moi.

– Vous êtes libre d'aller où vous le souhaitez à l'intérieur de l'appartement, y compris de monter sur la terrasse, et d'utiliser tous les équipements. Mais inutile d'essayer de sortir. Toutes les issues sont bouclées et il faut un code pour les ouvrir.

Il se tourne vers eux.

– De votre côté, vous êtes à son service. Vous ferez tout ce qui est en votre pouvoir pour rendre son séjour agréable. Martha, je compte sur vous pour lui préparer certains des petits plats dont vous avez le secret. Et vous, Sheldon, vous veillerez à ce que tout se passe bien. Mais elle ne doit sous aucun prétexte communiquer avec l'extérieur, c'est extrêmement important. Vous avez compris ?

Le couple s'empresse d'acquiescer. Je me contente de le regarder sans dire un mot en espérant que mon silence exprime clairement ma désapprobation. Mais malgré moi, je suis impressionnée. Les dimensions de son appartement, le luxe qu'on y trouve et surtout la manière dont il semble avoir tout prévu… On dirait qu'il se soucie vraiment de mon confort.

À cet instant, on entend le signal d'un portable. C'est celui de Maxwell. Il le prend dans la poche de sa veste, écoute trois secondes et coupe la communication. Puis il m'entraîne hors de la cuisine. Dans le salon que nous avons traversé en venant, il s'arrête et se plante face à moi.

– Je dois partir. Faites-moi confiance, Eva, n'essayez pas de vous échapper, n'essayez pas de joindre qui que ce soit. C'est de votre vie qu'il s'agit…

Sur les derniers mots, sa voix acquiert un magnétisme pressant. Puis il se détourne et s'en va après m'avoir lancé un regard appuyé.

L'espace d'un éclair, j'ai cru retrouver dans son regard la même prière muette que j'avais aperçue un peu plus tôt. Mais peut-être n'est-ce qu'une idée que je me fais. Toujours en proie aux mêmes doutes, je m'assieds sur un canapé pour réfléchir enfin. Depuis que j'ai repris conscience, il ne m'en a pas laissé beaucoup le temps. Quelques minutes plus tard, on frappe à la porte. C'est

Sheldon.

– Excusez-moi, madame, à quelle heure est-ce que vous dînerez ?

Son allure est un peu raide, il a l'air mal à l'aise, mais son ton est respectueux et son regard me fuit. On sent qu'il établit une barrière entre nous. Une barrière infranchissable. Je fais un geste vague.

– Je ne sais pas… J'ai juste besoin d'être seule un moment. Il faut que je réfléchisse à tout ça…

– Bien, madame. C'est comme Madame voudra. Elle n'aura qu'à nous appeler.

Il le fait exprès, ou quoi ?

Ça risque de ne pas être facile d'établir un contact avec lui s'il se conduit comme ça ! Peut-être aurai-je plus de chance avec sa femme. Il sort du salon en refermant la porte sans faire le moindre bruit. Je hausse les épaules et décide de regagner la chambre.

Afin de ne pas m'égarer, j'emprunte l'itinéraire par où nous sommes venus. En chemin, j'avais remarqué des ordinateurs. Comme je m'en doutais, il faut un code pour se connecter et je ne l'ai pas. Ils me sont inutiles. En passant dans le hall, j'essaie d'ouvrir la grande porte à double battant qui donne sur l'extérieur. Malgré mes efforts, elle reste irrémédiablement close. Ça ne me surprend pas, mais il fallait bien que j'essaye. Pour la première fois, j'ai le sentiment physique d'être bouclée à double tour. Totalement isolée du monde extérieur.

Aucun doute à avoir, je suis prisonnière. Une prisonnière privilégiée, je dois le reconnaître, mais une prisonnière tout de même. Comment faire pour m'enfuir ? ou seulement pour prévenir James ou Bonnie ? Il doit bien y avoir un téléphone qui traîne quelque part. J'enrage. J'ai l'impression d'être une gamine punie pour quelque chose qu'elle ignore.

La salle de bains attenante à la chambre est dans le style du reste de l'appartement. Démesurée, luxueusement équipée, décorée avec un goût très sûr. Je trouve une profusion de produits de beauté et d'accessoires d'hygiène, visiblement neufs, sur le plateau et dans les tiroirs d'une coiffeuse. Plié sur une chaise, un kimono en velours brodé semble m'attendre. On dirait que Maxwell a pensé à tout. Soudain, je me rends compte à quel point je suis fatiguée. L'idée de prendre un bain me ragaillardit. J'ouvre les robinets et, quelques minutes plus tard, je me plonge avec volupté dans la mini-piscine à remous.

Mais bientôt, malgré le délassement procuré par le bain, la solitude et le silence qui règnent réveillent mes inquiétudes. Il faut absolument que j'entende une voix familière, une voix amicale. Je donnerais tout ce que j'ai pour parler à Bonnie. Emmitouflée dans le kimono, je regagne la chambre. Là, j'avise une enveloppe posée sur une table basse. Je ne l'avais pas vue jusque-là. Elle contient un mot.

« Eva,

Il y a des vêtements dans les placards. Ils sont à votre taille. J'espère qu'ils vous plairont.

Maxwell. »

Il a vraiment pensé à tout ! Je contemple les tops, les jupes, les chemisiers, les jeans, les robes, et les leggings qui garnissent les placards de la chambre. Rien que des fringues griffées des meilleures marques. Celles que je préfère. On dirait que le choix a été fait spécialement pour moi. Maxwell aurait-il un sixième sens ? Il y a même, dans une commode à part, tout un assortiment de dessous. Absorbée par mes pensées, je ne vois pas le temps défiler. Trois coups discrets frappés à la porte me ramènent à l'heure présente. Martha passe sa tête par l'entrebâillement.

– Le dîner est prêt, madame, prononce-t-elle doucement.

– Merci, Martha, je me change et j'arrive.

Le temps d'enfiler une robe et je les rejoins dans la salle à manger. Au fond de moi, je suis rassurée par leur présence. Je sais qu'ils ne font qu'obéir aux directives de Maxwell et leur attitude

bienveillante me réconforte un peu et apaise mon angoisse. Pleine d'espoir, je tente de questionner Martha et Sheldon pour découvrir qui est Maxwell, ce qu'il me veut vraiment ou pour essayer d'obtenir un renseignement sur le danger qui soi-disant me guette. C'est peine perdue. Ils sont amicaux et même pleins de sollicitude, me demandent si je ne manque de rien mais évitent soigneusement de répondre à mes questions. Je n'arrive pas à leur en vouloir tellement ils sont prévenants, mais mon dernier espoir s'évanouit.

Le repas, excellent il faut le reconnaître, se termine dans une ambiance morose. Face à mon insistance à vouloir les faire parler, Martha et Sheldon restent polis mais fermes. Ils tentent de me rassurer – Mr Maxwell ne me veut aucun mal, je suis en sécurité –, mais il est vite évident que je n'obtiendrai rien de plus. Au moment du café, dépitée de ne pas obtenir de résultats, je leur demande comment je peux passer un coup de fil à ma meilleure amie. Tous les deux me considèrent d'un air navré et Sheldon dit : – Désolé, madame, nous ne pouvons pas répondre à cette question.

Après le dîner, j'allume la télé dans le petit salon. Évidemment, personne ne parle de mon cas aux infos. Je m'y attendais, mais il vaut mieux en être sûre. Ensuite, j'ai beau zapper de chaîne en chaîne, rien ne m'intéresse. Je n'ai pas le cœur à regarder un quelconque programme. Vers une heure du matin, Maxwell qui est rentré sans que j'entende le moindre bruit me surprend devant le poste dont j'ai coupé le son.

– Pas encore couchée ?

– Parce que vous voulez aussi réglementer mes horaires ?

J'ai répliqué d'une voix sèche, ironique, chargée d'animosité. Il lève les mains en signe d'apaisement.

– Ne vous énervez pas, je ne suis pas votre ennemi.

– Qu'est-ce qui me le prouve ? Vous ne me dites rien ! Ni qui vous êtes, ni de quoi je suis menacée, ni comment vous l'avez appris !

Il s'assied sur le canapé à côté de moi. Pour éviter son contact, je me rencogne dans mon coin. C'est purement instinctif car je dois reconnaître que, jusqu'à présent, il n'a eu aucun geste déplacé à mon endroit. Il se tourne vers moi :

– Ne soyez pas si négative. Je vous assure que je mets tout en œuvre pour rendre votre épreuve la moins pénible possible. Je suis conscient de ce qu'elle peut avoir de douloureux pour vous, mais elle ne durera pas longtemps. Prenez-la comme un mauvais moment à passer.

– Un mauvais moment à passer ? En réalité, c'est un cauchemar. Je suis prisonnière, pire que si j'avais les poings et les pieds liés…

Sur ces derniers mots, je me lève et je m'en vais dans ma chambre.

3. Terrain glissant

*

Au réveil, après une nuit agitée, je fais le point sur ma situation. Elle n'est pas brillante. Un inconnu du nom de Maxwell me retient prisonnière dans son appartement sous prétexte qu'un danger mortel me menace. Il refuse de s'expliquer davantage. Bien que les conditions de ma captivité soient excellentes par ailleurs, ce refus de me dire l'origine et la nature de la menace m'angoisse profondément. Qui peut bien en vouloir à ma vie ? Je ne me connais pas d'ennemi. C'est incompréhensible… Ma vie est sans histoires. Comme tout le monde, j'ai un travail, un mari, des amis. Est-ce vraiment l'argent de James que l'on vise à travers moi ?

Et ce qui me mine encore bien plus, c'est le sentiment d'être emprisonnée, de ne pas pouvoir contrôler mes actions. D'être totalement dépendante de mon ravisseur. Je ne supporte pas qu'on entrave ma liberté. En admettant même que Maxwell ne me mente pas (une simple hypothèse), je trouve inadmissible sa volonté de me tenir à l'écart de mon propre sort.

Hier, je n'ai trop rien dit. J'étais déboussolée. L'enlèvement et la découverte de ma séquestration m'avaient secouée. Je n'étais pas en pleine possession de mes moyens. Mais aujourd'hui, ça va mieux. Je ne me laisserai pas faire aussi facilement, il faut qu'il me fournisse des explications.

Quand Martha m'apporte mon petit-déjeuner, je lui demande négligemment si mon geôlier est déjà levé.

– Monsieur est parti de très bonne heure ce matin.

– Et il reviendra à quelle heure ?

– Je ne sais pas, madame.

Décidément, c'est une manie chez lui de ne rien dire à personne !

Après une douche express, je file à la piscine. Quelques longueurs de bassin me feront le plus grand bien. En passant dans le hall, j'essaie d'ouvrir la porte à double battant qui donne sur l'extérieur. On ne sait jamais, le système de sécurité n'a peut-être pas été rebranché après le départ de Maxwell. Un oubli, ça arrive à tout le monde. Mais les verrous sont en place, la porte ne s'ouvre pas. En me retournant pour me diriger vers l'ascenseur, je découvre Martha qui m'observe. Gênée, je cherche une excuse plausible, mais elle me devance :

– C'est inutile, madame. Toutes les issues se bloquent automatiquement, me renseigne-t-elle d'une voix douce.

Puis elle s'en va. Ainsi, elle et son mari me surveillent en permanence. Sans se faire voir. Ça ne va pas me simplifier la tâche. Il va falloir que je sois prudente si je veux trouver un moyen de sortir d'ici.

Au bout d'une demi-heure de natation, je grimpe sur la terrasse. Le soleil de septembre illumine les toits de Manhattan. De la terrasse, comme je l'avais remarqué la veille, il n'y a aucune possibilité d'alerter qui que ce soit. L'exercice m'ayant vidée, je m'écroule sur un transat lorsque Sheldon débouche de l'ascenseur.

– Est-ce que Madame préfère du poisson ou de la viande pour son déjeuner ?

Difficile de les détester alors qu'ils se montrent aussi prévenants l'un que l'autre…

Un peu plus tard, en me dirigeant vers la bibliothèque, je scrute les recoins dans l'espoir de dénicher quelque chose, n'importe quoi, qui me renseignerait sur l'identité de mon ravisseur. Rien. J'ouvre quelques portes, je jette un coup d'œil rapide. Les pièces sont vides, luxueusement meublées, avec toujours ce même goût très sûr, mais on dirait que personne ne les occupe.

A priori, je ne vois rien qui puisse me venir en aide. Cependant, je n'ose pas fouiller à cause de Sheldon et Martha. Peut-être sont-ils à l'affût quelque part. En train d'épier le moindre de mes gestes. Les tapis sont tellement épais qu'ils étouffent le bruit des pas. En outre, le silence qui règne dans l'appartement me met mal à l'aise.

Au déjeuner, le suprême de grouse au beurre de truffes est une telle réussite que je félicite Martha. J'en rajoute même, histoire de faire appel à sa sympathie, on ne sait jamais ! Elle accueille mes compliments avec un sourire poli, mais reste toujours aussi distante. Répond évasivement à mes questions ou se referme comme une huître dès que celles-ci s'orientent vers des sujets brûlants. Combien de temps va durer ma réclusion par exemple ou est-ce qu'il y a longtemps qu'elle travaille pour Maxwell ? Je n'essaierai plus de la faire parler. C'est inutile.

Mon après-midi se passe devant un film d'action qui me permet de ne pas trop penser à l'étrangeté de ma situation. Puis je me dépense pendant plus d'une heure dans la salle de sport avant de prendre un bain. Comme la veille, je dîne seule. Avec Martha et Sheldon, nous n'échangeons que le strict minimum. Maxwell n'est pas rentré.

Le silence et la solitude me pèsent. S'il était rentré, peut-être aurais-je pu le faire parler. Et puis, je dois me l'avouer, sa présence diminue mes angoisses. Dans mon lit, il me faut longtemps pour trouver le sommeil. Mes inquiétudes reprennent. Je suis sûre que Bonnie doit se faire du souci. D'habitude, il ne se passe pas une journée sans qu'on s'appelle. Chez Hillerman Bros aussi, Larry s'interroge certainement sur ce que je suis devenue. Je n'ai jamais manqué une journée de travail sans l'avoir personnellement prévenu.

Et les mêmes questions reviennent en boucle. Qui est Maxwell ? Il travaille, il semble riche, très riche même. Impossible qu'il en veuille à l'argent de James. Mais alors quoi ? Que se passe-t-il ? De quel danger prétend-il me protéger ? Impossible de m'enlever ces questions de la tête. Elles m'obsèdent. Comme je suis incapable de leur trouver ne serait-ce qu'un début de réponse, j'ai de plus en plus l'impression d'être embarquée dans une histoire où je ne suis qu'une marionnette dont quelqu'un tire les fils.

D'ailleurs, avec James aussi, n'ai-je pas tout d'un pantin ? Oui, mais avec mon ravisseur, c'est différent. Les formes ne sont pas les mêmes.

Mais en dépit de son équilibre apparent et de son charme, ne serait-il pas un mythomane particulièrement habile ? Ça expliquerait qu'il en dise le moins possible. Ça expliquerait même la séduction dont il fait preuve. Je me souviens d'avoir lu quelque part que les mythomanes se montraient souvent de redoutables séducteurs.

Le lendemain, c'est Martha qui me réveille avec le petit-déjeuner. À la première question que je lui pose, elle répond que Maxwell n'est toujours pas rentré. Zut ! Moi qui espérais pouvoir lui soutirer des renseignements, me voilà de nouveau solitaire, coincée avec mes deux gardiens.

Qu'est-ce que je peux faire si ce n'est recommencer ce que j'ai fait la veille ? En dépit des ressources dont je dispose, celles-ci ne sont pas illimitées. Et puis, il me manque l'essentiel : la liberté. Donc, longueurs de bassin dans la piscine, lecture du dernier Dan Brown à la bibliothèque et déjeuner servi par Sheldon. Le temps s'écoule, minute après minute, avec une lenteur désespérante. Pas la moindre idée de la façon de me sortir de là. Je suis condamnée à attendre. James, Maxwell, pourquoi les hommes que je croise en veulent-ils tous autant à ma liberté ?

Après le repas, je farniente sur la terrasse en remâchant l'ennui de mon inaction lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvre. C'est Maxwell. Une giclée d'adrénaline me tire de la demi-somnolence où je m'engourdissais.

Décidément, cet homme est superbe. Mince, je suis incorrigible !

Au lieu du strict complet sombre que je lui ai connu jusque-là, il porte un jean, une chemise à col ouvert, un blouson de cuir et des boots. Le casual lui va encore mieux que le costume Berluti. Ça lui donne une dégaine de baroudeur.

Je ne bouge pas du transat et je m'offre même le luxe de déguster une gorgée de soda tout en le guettant du coin de l'œil. Il reste un instant immobile à me contempler de loin. Comme toujours, son visage ne trahit rien de ses pensées, je commence à y être habituée. Enfin il risque un « bonjour » qui ne l'engage à rien, s'avance et me tend une petite boîte. Je lève les yeux sur lui.

– Qu'est-ce que c'est ? Les clés de l'appartement ?

Et pan ! Attrape toujours ça !

En fait, j'ai parfaitement vu qu'il s'agit d'un écrin griffé Cartier. Ignorant mon ironie, il entrouvre celui-ci.

– J'ai remarqué que votre chaîne de cou était orpheline alors je me suis permis de lui apporter un petit complément…

C'est pas vrai ! Une émeraude sur un médaillon de platine ! Une splendeur. Et il avait remarqué que je ne portais pas de pendentif à ma chaîne. Dissimulant mon émotion, mais la gorge un peu serrée tout de même, j'accepte l'écrin qu'il dépose dans ma main. C'est le type d'attention que James n'a jamais eue.

– Très joli.

Magnifique !

– Mais pourquoi ce cadeau ? enchaîné-je. Vous avez quelque chose à vous faire pardonner ?

L'espace d'un millième de seconde, j'ai l'impression que son regard me fusille. C'est étonnant à quelle vitesse ses yeux changent de couleur selon ses humeurs. Ils vont du bleu aigue-marine au violet sombre. Cependant, sa maîtrise de soi est tout aussi étonnante. Il crispe fugitivement les mâchoires, relève la mèche rebelle sur son front tandis qu'une ébauche de sourire court sur ses lèvres.

– Peut-être me faire pardonner de ne pas avoir pu revenir plus vite. Je craignais que mon absence vous ait inquiétée…

Que dire ? Il me coupe tous mes moyens.

– La seule chose qui m'inquiète en ce moment, c'est de savoir quand vous allez me laisser sortir.

– Malheureusement, ce n'est pas encore possible. Je n'ai pas eu les bonnes nouvelles que j'espérais. C'est ce qui explique mon absence prolongée. Des contretemps imprévus. Je traque un gibier très rusé qui ne se laisse pas piéger aisément. Pour l'instant, il ignore le piège que nous préparons. Mais si par malchance il le flairait, j'aurais les plus grosses difficultés du monde à le prendre en défaut…

– Vous ne m'apprenez pas grand-chose !

– Ce serait sans intérêt d'entrer dans les détails de l'opération. Tous les renseignements qu'il faut vérifier un à un pour mettre le piège en place et…

– Là, vous essayez de noyer le poisson ! Je veux bien admettre que vous ne puissiez pas tout me dire. Mais vous pourriez au moins m'apprendre qui vous êtes et comment vous avez été amené à intervenir dans ma vie.

– Justement pas. Tout est lié. Je sais que c'est difficile à croire, mais il est essentiel que j'agisse comme je le fais. Encore une fois, je vous le répète, votre vie est en danger à cause d'une machination dont vous ne pouvez pas vous douter.

– Justement ! Dites-moi seulement comment vous l'avez appris.

– Impossible. J'en ai eu vent par le plus grand des hasards et la suite des événements m'a conduit à vous enlever pour vous mettre en sécurité. Vous révéler quoi que ce soit de plus précis

compromettrait tous mes plans.

Il en arriverait presque à me convaincre !

– Mais enfin, je ne vois pas ce que ça change si vous me dites qui vous êtes !

– Ça change tout.

Nous demeurons silencieux un long moment. Je ne suis pas convaincue, mais je ne trouve pas d'argument pour le contredire. Il a une façon de me fixer droit dans les yeux en parlant, un regard direct, ouvert, qui me fait perdre le fil de mes idées.

Soudain, il demande avec un sourire hésitant :

– Le pendentif ne vous plaît pas ?

– Si.

– Alors pourquoi ne l'accrochez-vous pas à votre chaîne ?

Je sors le bijou de son écrin, il manque m'échapper. Je fais un geste pour le retenir, Maxwell avance sa main, nos doigts se frôlent l'espace d'une fraction de seconde. Ses yeux croisent les miens. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Prestement, je serre l'émeraude dans la paume de ma main.

– Je la tiens ! N'ayez pas peur.

Et je l'accroche à ma chaîne. Après avoir admiré l'effet du pendentif autour de mon cou, Maxwell consulte sa montre.

– Excusez-moi, je dois partir…

À l'instant de se détourner, il ajoute :

– L'émeraude est une pierre faite pour vous. Vous ne devriez pas en porter d'autres !

Le compliment m'atteint de plein fouet. Avant que j'aie la présence d'esprit de prononcer un mot, il se dirige vers l'ascenseur dont la porte se referme. Cet homme est plus rapide et plus insaisissable qu'un félin. Je n'ai même pas eu le temps de le remercier qu'il a déjà disparu. Pensive, je caresse l'émeraude du bout des doigts. Le soleil couchant la fait briller de mille feux. Je ressens une émotion que je ne parviens pas à définir avec précision.

La suite de l'après-midi traîne en longueur. Pas envie de lire, pas envie de voir un film. Il ne me reste que la salle de sport. Comme le dit mon prof de gym : « Transpirer pour ne pas penser. » Sauf que des fois, l'un n'empêche pas l'autre.

Tout en effectuant consciencieusement des exercices d'assouplissement, je me reproche de ne pas avoir été plus ferme. De ne pas avoir insisté. Maxwell m'a manipulée comme il a voulu avec ses belles paroles et je me suis laissé manœuvrer. D'accord, j'étais perturbée par son cadeau, mais tout de même, j'aurais dû lui tenir tête.

Oui, mais comment lui résister ? Quand il est devant moi, j'éprouve sans le vouloir une attraction si forte que mon esprit s'embrouille. En son absence, je peux bien prendre toutes les résolutions que je veux, il suffit qu'il apparaisse et qu'il pose les yeux sur moi pour que j'en oublie la moitié. C'est une chose que je n'ai jamais ressentie avec mon mari ! Ah ! James, que fais-tu ? Est-ce que tu me cherches ? Il y a une telle confusion dans ma tête. Et pour couronner le tout, Maxwell qui m'offre ce magnifique cadeau… Je suis folle d'avoir accepté !

Pourquoi ça me remue autant qu'il pense à moi ? Surtout qu'il n'y a pas que l'émeraude. Il y a aussi la raison pour laquelle il me l'a offerte. C'est ça qui m'a le plus touchée. Je le connaissais déjà beau parleur, charmeur même chaque fois qu'il le veut. Mais découvrir tout à coup qu'il fait attention à moi au point de remarquer que je ne porte qu'une simple chaînette au cou, sans médaillon pour l'agrémenter, j'en suis soufflée.

C'est sûrement une autre façon de gagner ma confiance ! Une manipulation sentimentale !

Et je repense subitement à son regard quand j'ai failli laisser tomber l'émeraude sur la terrasse. Il

y avait au fond de ses yeux quelque chose qui ne m'a pas frappée sur le moment. Comme une chaleur que je n'y avais jamais décelée. Se pourrait-il que je lui plaise, qu'il soit attiré par moi ? L'idée me prend tellement au dépourvu que je me sens rougir.

Je me raconte vraiment n'importe quoi !

C'est absurde. La situation est déjà assez embrouillée comme ça sans que je la complique davantage avec des rêveries sentimentales. Difficile quand même de savoir où j'en suis. Normalement, je devrais me méfier en permanence de ses beaux discours. Lui en vouloir. Mais au fond de moi, une voix intérieure me conseille de lui faire confiance. Je ne sais pas qui il est et pourtant il me rassure. Comme s'il était un ami que je connais depuis toujours. Je suis dans une situation inextricable. Une seule solution dans l'immédiat : transpirer.

Après l'assouplissement, je passe à la vitesse supérieure. Dans mon casque, le hip-hop remplace l'électro. Je transpire à fond. Sur l'Airex Balance-Pad, j'enchaîne les mouvements.

Équilibre puis stabilité verticale.

Maxwell est-il un manipulateur ? Bonne question.

Coordination maintenant.

Et ma réponse est : je ne sais pas. Lorsqu'il est avec moi, je n'ai pas le sentiment qu'il me manipule. Est-ce que je me trompe ?

Plus vite, les battements de jambes.

Est-ce que ça signifie qu'il est sincère ? Bonne question également. Je me le demande tout autant.

Plus souple le bassin, les épaules relâchées, les bras bien tendus.

Je ne le sais pas non plus.

Reprise de l'équilibre. Petits pas de côté sans que les pieds quittent le sol.

Je n'arrive pas à savoir avec certitude s'il est sincère.

Mes muscles me brûlent. Essoufflée, en nage, je m'écroule sur le tapis. Il me faut quelques minutes pour retrouver ma respiration. Je suis vannée, mais pas plus avancée qu'avant. Le rythme de mon cœur baisse progressivement. Par moments, je suis persuadée que Maxwell me ment, qu'il a inventé cette histoire de danger qui menacerait ma vie. Parfois, sa sincérité me semble indubitable. Je m'en veux de ne pas avoir réclamé tout de suite plus d'explications.

Et maintenant il est reparti. Jusqu'à quand ?

Le dîner est aussi morne que la veille. Malgré les efforts de Martha pour cuisiner des petits plats dignes d'un grand chef, je chipote dans mon assiette, l'esprit ailleurs. Le repas expédié, prévoyant que j'aurai du mal à trouver le sommeil, je vais dans la bibliothèque chercher un livre. N'importe lequel, au hasard. Mais je n'ai pas envie de lire, pas envie de regarder la télé et encore moins de regarder un film. En fait, je n'ai pas envie de faire quoi que ce soit.

Ce qui me plairait, ce serait de papoter avec Bonnie, toutes les deux allongées sur son lit dans son studio du Queen's. On l'a déjà fait si souvent que je vois la scène comme si j'y étais. En repensant à l'inquiétude qu'elle doit ressentir devant ma brusque disparition, un méchant coup de blues me prend. Mon moral dégringole plus bas que mes chaussettes. Je jette le livre que je viens d'ouvrir. À cet instant, quelqu'un frappe à la porte. Exaspérée, je réponds un peu brutalement : – Qu'est-ce que vous voulez ?

Ce doit être Sheldon ou sa femme s'inquiétant que je n'aie pas profité du repas et je regrette mon brusque accès de colère contre les deux domestiques qui se montrent si humains avec moi malgré la situation. Mais à ma surprise, c'est Maxwell qui entre.

– Qu'est-ce qu'il se passe ? Vous avez l'air fâchée…

Alors, toute la rancœur et la colère que j'accumule depuis deux jours débordent d'un coup.

– Fâchée ? Vous voulez rire ! Je suis excédée ! Je n'en peux plus ! Combien de temps vous allez encore me mener en bateau ? Je ne peux plus supporter de rester dans cette situation, sans rien savoir sur rien. Ni pourquoi vous m'avez enlevée, ni qui sont ces gens qui me menacent, ni qui vous êtes ? Si ça continue comme ça, mes nerfs vont lâcher !

Maxwell me considère un long moment sans ouvrir la bouche. Je sens qu'un combat intérieur se déroule dans son esprit. Brusquement, il m'indique un fauteuil.

– Asseyez-vous, Eva, je vais vous dire qui je suis.

Il reste debout devant moi et lance d'une seule traite, d'une voix neutre :

– Je suis Maxwell Hampton, le frère de James.

4. Sur la pente

*

L'énormité de ce que Maxwell vient de dire me pétrifie deux secondes. J'en reste sans voix. Puis ma combativité reprend le dessus.

– Mais James n'a pas de frère !

– Dites plutôt qu'il ne vous a jamais parlé de moi.

– Et pourquoi ne m'aurait-il pas parlé de vous ? Parce que votre métier, c'est de séquestrer les gens et qu'il a honte de vous ?

En dépit de la moquerie que j'ai mise dans ma réponse, son aplomb m'a ébranlée. Quelque chose au fond de moi me dit qu'il ne ment pas. C'est la vérité. Il est le frère de James. D'ailleurs, il sourit, d'un sourire bref, mais tout dans son expression indique qu'il ne plaisante pas. Il s'assied en face de moi.

– Non, ça n'est pas mon métier de séquestrer les gens. Je suis dans la finance…

– Comme James, c'est pratique !

Il acquiesce silencieusement et poursuit sans paraître remarquer mon sarcasme.

– Je vous dois quelques explications. James ne vous a jamais parlé de moi parce que nous avons toujours eu des rapports difficiles. Plus que difficiles même, on est tellement différents l'un de l'autre ! Des rapports si mauvais, en fait, que depuis des années nous préférons nous ignorer. On ne se voit jamais…

– Je ne vous crois pas. Si vous êtes son frère, laissez-moi lui téléphoner pour…

Maxwell secoue négativement la tête.

– Non, c'est impossible. Pour des raisons que je ne peux pas vous donner maintenant, James doit rester en dehors de cette histoire. C'est impératif ! Il faut que je règle ce problème seul, à ma manière.

Et moi, j'ai pas mon mot à dire dans tout ça ?

Devant mon mutisme, il finit par sortir son permis de conduire – son nom est bien Maxwell Hampton – et une vieille photo – pas de doute, il s'agit de lui et de James plus jeunes. Je les compare mentalement. Évidemment, je connais moins Maxwell que mon mari. Mais autant ce dernier, après notre mariage, a rapidement révélé son égoïsme, son besoin de domination et la tyrannie qu'il entendait exercer sur moi, autant Maxwell, malgré son désir de tout régenter, se montre inquiet de mon confort et de mes besoins. Je lui en veux toujours de m'avoir kidnappée et je ne comprends pas de quel danger il croit me protéger, mais depuis que je suis ici, il n'a jamais été brutal même quand je lui oppose mes sarcasmes. Quand mon mari m'exhibe comme un trophée et dénigre mes choix vestimentaires pas assez voyants pour un faire-valoir, Maxwell me porte attention et m'offre un cadeau qui me correspond. Il se montre plus généreux, plus ouvert. Plus gentil en un mot.

Et cette différence transparaît dans leur physique. Si l'on excepte un vague air de famille, ils n'ont rien de commun. L'incontestable beauté de James est digne d'un magazine de mode, attirante mais froide, presque figée, agressive et parfois inquiétante. Maxwell possède davantage de charme, un magnétisme envoûtant qui le rend mystérieux, mais on devine en lui une chaleur et une impression de sécurité. Leurs manières ne sont pas les mêmes non plus. Mon mari ne se relâche jamais, on le sent tendu en permanence, obsédé par le self-control et son apparence. Au contraire, Maxwell est plus naturel, moins obnubilé par l'image qu'il donne de lui. Ainsi, ce geste qu'il a constamment pour remettre en place la mèche rebelle de ses cheveux qui lui retombe sur le front. Certes, c'est un détail,

mais un détail significatif.

En tout cas, ce qu'il vient de m'apprendre change la donne. Je ne sais toujours pas quel est ce danger dont il veut me protéger, mais maintenant, je comprends mieux l'intérêt qu'il me porte. Nous sommes en quelque sorte de la même famille. Même si nous ne nous connaissions pas, je ne suis pas une totale étrangère pour lui. Il est mon beau-frère.

Il me semble que sans lui faire tout à fait confiance (il faudrait qu'il m'en dise davantage pour que j'y arrive), je peux dorénavant lui accorder plus de crédit. Cela m'incite à le considérer différemment, ce n'est plus seulement mon kidnappeur.

Après un moment de silence, il plonge ses yeux dans les miens et ajoute :

– Tout ce que vous avez besoin de savoir, c'est que je vous protège et qu'ici vous êtes en sécurité. Quand le danger sera écarté, vous serez libre. Vous me croyez maintenant ?

– Oui, finis-je par dire troublée par l'intensité de sa voix.

Confondant ! Il me demanderait si je crois au père Noël, je dirais oui aussi ?

Il sourit largement. Son regard semble étinceler. Je poursuis :

– Mais s'il vous plaît, donnez-moi plus de détails sur votre brouille avec James.

Il adopte une mine absorbée, se penche en avant, passe une main dans ses cheveux, se mord les lèvres.

S'il continue comme ça, je craque !

– Il n'y a pas eu de brouille à proprement parler. Plutôt une incompatibilité fondamentale. Il y a des gens envers qui on éprouve de l'aversion et d'autres vers qui on se sent naturellement attiré…

À la façon dont il me regarde en prononçant les deux derniers mots, je devine qu'ils me sont spécialement adressés et mon cœur manque un battement.

– Une sorte d'instinct, vous voulez dire ?

– C'est exactement ça. Quelque chose contre quoi il est difficile de lutter, dit-il en baissant la voix.

– Moi aussi, je le ressens, je murmure dans un souffle.

Nous nous observons un moment en silence, effrayés d'en avoir tant révélé sur nous-mêmes sans le vouloir. L'atmosphère a changé, ce que je lis dans ses yeux me noue la gorge et je n'ose pas bouger de peur de trahir ma propre émotion. Je suis mariée, je n'ai pas le droit de ressentir ça !

Puis Maxwell se lève brusquement et dit :

– Il est tard, nous devrions aller nous coucher.

***

Dès le lendemain, nos rapports s'améliorent. Maxwell s'absente moins longtemps. Passe plus de temps avec moi. M'avertit de ses départs. Il est davantage décontracté, moins sur ses gardes. Plus naturel aussi. Ses attentions redoublent. Souvent, il m'offre un cadeau lorsqu'il revient. Pas un pendentif avec une émeraude comme la première fois. Des bijoux plus modestes. Parfois des choses simples, comme un bouquet de gloriosas ou l'album *G I R L* de Pharrell Williams parce que j'ai eu l'occasion de lui dire que je l'adorais.

Parallèlement, nous commençons à bavarder ensemble. À parler réellement. Pas comme de vieux amis, mais plus du tout comme des adversaires. Régulièrement, je profite de nos conversations pour tenter de lui faire dire qui me menace. Mais sur ce point, il reste inflexible. Il déjoue tous mes pièges, ne m'apprend rien de nouveau.

En dépit de cette dissimulation qui me pèse, j'apprends à apprécier peu à peu sa présence. Un jour, il évoque, avec un humour que je ne soupçonnais pas chez lui, ses brillantes années d'études à Princeton. Chaque confidence qu'il me fait est aussi l'occasion pour lui de m'interroger sur ma vie,

mes occupations. On a longuement parlé de mon travail et son intérêt sincère m'a touchée. Je ne sais pas pourquoi, mais cela compte beaucoup qu'il comprenne que travailler est essentiel pour moi. Il s'intéresse vraiment à ce que je fais, pas comme James qui ne m'imagine que comme un accessoire mettant en valeur son image ! Son humeur égale, le mélange de réserve et de gentillesses dont il m'entoure. Inutile de me le dissimuler, j'éprouve un certain penchant pour Maxwell. Et je suis persuadée que de son côté, il n'est pas insensible à mon charme.

Deux jours passent ainsi. Un soir, alors qu'il s'efface pour me laisser sortir avant lui du petit salon, je trébuche. Pour m'éviter de tomber, il me rattrape in extremis. Comme il me dépasse d'une tête, je lève les yeux.

– Oh ! pard…

Je n'ai pas le temps d'achever, sa bouche est déjà sur la mienne. Affolée, je veux le repousser, mais mon corps ne m'obéit pas. Mes muscles se crispent. Doucement, ses lèvres effleurent les miennes, les pressent avec délicatesse. Une délicieuse sensation de vide creuse ma poitrine. Je respire le parfum de son eau de toilette. Une fragrance musquée avec un soupçon d'ambre. Ses yeux sont si proches des miens que j'ai l'impression de m'y noyer.

Non, je ne peux pas faire ça !

Mais son regard fait taire mes scrupules. Je ne résiste pas. Alors sa bouche prend possession de la mienne. Sans que je m'y oppose, nos langues s'interrogent, se découvrent avec précaution. Entament un lent ballet d'arabesques veloutées qui m'étourdissent. Mille sensations m'assaillent, toutes plus savoureuses les unes que les autres. Le baiser de Maxwell m'enivre. Mes muscles se décontractent. Il resserre sa prise sur mes épaules, son geste est doux, un frisson me parcourt malgré moi. Son toucher a fait naître en moi quelque chose d'indescriptible. Je voudrais que ça ne s'arrête jamais…

Brusquement, sa bouche m'abandonne. Il secoue la tête, murmure d'une voix sourde :

– Ce n'est pas raisonnable.

Mes yeux toujours dans les siens qui semblent attendre une réponse, j'acquiesce d'un hochement de tête.

Exact. Ce n'est pas raisonnable du tout, mais c'est si bon !

– Excusez-moi, Eva, reprend-il, je n'aurais pas dû !

– Non, non, c'est de ma faute. Je…

Nous nous séparons.

Devant ma chambre, il me souhaite le bonsoir. Par l'entrebâillement de la porte, je le regarde s'éloigner dans le couloir. C'est la première fois qu'un baiser me bouleverse à ce point. Je referme la porte, m'adosse contre le panneau. La saveur de ses lèvres me poursuit. L'odeur de musc et d'ambre me baigne encore. Je presse mon visage de mes deux mains. Une sorte de déchirure me transperce.

Ça signifie quoi ce qu'il vient de faire ? Et moi, pourquoi ai-je cédé si facilement ? Une réponse à la tension qui me tenaille ? Une simple réaction physique à notre promiscuité depuis quelques jours ? Ça n'est pourtant pas mon genre. Je ne me reconnais pas. Que doit-il penser de moi ? Impossible de rester dans cette incertitude. Il faut que les choses soient claires entre nous.

Sans réfléchir plus loin, je me précipite hors de la chambre. Mon but ? Retrouver Maxwell. Lui expliquer que j'ai cédé à un égarement passager mais que ça ne se reproduira plus. Que nous ne devons pas nous laisser aller. C'est du moins la raison que je me donne. Mais est-ce que j'y crois vraiment ? Consciemment, oui, sans aucun doute. Mais au fond de moi ?

Je parcours l'appartement silencieux. Où peut-il bien être ? Aucune lumière nulle part. Le grand

hall est sombre. Je longe le couloir, je traverse le petit salon qui est resté tel que nous l'avons quitté un quart d'heure plus tôt. Aucun bruit en provenance de la cuisine. Elle est vide, elle aussi. Son bureau peut-être ? Il en sort juste au moment où j'y arrive. Nous nous immobilisons.

Le temps semble s'arrêter. Immobiles à quelques centimètres l'un de l'autre, nous nous fixons droit dans les yeux. Ma bouche est si sèche qu'aucune parole ne peut en sortir. Sa mèche retombe sur son front, mais il n'a pas l'air de s'en rendre compte. Et moi, quelle allure je dois avoir ? Un frisson me fait tressaillir. La tension est tellement palpable entre nous qu'elle semble de plomb.

Soudain, une impulsion irrésistible nous jette l'un contre l'autre. Il m'étreint farouchement. Je me blottis dans sa chaleur. Les lèvres dans mes cheveux, il murmure :

– Oh ! Eva, si vous saviez… J'espérais que vous alliez me retenir tout à l'heure… Je vous attendais… C'est important pour moi…

D'une voix hachée par l'émotion, je réplique :

– Pour moi aussi, c'est important.

Puis il me soulève dans ses bras et m'emporte vers sa chambre.

La pièce est plongée dans la pénombre. Maxwell n'allume pas la lumière, je devine son corps, pressé contre le mien. Je cherche ses yeux tandis que, de ses mains, il relève mon visage vers le sien. Un instant, je crois qu'il va m'embrasser et des papillons remuent dans mon esprit à cette idée. Mais la tension de ses muscles, la contraction de ses épaules et le regard torturé qu'il me lance me clouent sur place.

Il a l'air de mener une lutte intérieure comme s'il se retenait. Comme si cela le faisait souffrir de me désirer et de ne pas pouvoir céder à l'attirance. Les émotions se succèdent dans ses yeux si expressifs. J'esquisse un mouvement et me fonds dans son étreinte, je me presse contre son torse avant de fermer les yeux de plaisir. Nos fronts se touchent, nos lèvres sont si proches qu'une déferlante de désir me noue le ventre. Je sens la respiration de Maxwell s'accélérer et, dans ma poitrine, mon cœur bat la chamade.

Que faisons-nous ?

Son parfum de musc et d'ambre m'enveloppe à nouveau et mon esprit chavire. Je ne pense plus. À rien. Je veux juste savourer le bien-être qui m'envahit. Maxwell rapproche sa bouche encore un peu plus, ce qui achève de me faire perdre la tête.

– Eva, je vous désire tant, souffle Maxwell à mon oreille.

– Moi aussi, je murmure.

– Je n'en peux plus de me retenir ! J'ai trop envie de vous embrasser.

– Maxwell…

Et ma voix rendue rauque par le désir sous l'effet de son aveu fait tout basculer. Un instant, le temps se fige, puis Maxwell prend possession de ma bouche. Son baiser est d'abord tendre, nous nous goûtons avec timidité. Puis sa langue vient titiller ma lèvre supérieure et je m'enflamme. Attentif à mes réactions, il vient mordiller ma bouche et, à chaque nouvel assaut, je me retiens de gémir. Tout mon corps réagit et, malgré moi, je me cambre pour me serrer davantage contre lui. Maxwell passe une main dans mes cheveux et me saisit la taille de l'autre, provoquant une nouvelle décharge d'électricité dans mes veines. Enfin, nos langues se mêlent avant d'entamer un délicieux ballet.

Comment un simple baiser peut-il me faire autant d'effet ?

Se reculant, Maxwell me regarde avec une intensité qui éveille en moi une myriade de sensations inédites. Une question muette flotte dans ses yeux. Alors enhardie par la proximité de son corps, je réponds en passant mes mains autour de sa nuque pour l'attirer à moi. Il frissonne et s'abandonne enfin avant de m'étendre sur le lit sans rompre notre étreinte.

Me dominant de tout son être, son regard m'enveloppant, il part à la découverte de mon corps, me mettant au supplice. Ses doigts effleurent mon cou, ma nuque, le lobe de mes oreilles, provoquant mille frissons, alors que ses lèvres suivent le chemin de ses mains avec délicatesse. Il murmure mon prénom, me susurre combien il me désire, ponctue chaque mot d'un baiser, s'attarde sur les zones qui m'arrachent des gémissements. C'est plus fort que moi, mes seins se tendent alors que lentement, dans une exquise torture, ses caresses le conduisent vers mon décolleté. Ma respiration s'accélère. Maxwell joue avec le tissu, excite la pointe de mes tétons durcis à travers mon soutien-gorge, parcourt mes courbes, s'amusant de mes réactions, une lueur sauvage dans les yeux… mais il ne déboutonne pas mon chemisier. Il poursuit sa progression par-dessus le vêtement. Une bouffée de chaleur embrase ma poitrine, je me cambre, sollicitant ses caresses, mais lui n'arrête pas son petit jeu, appréciant de me rendre folle.

Continuant son manège, il me tourmente un peu plus en traçant un sillon de lave jusqu'à la ligne de ma taille. Il sourit, satisfait de son effet quand je tends mon bassin, avant de m'enlacer fermement. Les paumes de ses mains chaudes sur ma peau, la pression de ses doigts autour de mes hanches… Chaque parcelle de mon corps qu'il touche est sensible à son contact. Attentive au cheminement de ses doigts, je tente de ne pas bouger. Sans la moindre précipitation, avec des gestes mesurés, il me caresse, me portant au bord du précipice. Ça ne ressemble à rien de ce que j'ai connu jusqu'ici.

C'est si… troublant !

À nouveau, il m'embrasse. Ce baiser, plus passionné que le premier, plus fouillé, plus voluptueux, me laisse pantelante de désir. Tandis que nos langues s'affrontent dans une lutte sensuelle et ardente, d'un mouvement instinctif, je me blottis plus près de lui. Il abandonne ma bouche pour poser ses lèvres dans la vallée de mes seins. De nouveau, ce contact sur ma peau nue. J'ai du mal à réfréner mes soupirs. En même temps, il déboutonne mon chemisier, en écarte avec douceur les pans, puis me l'ôte tout à fait. Délicatement, il dégrafe l'attache de mon soutien-gorge en frôlant le bombé de mon épaule, l'arrondi de mes seins et les aréoles sensibles et tendues de désir. Mon cœur cogne de plus en plus fort.

Une fois ma poitrine entièrement offerte à sa vue, il saisit mes tétons entre ses lèvres, les dessine du bout des doigts. Il les provoque de la langue, les mordille, les aspire. Des ondes de chaleur me sillonnent, des frissons courent sur ma peau. Je passe mes doigts dans la soie de ses cheveux sans retenir les soupirs qui m'échappent.

Il déboucle la ceinture de mon jean, puis me l'enlève, explorant chaque partie qu'il découvre, mes hanches, l'intérieur de mes cuisses, l'attache de mes genoux, de mes chevilles. Ses caresses sont de plus en plus intimes et audacieuses, on dirait qu'il veut marquer sa présence sur tout mon corps, qu'il le réclame tout en se persuadant que je suis bien là, que ce n'est pas une chimère.

Si c'est un rêve, pitié que je ne me réveille jamais !

Bientôt, seule ma culotte en dentelle se dresse entre ma féminité et lui. En la découvrant, Maxwell retient son souffle.

Il faut dire qu'elle ne cache pas grand-chose !

Lentement, il glisse deux mains sous le fin élastique de part et d'autre de ma taille, s'approchant de mon sexe sans le toucher. De la plus sensuelle des façons, il descend le morceau de dentelle le long de mes jambes. Le frôlement du tissu ajouté à la caresse de ses mains est un délicieux calvaire. À mon tour de retenir mon souffle. Quelques instants plus tard, je me retrouve nue entre ses bras.

Puis il allume la lampe de chevet. Une douce lumière tamisée nous inonde. Sa chemise s'envole. Son torse, à la fois puissant et délié, ses muscles dessinés et la ligne de ses abdominaux me fascinent. Son pantalon et son boxer prennent le même chemin que la chemise, révélant ses cuisses athlétiques,

ses jambes fines et élégantes et son désir plus qu'évident.

Mon Dieu ! Il est encore plus beau nu qu'habillé !

Il s'étend à mes côtés. Nos corps sont à présent effeuillés. Son odeur musquée m'envahit. J'ose le toucher. Sa peau est douce, ferme. Je dessine chaque muscle du bout des doigts tandis qu'il renverse sa tête en arrière. Sous mes mains, son corps se contracte. Je descends le long de ses cuisses, contourne son sexe qui durcit sous ma hardiesse. À mon tour, je m'amuse du désir que je provoque en lui. Je lèche ses lèvres avec gourmandise, goûte sa peau et fais descendre mes mains jusqu'à le troubler. Ma bravoure le surprend et semble l'amuser, une lueur sombre danse dans ses yeux et me rend audacieuse. Taquine, j'effleure la base de sa virilité, m'attarde un peu pour le faire gémir, enroule une main autour avant de remonter vers ses hanches.

– Eva… vous allez me rendre fou ! soupire-t-il d'une voix rauque.

Soudain, il m'attrape par les poignets, il réunit mes bras au-dessus de ma tête et les emprisonne d'une main d'acier avant d'écraser ma bouche dans un baiser fiévreux. Son corps pèse doucement sur moi. Il se penche vers la table de chevet pour attraper un préservatif et le pose tout près. Ses cuisses dures s'imposent aux miennes, écartent fermement mes jambes. Contre mon sexe déjà humide s'imprime la barre rigide de son membre dressé. Le savoir là tout près m'excite encore plus. J'ai le sentiment d'être sans défense. Tandis que je suis réduite à sa merci, mes pensées s'affolent. J'aime sa domination, tout autant que je la redoute.

– Vous êtes si belle, chuchote-t-il.

Je me tais, moi aussi fascinée par sa beauté et la force virile qui s'en dégage. Se redressant, il malmène ma poitrine, en agace les tétons jusqu'à obtenir mes gémissements. Sous ses caresses, j'ondule, alors que des éclairs de plaisir me traversent.

Puis l'une de ses mains rampe au bas de mon ventre et atteint mon bouton de rose. Du bout de ses doigts, il titille ce bourgeon sensible, le presse tendrement, l'abandonne quelques secondes, le reprend, l'abandonne à nouveau. Tous mes muscles bandés, mordant mes lèvres pour ne pas crier, je balance ma tête d'un côté et de l'autre. Mon regard ne le lâche pas et ce qu'il y lit fait encore durcir son érection contre ma jambe. Son pouce continue de masser mon saint des saints tandis qu'il insinue son majeur dans ma fente. Mon cœur s'arrête de battre. Son doigt me pénètre et ressort, cette fois je laisse échapper un cri. Il entame un lent va-et-vient, qui me propulse dans une autre réalité. Plus rien n'existe que ce mouvement exquis. Quand il glisse aussi son index en moi, j'écarte plus largement mes cuisses, appelant de tout mon être sa caresse. Il entre et sort ses doigts de plus en plus vite, de plus en plus profondément, m'amenant au bord de la jouissance tandis que le bout de son pouce imprime une pression toujours plus appuyée sur mon clitoris et que son autre main agace mes tétons.

Je vais…

Bientôt je suis incapable de lui dissimuler dans quel état il me met. Mon agitation, les halètements qui m'échappent, le roulis de plus en plus ample de mon bassin le renseignent sur le plaisir qui menace de me submerger. Son sourire est sans équivoque, tout comme sa virile rigidité.

Il aime me faire languir !

Il délaisse alors ma poitrine et mon sillon. Je tente vainement de protester quand j'entends le bruit d'un sachet qu'on déchire. Lorsque son genou s'insinue entre mes jambes, je le saisis aux épaules. Puis il attrape mes cuisses et les referme autour de sa taille dans un geste possessif qui amène à nouveau son sexe juste à l'entrée de mon antre. Une main sous mes fesses qu'il pétrit, me portant à moitié, il reprend de l'autre sa caresse. Excitant mon clitoris, l'emprisonnant et le roulant entre son pouce et son index, il m'impose une délicieuse cadence jusqu'à ce que, vaincue, j'ondule contre lui, me frottant contre son impressionnante érection.

Vertige de l'instant.

Quand finalement la vague de plaisir m'envahit, son sexe tendu me pénètre d'une lente poussée. Très lente. Je ferme les yeux. Maxwell s'enfonce loin en moi, puis s'immobilise. Nous restons ainsi quelques instants, réunis dans la même étreinte. Puis il se retire encore plus doucement qu'il m'a pénétrée, avant de plonger encore plus profondément. Il entame de lents allers et retours dans ma fente, entrant et sortant à une cadence délicieuse, s'insinuant toujours plus vigoureusement à chaque poussée. Ses mouvements amples du bassin me remplissent, des ondes me parcourent et je bouge d'avant en arrière pour le sentir plus fort.

– Maxwell, je répète comme une litanie.

Je le serre de toutes mes forces, l'encourageant, le suppliant de tout mon être de me pilonner plus vite, plus fort. Alors, progressivement, il augmente le rythme. Ses coups de butoir s'accélèrent, il pousse en moi fermement, me menant inlassablement à l'extase. Mais dès qu'il devine que je suis sur le point de me rendre, il ralentit.

– Encore… balbutié-je.

Sa bouche effleure la mienne.

– Il faut savoir prendre son temps…

Quand le tumulte qui m'agite commence à se calmer, ses coups de reins reprennent. Plus rapides. Plus vigoureux. Mon plaisir renaît. Maxwell le stoppe sitôt qu'il s'aperçoit que je suis tout au bord de basculer. Il m'impose cette frustration juste avant que j'atteigne le sommet. Haletante, je gémis continuellement en enfonçant mes ongles dans son dos. Je lui mords l'épaule, cambre le dos pour l'accueillir plus loin. Ses mains palpent mes fesses, pétrissent mes hanches, dessinent des arabesques de lave au creux de mes reins. Son sexe me remplit, me fouille et chaque coup de piston me rapproche de l'explosion finale alors que Maxwell pince mes tétons entre ses lèvres et les mordille gentiment. Tout mon corps se tend et fourmille de sensations.

Enfin, d'une ultime poussée, il me fait franchir le dernier palier et explose à son tour. Je m'accroche à lui alors que des vagues de plaisir déferlent dans mon esprit et que des millions de picotements courent dans mes veines. Nos cœurs battent à l'unisson tandis que l'orgasme me traverse, courant de mes reins jusqu'à la pointe de mes seins, jusqu'au bout de mes doigts. Chaque parcelle de mon corps réagit au plaisir qu'il vient de me donner. Je me sens si bien là, dans ses bras virils, alors que dans ses yeux une lueur de tendresse me percute.

Lorsque je reprends mes esprits, Maxwell appuyé sur un coude suit du bout d'un doigt la courbe de mes seins. Le sourire qu'il me lance et la contraction dans mon bas-ventre laissent présager que notre désir est intact. Il m'attire à lui et me susurre au creux de l'oreille :

– J'ai encore envie de vous, Eva !

Moi aussi ! Si vous saviez comme j'ai encore envie de vous !

5. La révélation

*

Lorsque j'entrouvre les yeux, un rayon de soleil perce entre les rideaux de ma chambre. Il est tard. Des images de la nuit me reviennent. Sourire aux lèvres, je m'éveille tout à fait en me remémorant le départ de Maxwell après qu'il m'a ramenée « chez moi » (si je peux appeler ainsi la chambre où je suis prisonnière). Ses mots doux, caressants. Mon agréable langueur. La tendresse de son dernier baiser alors que le sommeil commençait à me gagner.

Hier soir, la passion nous a emportés. Un élan contre lequel nous n'avons ni l'un ni l'autre eu la force de lutter. Ni la force ni l'envie. J'y ai cédé dans une ivresse que Maxwell partageait. Incroyable ! Incroyable et pourtant parfaitement simple. On aurait dit que les choses ne pouvaient pas se passer différemment.

Toujours alanguie, j'aperçois une enveloppe sur la table de chevet et, juste au même moment, on frappe à la porte.

– Entrez !

Martha pointe le bout de son nez avec le plateau du brunch. Une scène qui me paraît curieusement familière. Comme si j'acceptais la situation. Est-ce que ma volonté de partir faiblirait ? En déposant le plateau, elle m'apprend que « Monsieur » est parti de bonne heure mais qu'il lui a bien recommandé de me dire de ne pas me tracasser. Il sortait pour s'occuper de mon affaire. La pointe de déception que je ressens n'amoindrit pas ma bonne humeur. En revanche, je me demande si Martha a entendu ce qu'il s'est passé durant la nuit. Quoi qu'il en soit, j'ai hâte qu'elle sorte pour ouvrir l'enveloppe.

Celle-ci contient un petit mot de Maxwell.

« Ma douce,

Je ne serai pas là quand tu te réveilleras. Mais j'emporte avec moi ton parfum et les plus beaux moments de notre nuit.

Je t'embrasse passionnément.

Maxwell. »

Il me tutoie !

J'attaque avec appétit les toasts beurrés et les œufs brouillés au bacon. Un peu plus tard, sous la douche, une interrogation me vient. Est-ce que Maxwell, une fois la fièvre retombée, ressent la même chose que moi ? Il s'est montré tellement affectueux, il m'a parlé avec un tel accent de franchise durant la nuit que je ne peux pas croire que notre aventure ne soit pour lui qu'un caprice passager. Et puis il y a aussi ce billet qu'il m'a laissé. Mais sait-on jamais ? Si mon cœur me dit qu'il est sincère, ma raison me conseille de rester prudente.

Après tout, je suis sa belle-sœur. Même si les deux frères entretiennent des relations conflictuelles, ils n'en demeurent pas moins frères. Or j'ai trompé l'un avec l'autre. James avec Maxwell. Moralement, mon égarement est plus que contestable. Peut-être même condamnable aux yeux de mon amant d'un soir. Il est vrai qu'il ne peut se douter de l'enfer que mon mari me fait vivre depuis des mois. Il ignore que notre couple bat de l'aile. Que nous n'avons jamais été un couple à vrai dire.

C'est en me faisant ces réflexions que je prends brusquement conscience que mon amour pour James est définitivement mort. Je m'en doutais depuis un moment, mais maintenant, c'est une certitude absolue. Voilà qui ne simplifie pas ma situation. Je n'aime plus James, c'est sûr. Mais est-ce que ça

signifie pour autant que je suis amoureuse de Maxwell ?

Mmm, peut-être…

Voilà que je m'emballe, que je précipite les choses. Bon, disons que j'ai une petite inclination pour lui… un peu plus qu'une petite inclination…

Après la douche, je grimpe direct sur la terrasse. Tiens ! En passant dans le hall, je n'ai pas vérifié si la grande porte est verrouillée. C'est la première fois que j'oublie de le faire depuis que je suis séquestrée dans l'appartement. Mais suis-je encore séquestrée ? Nous n'avons pas évoqué le sujet la nuit dernière…

Sur la terrasse, le soleil de septembre inonde Manhattan. Un soleil tiède et doré. Les tours étincellent de mille feux. La ville de New York n'est jamais si resplendissante qu'en automne. Assise au milieu du jardin, près d'une des mini-cascades, j'écoute le murmure de l'eau qui s'écoule de vasque en vasque.

C'est ainsi que Maxwell me découvre en sortant de l'ascenseur. Je me lève. Une fraction de seconde, nous nous observons avec des milliards de points d'interrogation au fond des yeux – du moins au fond des miens… et des siens également, je crois bien. Puis il sourit. Je retrouve mon amant de la nuit. Mais maintenant que celle-ci est passée, une certaine gêne nous retient l'un et l'autre. Il me prend la main.

– Qu'est-ce que tu faisais ? demande-t-il.

– Je pensais à nous.

Son regard se met à pétiller de telle sorte que je me sens rougir malgré moi.

– Et alors, quelles sont les conclusions de tes cogitations ?

– Il n'y en a pas…

Ses yeux s'assombrissent.

– … je veux dire qu'il n'y a pas de conclusions définitives… C'est trop nouveau pour moi… tout ce qui m'arrive en si peu de temps…

– Rien ne te presse.

– Non, je sais, mais il y a tout de même des choses dont nous devons discuter.

– D'accord.

Et il m'entraîne vers la balancelle. Je m'assieds à côté de lui. Son corps si proche, qui me touche presque, réveille en moi des souvenirs de notre étreinte, mais je me force à me concentrer.

– Alors, que veux-tu me dire ? attaque-t-il.

– Voilà, je ne sais plus très bien où j'en suis et…

Il pose un doigt sur mes lèvres pour m'empêcher de continuer.

– Excuse-moi, avant que tu commences, je dois te prévenir. J'ai réussi à grappiller un moment pour te voir, mais on doit m'appeler d'un instant à l'autre. C'est très important. Sitôt que mon téléphone bipera, je serai obligé de partir. D'accord ?

– D'accord. Je vais essayer de faire court. Alors tout de suite, la question banco. Peux-tu me dire si je suis toujours séquestrée et qui en veut à ma vie ?

La petite flamme qui brillait dans les yeux de Maxwell s'éteint. Il prend ma main.

– Oui, tu es toujours en danger. Plus que jamais même ! Il ne faut pas qu'on apprenne où tu te trouves. Sous aucun prétexte. Si on parvenait à te localiser, on ne mettrait pas longtemps à te supprimer.

J'explose sans dissimuler mon irritation :

– Par conséquent, ça signifie que je suis toujours prisonnière et que tu m'interdis de téléphoner ! Ça signifie aussi que tu refuses de me dire qui me menace !

Je laisse passer un temps et conclus :

– Donc, il n'y a rien de changé.

Maxwell tente de passer un bras sur mon épaule. D'un geste vif, je me dérobe.

– Non ! Réponds-moi.

Du coin de l'œil, je constate que ses traits se durcissent. Il reste un instant silencieux, puis jette d'une voix coupante :

– Exactement. Il n'y a rien de changé.

Mais voyant que je suis sur le point d'exploser à nouveau, il ajoute précipitamment :

– Sauf ce qui s'est passé cette nuit entre nous, évidemment !

Oh ! il n'a pas oublié ! C'est déjà ça !

– Et tant que je n'aurai pas résolu ce problème, tu ne dois ni sortir de l'appartement ni communiquer avec l'extérieur. Avec personne à l'extérieur. Et je ne peux pas non plus te dire qui est derrière tout ça.

La colère m'emporte.

– C'est trop facile ! Avant, je pouvais comprendre que tu ne me fasses pas confiance. Ou que tu craignes que je commette une…

À cet instant, le bip de son téléphone m'arrête net dans mon élan. Prestement, il l'interrompt, se lève, presse tendrement mon visage entre ses deux mains.

– Pardonne-moi, Eva. Il faut que j'y aille. C'est urgent !

Il s'en va. Ma colère avortée a besoin d'un dérivatif. Je hurlerais de frustration si cela servait à quelque chose ! La porte de l'ascenseur se referme. Sa faculté de disparaître tient du prodige. Près de moi, la mini-cascade continue de glouglouter. Au loin, les tours étincellent toujours sous le soleil. Je fais quelques pas dans le jardin. Au-delà de la haie de bambous, le court de tennis est désert. Ma colère retombe peu à peu, remplacée par une immense déception.

Ainsi, comme Maxwell l'a si bien dit, rien n'a changé. Sauf bien sûr nos rapports intimes, ça, il les met à part ! Mais ils ne sont pas suffisamment forts pour modifier son attitude. La douche écossaise continue. Une fois un jet brûlant, une fois un jet glacé. Une vieille chanson nostalgique me revient en mémoire. Une chanson que chantait ma grand-mère : « Autumn Leaves ».

Allons ! Secoue-toi ! Ne tombe pas sans arrêt d'un extrême dans l'autre !

Comme il n'y a pas de meilleur remède à un coup de déprime qu'une bonne suée, je me retrouve un quart d'heure plus tard dans le gymnase. Je n'ai jamais fait autant de sport ! À croire que c'est mon coach qui m'a fait kidnapper !

Tout n'est pas complètement négatif, mais il y a encore du chemin à parcourir. Juchée sur un vélo, je pédale à perdre haleine en surveillant mon rythme cardiaque lorsque Sheldon entre en s'annonçant d'un bref coup sur la porte. Je m'arrête de pédaler et lui souris pour lui indiquer que je l'écoute. Après tout, il n'est pas responsable de l'attitude de son employeur !

– Monsieur vous informe qu'il rentrera tard pour dîner, dit-il gentiment.

– Merci de m'avertir, je dînerai seule alors, j'ajoute avant de recommencer à pédaler.

Mais, Sheldon, toujours aussi impeccablement stylé, semble hésiter, mal à l'aise, et esquisse à son tour un sourire gêné.

– C'est que… j'ai cru comprendre que Monsieur souhaiterait que vous l'attendiez.

Tiens, tiens !

Une fois Sheldon parti, je n'ai plus le cœur à faire du vélo. Pour réfléchir tranquillement, je me réfugie dans la bibliothèque. Maxwell veut me voir. Bon, c'est déjà un point acquis. Mais pourquoi ? Pour s'excuser de son attitude ? Pour m'apprendre enfin ce que je veux savoir désespérément depuis

qu'il me retient dans l'appartement ? Ou simplement pour me jouer son numéro de beau parleur et me rouler dans la farine une fois de plus ? Seul moyen de le savoir, patienter jusqu'à son retour.

Durant l'heure qui suit, j'envisage une fois de plus toutes les hypothèses que j'ai déjà tournées et retournées dans ma tête.

Hypothèse nº 1 : depuis le début, Maxwell ne me raconte que des mensonges. Mais si c'est le cas, dans quel but m'a-t-il enlevée ? Pourquoi me séquestre-t-il ? À moins de supposer que c'est un déséquilibré, son action n'a pas de sens. Or, il ne se comporte pas comme un déséquilibré. J'aboutis à une impasse.

Hypothèse nº 2 : il me ment seulement en partie. Pour quel motif ? Peut-être parce qu'il m'a fait enlever pour ce qu'il croyait être une bonne raison et que celle-ci ne s'est pas révélée bonne du tout. Maintenant, il ne sait plus comment justifier mon enlèvement et c'est ce qui explique qu'il est coincé. D'où ses mensonges. C'est une idée trop tirée par les cheveux pour être crédible.

Hypothèse nº 3 : depuis le début, il ne raconte que la vérité. Inutile de dire que c'est l'hypothèse qui a ma préférence. Je souhaite de tout mon cœur que ce soit la bonne. Oui, mais alors, qu'est-ce qui l'empêche de me donner l'identité de celui qui veut me supprimer et pourquoi ? Rien. Donc, là encore, j'aboutis à une impasse.

J'ai beau me torturer la cervelle, je ne trouve aucune hypothèse satisfaisante. Les trois possèdent des points forts et des faiblesses et aucune ne s'impose clairement. Après les avoir consciencieusement examinées, je suis obligée de les rejeter. Et finalement, je ne suis pas plus avancée à la fin de l'examen qu'au début.

En plus, évidemment, ce que nous avons vécu ensemble complique sérieusement le problème. Au départ, je n'ai éprouvé pour Maxwell qu'une certaine attirance. Disons tout au plus une légère inclination. Depuis cette nuit, cette inclination s'est cristallisée en quelque chose de plus fort qui met mes sentiments en jeu. Or, j'ai toujours du mal à raisonner correctement en faisant abstraction de mes sentiments.

Conclusion : il faut que j'aie une explication ce soir avec lui.

Pas question qu'il continue à me considérer comme une irresponsable. Ça, c'est le reproche que James me faisait. Que je me conduis comme une irresponsable. Or, c'est faux, je voulais seulement que mon mari me traite comme une égale. Et je veux maintenant la même chose avec Maxwell. Qu'il ne me mente pas, même pour mon bien, et qu'il cesse de prendre des décisions à ma place. Donc, il faut absolument qu'on ait cette explication. Le plus tôt sera le mieux.

En attendant, les heures s'étirent, interminablement. À quoi vais-je les occuper ? Comme je suis dans la bibliothèque, j'entame un livre. Il me tombe des mains au bout de quelques minutes. Ensuite, je m'installe dans la réplique miniature du Grauman's Chinese Theater, mais les tribulations de Gustave H et de Zero Moustafa dans *Grand Budapest Hotel* ne tardent pas à me sortir par les yeux. Je n'arrête pas de me torturer avec les questions que je veux poser à Maxwell et rien ne parvient à me distraire. Martha et Sheldon, que je vais trouver à la cuisine pour me changer les idées, se montrent comme à leur habitude pleins de sollicitude. Mais malgré leur gentillesse, je ne parviens pas à me calmer.

En désespoir de cause, je me fais couler un bain en testant tous les produits à ma disposition. Il y en a une profusion.

Mon esthéticienne s'est-elle liguée avec mon coach ?

La chaleur de l'eau me relaxe et m'engourdit. Lorsque le bain refroidit, j'y ajoute de l'eau bouillante. Ça passe le temps. Je ne veux plus échafauder de suppositions gratuites. Ça ne sert à rien. Je rêvasse sans fixer mon esprit sur quelque chose de précis. Sauf quand il dérape vers la nuit

dernière. Auquel cas je me dépêche de penser à autre chose. Et le temps passe si bien que je perds petit à petit la notion de l'heure. Trois coups frappés à la porte de la chambre me tirent de ma torpeur.

– Oui ?

– C'est Maxwell.

– Oh ! une minute ! J'arrive !

Déjà ! Mais quelle heure il est ? Ho là là, c'est pas vrai ! Pourvu qu'il n'entre pas. Il ne m'a jamais fallu si peu de temps pour jaillir de la baignoire et me sécher. Puis Maxwell me dit à travers la porte qu'il m'attend au petit salon. J'ai hâte de l'affronter, mais je décide de me préparer avec attention. On ne sait jamais si mon charme peut l'amadouer !

Après avoir choisi, sans me presser, une petite robe imprimée Ralph Lauren et des sandalettes à talons Gucci, je m'assieds devant la coiffeuse pour me maquiller.

Strictement sanglé dans un impeccable costume bleu nuit, Maxwell se lève à mon arrivée dans le petit salon. Son regard me dit clairement que ma robe a toute son approbation. Il me baise cérémonieusement la main en m'indiquant discrètement Sheldon qui est en train d'arranger un bouquet d'églantines.

La table, éclairée par quelques bougies disséminées çà et là, est mise pour deux avec plus d'apprêt que quand je dîne seule. Dans la lumière tamisée, au milieu d'une assiette immaculée, un petit coffret pourpre clouté d'argent jette une note de couleur. Sheldon termine ses derniers arrangements et s'éclipse. Maxwell m'avance une chaise.

– C'est pour toi, me chuchote-t-il à l'oreille en désignant le coffret.

Je l'ouvre.

– Oh ! non ! Tu es fou !

Mais mon sourire dément mes paroles. Maxwell prend ma main, glisse à mon poignet un fin bracelet d'or gris, d'onyx et d'émeraudes.

– Je ne connais pas encore bien tes goûts, alors j'ai pu me tromper…

Il a dit « encore ». Penserait-il à une suite ?

– Tu ne t'es pas trompé du tout, c'est magnifique !

Mais ça va être difficile d'exiger une explication maintenant.

Pendant le repas, je n'ose pas aborder le sujet qui me brûle les lèvres. D'ailleurs, nous sommes très occupés à savourer le dîner que Martha nous a concocté. Elle s'est surpassée. Maxwell se montre charmant, mais il évite lui aussi toute conversation trop intime… Peut-être se doute-t-il qu'il y a anguille sous roche. Ça n'est qu'au café que je prends mon courage à deux mains.

– Il faut que je te parle.

À son froncement de sourcils, je vois que je ne m'étais pas trompée. Il s'y attendait. Néanmoins, il rétorque d'un ton qu'il veut anodin :

– Je t'écoute.

– Tu ne peux pas continuer à me traiter comme si rien n'avait changé entre nous. Je ne suis pas une demoiselle en détresse et tu ne peux plus jouer le beau-frère inquiet pour ma sécurité, pas après ce qu'il s'est passé dans ta chambre…

Tout en parlant, j'observe qu'un sourire enjôleur a fait son apparition sur ses lèvres.

Il croit que je vais craquer ?

À cet instant, il fait un geste dans ma direction. Je me recule.

– Et n'essaye pas de m'entortiller en me faisant du charme !

– Ça n'avait pourtant pas l'air de te déplaire cette nuit.

Sourire encore plus enjôleur. Il cherche à me saisir la main. Je l'enlève.

– Peut-être… mais je veux te parler d'autre chose. Pour être brève, je te le demande encore une fois : de quel danger exactement suis-je menacée ? Par qui et pourquoi ?

Instantanément, son visage se ferme.

– Je te l'ai déjà dit cet après-midi, je ne peux pas te le révéler.

– Et moi, depuis cet après-midi, j'ai beaucoup réfléchi. Je n'accepterai plus de faux-fuyants. Si tu ne veux rien me dire, il n'y a qu'une explication, c'est que tu me mens. Depuis le début ! Je ne sais pas dans quel but, mais tu me mens.

Il laisse violemment tomber ses mains à plat sur la table.

– Non ! Je ne te mens pas. Mais il m'est impossible de te dire ce que tu veux savoir.

– Dans ces conditions, il m'est impossible à moi de te faire confiance. Pour rien. Dans aucun domaine. Si tu mens sur un sujet aussi important, c'est que tu peux mentir sur tous les sujets.

Il a parfaitement compris le sous-entendu. Nous nous affrontons du regard. Ses mâchoires sont crispées, ses narines palpitent, une petite veine se gonfle sur sa tempe. De mon côté, mon cœur cogne à tout va dans ma poitrine, mes nerfs sont tendus à craquer, mes mains tremblent si fort que je les croise sur mes genoux. Enfin il se relâche, remet sa mèche en place, se force à sourire.

– Écoute, Eva…

– Non, je ne t'écouterai plus tant que tu n'auras pas répondu à mes questions. Tu n'as pas l'air de te rendre compte que je me suis compromise pour toi. Que j'ai trompé mon mari avec toi. Et tu te comportes comme si de rien n'était ! Tu te figures que je cède à n'importe quel homme sous prétexte qu'il a un sourire craquant ? Tu crois que c'est une habitude chez moi de tromper James ? Que je suis le genre de femme qui couche avec le premier venu ?

Les lèvres serrées, il répond à cette avalanche de questions en secouant négativement la tête. Ses yeux ne quittent pas les miens. Je crois y lire comme un fléchissement. Épuisée par cette explosion de colère, je me tais d'un seul coup. Le silence qui s'abat sur nous pèse des tonnes. Maxwell ferme longuement les yeux. Quand il les rouvre, je sais qu'il va parler.

– Mais tu ne comprends pas, Eva ? C'est James qui veut ta peau !

Volume 2

Kidnappée par un milliardaire

Lindsay Vance

1. La dure réalité

*

Mis au pied du mur, Maxwell vient de m'avouer que c'est James, mon mari, qui veut ma peau.

J'en reste complètement abasourdie. Littéralement assommée.

Il est tard. Nous avons dîné dans le petit salon de l'appartement où il me retient prisonnière après m'avoir enlevée. Son but était selon lui de me mettre en sûreté car *on* voulait me supprimer. Qui était ce « on » ? Jusque-là, pas de réponse. Maxwell avait toujours refusé de me le dire. En conséquence, les premiers jours de ma captivité, j'étais terrorisée par la situation, comme n'importe qui l'aurait été à ma place, même si j'étais retenue dans un appartement luxueux et que Maxwell se révélât être un geôlier plus que séduisant. Puis il avait enfin consenti à m'apprendre qu'il était le frère de James, mon mari. Un frère dont je n'avais jamais entendu parler auparavant. Devant mon incrédulité, Maxwell m'avait fourni les preuves de cette relation fraternelle. Mais ensuite, malgré notre mutuelle attirance et bien que nous ayons vécu une nuit d'amour passionnée, il avait persisté à refuser de m'apprendre qui était le « on » qui en voulait à ma vie. Là-dessus, il restait inflexible.

J'hésitais donc à lui accorder ma confiance en dépit de l'attirance de plus en plus forte que j'éprouvais pour lui. Rien ne prouvait en effet que toute cette histoire n'était pas une invention. Qu'il n'était pas mythomane. Il ne le paraissait pas, c'est vrai, mais je restais sur mes gardes. Et voilà que, pressé de questions, il affirme aujourd'hui que c'est James, mon mari, qui veut me supprimer.

Je n'arrive pas à le croire. C'est tellement énorme ! Ma relation avec James n'est certes plus celle des débuts, il se montre le plus souvent méprisant à mon égard ; et si je suis certaine d'une chose, c'est qu'il n'y a plus d'amour entre nous… Mais de là à vouloir me tuer ! Ça n'a pas de sens !

Le silence s'installe entre nous. Un silence de plomb. Nous nous observons sans que ni lui ni moi prenions l'initiative de le rompre. Une petite phrase tourne en boucle dans ma tête, toujours la même : « James veut me tuer ! James veut me tuer ! » Finalement, je respire un grand coup et je me lève. La tension devient trop forte.

– Où vas-tu ? demande Maxwell.

– Je… Nulle part… Il faut que je décompresse…

Quand je passe près de lui, il a un geste pour me saisir la main. Je me dérobe.

– Non… Je… je dois réfléchir…

Il n'insiste pas. Au bout d'un moment, je me plante face à lui.

– Ce que tu dis n'a pas de sens.

– Oh ! si. Malheureusement, il n'y a aucun doute !

Il a l'air si sûr de lui ! Serait-ce vrai ? À moins que… Oh ! je ne sais pas… Plutôt que de continuer à cogiter dans le vide, je décide de prendre le taureau par les cornes. Puisqu'il affirme qu'il n'y a aucun doute, il va falloir qu'il me fournisse les preuves de ce qu'il avance. Et tout de suite !

– Tu peux répondre à mes questions ?

– Oui.

– Toutes les questions que je te poserai ?

– Oui.

Je me rassieds en essayant de mettre de l'ordre dans mes idées. Par quoi commencer ? Quelles questions lui poser ? Il y en a tant…

– Dis-moi précisément pourquoi tu as rompu toute relation avec ton frère.

– J'ai rompu les relations avec lui quand je me suis rendu compte de ce qu'il était. Et les premiers signes remontent à loin, à notre enfance, ce serait trop long à…

– Non, tu ne t'en tireras pas si facilement ce coup-ci. J'ai tout mon temps, alors explique-moi en détail.

Maxwell se sert un verre de bourbon, semble hésiter, puis se lance :

– La première fois, on devait avoir une dizaine d'années. James prenait des cours particuliers avec un prof de lettres. Un homme sévère. Un jour, un collier auquel ma mère tenait beaucoup, un collier de valeur, a disparu. On l'a cherché partout. Elle était très désordonnée et avait la déplorable habitude de laisser traîner ses bijoux n'importe où…

Il parle lentement, comme s'il cherchait à présenter les choses le plus clairement possible. Je l'écoute sans perdre une miette.

– James a prétendu avoir aperçu son prof qui dissimulait quelque chose dans sa serviette. Il ne savait pas quoi, affirmait-il. Mis ainsi en accusation, le prof s'est vexé. A refusé dans un premier temps qu'on fouille sa serviette et ne s'y est résolu que lorsqu'on l'a menacé d'appeler la police. Le collier a été retrouvé parmi ses affaires. Il a été renvoyé. Des mois plus tard, James s'est vanté devant moi d'avoir lui-même caché le bijou. Pour se venger. Parce que le prof lui avait mis une mauvaise note à un devoir. Il avait dix ans.

Maxwell se tait. Boit une gorgée de bourbon. Je hoche la tête. Cela correspond à peu près à ce que je connais de mon mari. Néanmoins, il m'en faut davantage.

– Évidemment, ce n'est pas reluisant. Mais à dix ans, James n'était qu'un gosse ! On ne peut pas condamner quelqu'un sur une action commise à cet âge-là…

– Je suis d'accord avec toi. Seulement, ça n'a pas été la seule histoire, il y en a eu d'autres. Pas nécessairement des vols, mais des embrouilles. Des affaires douteuses. Et comme par hasard, les victimes étaient toujours les personnes qui se mettaient en travers de son chemin. En grandissant avec lui, je me suis rendu compte qu'il utilisait systématiquement les gens comme des pions. Pour servir ses intérêts. Et toujours sans le moindre scrupule. Il les prenait quand ça l'arrangeait, il les jetait quand il n'en avait plus besoin. Les autres ne comptaient pas pour lui. Et ils n'avaient pas intérêt à lui barrer la route. Dans ce cas-là, il était sans pitié.

Cela aussi, ça ressemble à mon mari. Égoïste, cynique, calculateur, impitoyable, c'est tout lui ! C'est tout ce que je n'ai pas su ou voulu voir au début et qui a fini par me sauter aux yeux comme une évidence. Toutefois, de là à commettre un meurtre, il y a de la marge. Pendant que je me fais ces réflexions, Maxwell continue :

– C'est ainsi que j'ai mesuré jusqu'où il pouvait aller. Nous sommes peu à peu devenus étrangers l'un à l'autre. Il savait que je désapprouvais sa conduite et m'évitait autant que possible. Mais le point de non-retour a été atteint avec Debbie…

– Debbie ?

– Deborah Langman. Une fille bien, pour qui j'avais de l'affection. Une fille gentille et intelligente. Elle était en terminale avec moi au lycée. On sortait ensemble. Rien de très sérieux, mais on s'appréciait. James a fait tout ce qu'il fallait pour qu'elle sorte avec lui. Quand il le veut, il peut être un redoutable séducteur. Les filles ne lui résistent pas.

J'en sais quelque chose !

– Elle n'a pas résisté. Durant quelques mois, ils ont formé le couple le plus populaire du lycée. Ils s'affichaient dans toutes les fêtes. Puis elle est tombée amoureuse de lui. Vraiment raide dingue amoureuse. C'est alors qu'il l'a quittée. Je ne sais pas jusqu'à quel point il s'était engagé, toujours est-il que quand il l'a jetée du jour au lendemain, sans un mot d'explication, elle a tenté de se

suicider. On l'a appris en sortant des cours. Le lycée était en ébullition. Tout le monde s'inquiétait pour elle. Sauf mon frère, qui avait une soirée prévue ce jour-là et qui est parti retrouver ses copains comme si rien ne s'était passé. Quand quelqu'un lui a fait remarquer que c'était sa petite amie, il a simplement haussé les épaules en disant qu'il n'y pouvait rien. C'est là que j'ai réalisé qu'il était profondément pourri. Que je ne lui pardonnerais jamais son indifférence devant l'acte désespéré de Debbie.

Il se tait à nouveau, l'air lointain, les yeux dans le vague.

– Ensuite ?

– Ensuite ? Heureusement, Debbie s'en est tirée. C'était la fin de l'année scolaire. James était inscrit à Yale, moi à Princeton. Depuis, nous ne nous sommes jamais revus. Nous ne nous parlons plus.

Il boit une nouvelle gorgée de bourbon, semble se perdre dans ses souvenirs. Son silence s'éternise. Je suis prise entre deux feux. Toutefois, ses confidences ont indubitablement un accent de franchise qui sonne juste.

Certains détails de la vie avec mon mari me reviennent en mémoire. Des détails qui vont dans le sens du récit que je viens d'entendre. Le fait que James n'ait pas d'amis par exemple. S'il fréquente énormément de monde, toutes les personnes qui gravitent autour de lui sont soit des collaborateurs à son service, soit des gens qui lui doivent quelque chose d'une manière ou d'une autre.

Lors des cocktails, des galas, des premières à Broadway, des réceptions mondaines, des soupers au *Eleven Madison Park* ou au Bernardin, je n'ai vu dans son entourage que des gens qui dépendaient de lui ou des relations superficielles. Nous n'avons jamais reçu quelqu'un dans le loft, jamais il ne m'a présenté un ami intime. Un ami comme l'est Bonnie pour moi. Cela m'avait étonné sur le moment sans que j'en tire de conséquences. Maintenant, cela devient plus clair.

Mais tout de même, ça ne suffit pas pour commettre un crime. Que James soit un individu mauvais, d'accord. Pourtant, je ne parviens pas à accepter l'idée qu'il puisse vouloir me tuer. C'est trop énorme ! Bien sûr, notre couple va mal en ce moment, mais pas au point d'en arriver à des extrémités aussi radicales. C'est le genre de choses qu'on ne voit que dans des films.

Dois-je en conclure que ce projet de meurtre est une invention pure et simple de Maxwell ? Qu'il est un menteur encore plus habile que je ne le croyais ? Un mythomane maladif qui relève de la psychiatrie ? Après tout, si James ne m'a jamais parlé de son frère, c'est peut-être parce que ce dernier est fou. Depuis que je suis détenue dans cet appartement, je n'ai entendu qu'une version, la sienne. Et si c'était un déséquilibré profondément atteint ? Comment démêler le vrai du faux dans ce qu'il dit ? Honnêtement, je ne sais pas. Je ne sais plus.

Nous nous regardons, les yeux dans les yeux.

Sincère ou mystificateur ? Impossible de le savoir avec certitude !

Si je n'arrive pas à imaginer que James puisse vouloir me tuer, j'arrive encore moins à imaginer que Maxwell me mente sur toute la ligne. Certains détails ne trompent pas. Si ma raison me dit que c'est envisageable, mon cœur me crie que c'est impossible. De quelque côté que je me tourne, je suis coincée. Il faut absolument que je réfléchisse à tête reposée. Que je fasse le point posément et calmement, en évacuant la pression.

Maxwell repose son verre, se lève, vient se placer derrière moi. Je vois son reflet dans le grand miroir qui me fait face. Ses mains sur mes épaules, légères et en même temps tellement présentes. Si douces. Il se penche. Si seulement je pouvais être certaine qu'il ne me ment pas. Son souffle effleure mon cou quand il murmure :

– Eva, qu'est-ce que tu m'obliges à faire ? Il y a des choses dont je n'aime pas parler…

Il dit les mots qu'il faut, sur le ton qu'il faut, à l'instant qu'il faut. Comment douter de sa franchise ? Je pose mes mains sur les siennes. Ce simple contact me rassure. Oui, mais si cette habileté faisait justement partie de sa mythomanie ? Toujours ce doute qui s'insinue entre lui et moi. Ses lèvres frôlent ma nuque. Je ferme les yeux. Ses mains pèsent un peu plus fort sur mes épaules.

– Mais tu es là, chuchote-t-il à voix si basse que je l'entends à peine. Tu es là et c'est bon…

Ses doigts glissent sur mes épaules, emprisonnent ma taille. Je devine ses intentions. Il cherche à me persuader. Ses dents mordillent mon oreille. Un élan de tendresse me porte vers lui. Répondre à son attente. Moi aussi, j'ai envie de me retrouver dans ses bras. De me blottir dans sa chaleur. De cesser de me ronger.

Ce serait si délicieux de m'abandonner. De lui accorder ma confiance sans arrière-pensées. Mais je résiste de toutes mes forces. La révélation qu'il vient de me faire concernant James s'accompagne encore de trop de points obscurs pour que je rende les armes aussi rapidement. Un peu de recul m'est nécessaire. Je me dégage à regret en me tournant vers lui.

– Pas maintenant, s'il te plaît…

Éclair de mécontentement dans son regard. Ou de déception, je ne sais pas. Vite, j'ajoute avec un pâle sourire :

– J'ai besoin de réfléchir. D'être seule un moment.

Son regard s'adoucit.

– Je comprends.

Comme il est très tard, plus de deux heures du matin, il me raccompagne jusqu'à la porte de ma chambre. Nous échangeons un baiser. Lui aussi semble préoccupé. Tracassé par quelque chose. Est-ce le souvenir de Debbie que je l'ai forcé à remuer ? Est-ce parce que je n'ai pas répondu comme il l'espérait à son élan de tendresse ? Les deux peut-être, mais je n'y peux rien.

Il s'en va. Une fois seule, je prends subitement conscience que je ne lui ai pas posé la question la plus importante. Comment sait-il que James veut me supprimer alors qu'ils n'entretiennent plus aucune relation depuis des années ? Captivée par son récit, touchée par son émotion, j'ai manqué de la présence d'esprit nécessaire pour lui demander de quelle manière il avait découvert les projets de mon mari. C'est difficile d'aller le questionner maintenant, il pourrait croire à une relance de ma part et je n'y tiens pas.

Après m'être préparée pour la nuit, je me couche. Cependant, le sommeil me fuit. Toujours les mêmes réflexions qui tournent à vide. Je change sans arrêt de position dans le lit, l'esprit tendu, les nerfs à fleur de peau. Les animaux que l'on prend dans des pièges doivent ressentir la même chose que moi. Un sentiment d'impuissance totale.

Malgré l'heure tardive et la fatigue, je ne parviens pas à m'endormir. C'est définitif. Que faire ? Essayer de lire ? Regarder la télé ? Pas question. Finalement, convaincue que je ne pourrai pas trouver le sommeil, je me lève et je passe un kimono sur ma nuisette. Il faut que je fasse quelque chose. Mon inaction forcée me pèse.

Ah ! si seulement je pouvais parler à Bonnie ! Elle est souvent de bon conseil. Il suffirait que je m'échappe une demi-heure pour pouvoir lui passer un coup de fil. Lui expliquer ce qu'il m'arrive et lui demander son avis. Outre du réconfort, elle apporterait un regard neuf sur la situation. Malheureusement, m'enfuir de cette prison est impossible.

Quoique… Est-ce si sûr ? Je sors de ma chambre. Pourquoi ne pas essayer, une fois encore, de trouver une issue ? Pendant plus d'une heure, je parcours l'appartement endormi en furetant. Ce que je cherche ? N'importe quoi, une porte dérobée, une trappe donnant accès à un local technique, une ouverture même minime qui me permettrait de communiquer avec l'extérieur. Ma quête est d'autant

plus délicate que je dois prendre garde à ne pas faire de bruit pour n'alerter personne. De toute façon, malgré mes efforts, je ne trouve rien. Il faut me rendre à l'évidence, il n'y a aucun moyen de s'échapper de cette prison dorée.

***

Lorsque je me réveille, tard dans la matinée, Maxwell est déjà parti en me laissant un mot.

« Eva,

Je serai absent aujourd'hui toute la journée et j'en suis désolé. Il y a encore trop de paramètres à régler et de dispositions à prendre dans l'affaire que tu sais. Mais nous dînons ensemble et je te dirai tout ce que tu désires savoir.

Maxwell. »

« Désolé » est écrit en majuscules et « nous dînons ensemble » souligné deux fois.

N'empêche que c'est un contretemps ! Hier, je n'ai eu droit qu'à une partie des explications, la suite est remise à ce soir. Cas de force majeure. Ce retard m'embête un peu, mais quelques heures de sommeil m'ont reposée. Après une douche vivifiante, les choses me paraissent moins noires que la veille. L'échec de mon expédition nocturne ne m'a pas abattue et Maxwell est de plus en plus charmant avec moi.

Pour tromper mon ennui, je décide de me faire un marathon-cinéma. Cela m'évitera de tourner en rond, de ruminer encore et toujours les mêmes interrogations en attendant son retour. Par chance, la salle de projection est copieusement fournie en films que je n'ai pas eu l'occasion de voir.

Cependant, en dépit de ce dérivatif, le temps s'étire. Le soir, je suis impatiente d'écouter les réponses de Maxwell à mes questions. Notamment une qui est essentielle à mes yeux : comment a-t-il appris que James en veut à ma vie s'il n'entretient plus aucune relation avec lui ?

C'est d'ailleurs la première question que je lui pose quand nous nous retrouvons seuls tous les deux. En rentrant, il a proposé de faire un barbecue sur la terrasse. À l'entendre, c'est le champion de la grillade. Ainsi, nous pourrons parler sans être dérangés, en toute intimité. Sa proposition me convient tout à fait. Une fois les préparatifs terminés, j'attaque bille en tête :

– Comment as-tu su que James voulait me tuer ?

Il soupire. On dirait que chaque demande d'explication le fait souffrir !

Afin de mettre les choses au point, j'ajoute :

– Et ne cherche pas à te défiler, je ne…

Il me coupe la parole :

– Je ne cherche pas à me défiler, mais ce n'est pas simple. Il faut remonter trois mois en arrière quand Oprah Winfrey a organisé un grand gala de bienfaisance au Carnegie Hall. Tout ce qui compte à New York était invité…

– Je m'en souviens, j'y étais !

– Je le sais, moi aussi. C'est même là que je t'ai vue pour la première fois. Quelqu'un m'a dit que tu étais la femme de James. À cette époque, tu ne représentais rien de particulier pour moi. Tu étais seulement l'épouse de mon frère. Étant donné que je refusais d'entretenir des relations avec lui, tu ne m'intéressais pas spécialement…

Moi, je ne t'ai même pas vu ce jour-là !

– Et puis ta beauté m'a frappé au premier coup d'œil. Elle avait quelque chose de différent. Une absence de pose, un naturel qui tranchaient au milieu de toutes ces femmes sophistiquées et superficielles qui cherchaient par tous les moyens à se faire remarquer. Tu apportais une note de fraîcheur et de simplicité. Même la robe que tu portais était un modèle de bon goût.

Il m'avait remarquée tout de suite !

Maxwell parle lentement, choisit ses mots avec soin. De temps en temps, comme pour souligner ce qu'il dit, il pose sa main sur la mienne. Chaque fois, ce simple geste me trouble, mais captivée par ses paroles, je l'écoute avec attention.

– Mais je dois le reconnaître, tu m'intriguais. Je t'observais discrètement. À un moment, je me suis trouvé derrière toi, si près que je pouvais entendre ce que tu disais. Tes manières aussi étaient différentes. Tu étais spontanée, directe. Tu ne jouais pas les intellectuelles branchées qui se croient toujours obligées d'émettre un avis sur tout et n'importe quoi. Bref, je suis tombé sous le charme.

Et moi qui ne me doutais de rien !

Involontairement, je souris.

– Oh ! ne te moque pas de moi, se défend-il, je suis tombé sous *ton* charme.

Je suis tellement touchée par sa déclaration que je proteste d'une petite voix un peu enrouée :

– Je ne me moque pas du tout…

Il ne semble pas le remarquer car il enchaîne :

– Ce qui m'étonnait le plus, c'était que tu sois mariée avec James. Ça ne cadrait pas du tout avec ce que je savais de mon frère. Cela me paraissait bizarre que vous soyez ensemble. Presque impossible. Et pourtant, c'était le cas. Forcément, je me posais des questions.

À cet instant, le barbecue nous rappelle à l'ordre. Les grillades embaument la terrasse et il devient urgent de les retourner. Maxwell s'active au-dessus des braises, puis me fait face à nouveau. Il me caresse légèrement la joue du bout des doigts. Délicieux contact, hélas trop bref.

– Il faut que je t'avoue quelque chose…

Hou là là ! J'aime pas ça…

Jusque-là, j'ai suivi ce qu'il disait sans appréhension, impatiente d'entendre la suite. J'ignorais qu'il connaissait mon existence depuis trois mois. Encore plus qu'il était tombé sous mon charme. Mais ce « il faut que je t'avoue quelque chose » me fait froncer les sourcils.

– Oui, il faut que je t'avoue quelque chose, répète-t-il avec un sourire malicieux. Quand je dis que tu m'intriguais, ça n'est pas tout à fait exact, je devrais plutôt dire que j'étais en train de… tomber amoureux.

Hein ? Qu'est-ce qu'il vient de dire ?

Il reprend, le regard grave tout à coup :

– Je t'ai aimée dès le premier soir, Eva.

Son aveu me bouleverse. Nos yeux s'accrochent, nos sourires se répondent. Son visage s'approche du mien. Sa bouche frôle la mienne et j'y retrouve le parfum de musc et d'ambre qui me plaît tant. Ses mains m'étreignent avec douceur. Un baiser nous unit. Suave et enivrant. Il suffirait d'un rien pour que je m'abandonne à l'élan qui me pousse vers lui. Mais je ne veux pas me laisser aller. En tout cas, pas avant qu'il ait répondu à toutes mes questions.

– Tu ne m'as toujours pas dit comment tu as su que James voulait me tuer !

– Tu es impitoyable, Eva !

– Tu te trompes…

Et pour le lui montrer, je porte sa main à mes lèvres et j'embrasse l'intérieur de son poignet. Là où bat une veine qui porte le sang à son cœur.

– Non, je ne suis pas impitoyable, mais je veux savoir.

Il soupire.

– Bon… Après cette soirée de gala au Carnegie Hall, j'ai décidé d'en savoir un peu plus long sur toi et sur votre couple.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il y avait quelque chose qui clochait dans votre union. Je ne savais pas quoi exactement, mais je flairais du louche. N'oublie pas que j'ai été élevé avec James. Je le connais. Je connais sa mentalité.

– Et tu as découvert quelque chose ?

– Pas tout de suite. Apparemment, vous étiez un couple semblable à des millions d'autres. Toutefois, en creusant, mes hommes ont appris que James avait une maîtresse.

QUOI ?

Au prix d'un énorme effort de volonté, je réussis à ne rien laisser paraître. Pourtant, la nouvelle me stupéfie. Un goût d'amertume envahit soudain ma bouche. Je me sens salie, humiliée, trahie. Maxwell reprend :

– Je devrais plutôt dire « que James a une maîtresse ». Car ce n'est pas du passé. Il la rencontre plusieurs fois par semaine dans son appartement de Staten Island. Ils ne s'affichent jamais en public. Pas parce que la fille s'y oppose – au contraire, elle serait ravie de s'exhiber à son bras –, mais parce que lui refuse catégoriquement. Il tient à ce que leur liaison reste secrète.

Des images défilent dans ma tête. Je revois James tel que je l'ai connu à Acapulco. James le séducteur brillant et irrésistible. Le prince charmant. Puis je revois le James froid, dominateur et irritable des derniers mois. Et maintenant, les deux se confondent en un James faux jeton et hypocrite. Mon humiliation fait place à de la rage. Dire que ce salaud exigeait de moi que je sois une épouse modèle. Toujours disponible et bien obéissante. Et lui, pendant ce temps-là, il retrouvait cette… cette…

Brusquement, je demande :

– Elle s'appelle comment ? Je la connais ?

– Non. Elle s'appelle Rachel Towsend.

Jamais entendu parler ! En un sens, je préfère. Je me serais sentie encore plus humiliée si je l'avais connue.

– Et… elle est jolie ?

Maxwell hoche la tête.

– Oui. Pas si belle que toi, bien sûr, mais elle est jolie aussi dans son genre.

Je réussis à émettre un ricanement, mais il sonne faux à mes propres oreilles. Rapidement, j'enchaîne :

– Je parie qu'elle est blonde, grande…

– Oui, tranche Maxwell brutalement. Elle est blonde, grande, mince et très tape-à-l'œil. Mais là n'est pas le problème !

Depuis quelques instants, un changement presque imperceptible s'est produit en lui. Le Maxwell homme d'action a remplacé le Maxwell affable et aux petits soins pour moi. Cela se voit à des détails minimes mais réels. Regard moins chaleureux, gestes plus tranchés, débit plus rapide. On sent qu'il est dans un domaine qu'il maîtrise. Devant mon regard interrogateur, il poursuit :

– Le problème, c'est qu'à cause d'elle, James veut te supprimer.

– Pourquoi ? Elle le lui a demandé ?

– Non, pas du tout. Elle a seulement l'intention de se faire épouser. Et elle est persuadée qu'il va divorcer d'avec toi. Or James ne veut pas divorcer.

Je suis bien placée pour le savoir !

– Pourquoi à ton avis ?

– Parce qu'un divorce nuirait à son image. Pour lui, ce serait la preuve d'un échec et mon frère ne supporte pas l'échec. Surtout s'il est public. Il a donc décidé que tu devais disparaître.

– Comment est-ce que tu l'as su ?

– J'ai acheté un de ses gardes du corps, qui est en réalité son homme de main, un homme de confiance chargé des coups tordus. Un type qui lui est entièrement soumis, nommé Sam Crocker. Peut-être l'as-tu déjà aperçu, il gravite autour de lui…

De la tête, je fais signe que non.

– Quoi qu'il en soit, ce Sam Crocker m'a appris il y a peu de temps que James mettait au point le scénario d'un accident de voiture sophistiqué au cours duquel tu trouverais la mort sans qu'on puisse y déceler quoi que ce soit de louche. Le crime parfait, quoi !

La voix de Maxwell trahit sa tension. Tout entier plongé dans ce qu'il dit, il semble avoir oublié le monde extérieur. Ça le rend encore plus sexy !

Oups ! Je sais, ce n'est pas le moment de penser à ça, mais ça soulage un peu !

– Les préparatifs étaient quasiment terminés, ajoute-t-il. Il allait passer à l'action. Dès que j'ai été mis au courant, c'est-à-dire la veille de ton enlèvement, il a fallu que je réagisse dans l'urgence. Première chose : te soustraire au danger. C'est ce que j'ai fait en t'amenant ici. Deuxième chose : piéger James pour l'empêcher définitivement de te nuire. C'est-à-dire réunir les preuves de sa tentative de meurtre. J'y travaille depuis quelques jours, mais ça n'est pas encore gagné…

Il se tait. Pendant un long moment, nous restons sans dire un mot. Il m'a convaincue. Tous mes doutes se sont envolés. Les mots me manquent pour lui exprimer ma reconnaissance. Avec un sourire, il me tend la main.

– J'ai répondu à tes questions ?

– Oui. Sauf que… Encore une dernière. Est-ce que dans tes plans tu as pensé à ce que j'allais devenir une fois la menace de James écartée ?

– Au départ, mon principal souci était de t'envoyer quelque part où tu serais en sécurité. Au moins pendant quelque temps. Mais après ce qui s'est passé entre nous, je me suis dit que je n'avais pas envie que tu sois loin de moi. En fait, je ne veux plus qu'on se quitte, Eva…

Craignant que ma voix ne trahisse mon émotion si je me hasarde à parler, je hoche la tête. Mais j'y mets toute la conviction dont je suis capable. Il me prend dans ses bras, me serre contre lui, enfouit sa bouche dans mes cheveux. Tout contre mon oreille, ses lèvres murmurent :

– Je veux que tu sois toujours là, Eva.

Oh ! oui…

Ses yeux se plissent, plongent dans les miens. J'ai l'impression qu'ils me pénètrent jusqu'au cœur. Je passe une main dans ses cheveux. Comme ils sont doux ! Les doigts de Maxwell jouent avec la chaînette de mon cou, entreprennent de déboutonner mon chemisier. Je me crispe.

– Pas ici ! On pourrait nous voir…

Malgré la nuit qui tombe, la terrasse reste suffisamment éclairée. Avec un petit rire, il m'entraîne vers l'ascenseur.

– Tu as raison. Descendons chez moi…

2. Domination

*

Le lendemain matin, un bruit inhabituel me tire du sommeil. Immédiatement, des images de la nuit me reviennent. Une nuit encore plus brûlante que la première. Je revois Maxwell penché sur moi. Ses yeux attentifs dans la pénombre. La douceur de ses caresses. Notre communion dans les mêmes étreintes passionnées. Aux premières lueurs de l'aube, il m'a ramenée et j'ai dormi d'une traite, comme un bébé. Je suis de mieux en mieux avec lui.

Soudain un bruit se répète. Des pas ? En tout cas, cela ne vient pas de la chambre. Je consulte l'heure. Sept heures.

Pourvu qu'il ne soit pas parti, il faut que je lui demande quelque chose !

Je saute du lit et, tout en passant un kimono sur mon pyjama, je me précipite dans le couloir. Pas de doute, ce sont des bruits de pas en provenance du grand hall. Au moment où je débouche dans la pièce aux dimensions imposantes, Maxwell, face à la grande porte entrebâillée, est sur le point de sortir de l'appartement.

Ouf ! Il est encore là !

Surpris, il se retourne d'un coup. Son costume sombre met sa silhouette mince et musclée en valeur. Ses sourcils se haussent imperceptiblement, une amorce de sourire joue sur ses lèvres. Machinalement, il remet en place sa mèche rebelle.

Incroyable ce qu'il est beau !

– Eva ! Excuse-moi, je t'ai réveillée ?

Je me blottis entre ses bras.

– Ça n'est pas grave… Je voulais justement te voir avant que tu t'en ailles…

Nous échangeons un baiser léger, puis je reprends :

– Un truc qui m'est passé par la tête… Voilà ! si je ne peux pas utiliser mon téléphone parce qu'il pourrait être tracké, est-ce que tu pourrais m'en fournir un autre ? Un qui serait sûr !

Instantanément son visage se ferme. Exit l'amorce de sourire.

– Pourquoi ?

– Il faut absolument que je parle à Bonnie ! Tu comprends, c'est ma meilleure amie et je veux lui donner moi-même de mes nouvelles. Elle doit s'inquiéter, c'est certain, même si tu l'as prévenue…

Le regard de Maxwell s'assombrit. Ses lèvres se crispent. Avant même qu'il ait ouvert la bouche, je sais déjà ce qu'il va me répondre. Pour tenter de le faire fléchir, je fais le forcing :

– Je t'en prie ! C'est important pour moi ! Je ne sais pas ce que tu lui as dit exactement, mais si je pouvais lui expliquer moi-même, de vive voix, ce qui m'arrive depuis huit jours, ça la rassurerait…

Il me prend aux épaules.

– Non, Eva, crois-moi, c'est trop dangereux !

Voilà que ça recommence !

– Mais qu'est-ce…

Il me ferme la bouche d'un baiser et ajoute précipitamment :

– Maintenant, pardonne-moi, je suis très pressé…

Et fidèle à son habitude, il disparaît en un clin d'œil, me laissant seule et désappointée derrière la porte fermée. La sécurité s'est mise en place automatiquement. Dire que cette maudite porte était encore ouverte il y a moins d'une minute ! J'aurais pu forcer le passage. M'échapper. Ça lui aurait appris à disposer de moi sans me demander mon avis. Ça lui aurait appris à se conduire comme un

tyran ! Mais j'ai loupé l'occasion !

Refroidie par son obstination, je reste immobile quelques secondes à contempler bêtement la porte. Mes bonnes dispositions du réveil se sont enfuies, remplacées par une irritation qui grandit de seconde en seconde. Pourquoi faut-il que je me heurte toujours à un mur ? En dépit de sa gentillesse et des moments de tendresse qui nous réunissent, Maxwell ne renonce jamais à tout contrôler, à décider de tout sans tenir compte de mon opinion. Comme si celle-ci n'avait aucune valeur. On dirait qu'il se prend pour le Bon Dieu !

OK ! Maintenant, calme-toi !

À cet instant, la voix de Martha s'inquiète doucement :

– Vous cherchez quelque chose, madame ?

– Non, non, merci Martha.

Elle se tient à l'entrée du couloir, les mains encombrées d'un plateau de petit-déjeuner, vraisemblablement celui de Maxwell. À son regard, je prends conscience que je suis dans le hall à sept heures du matin, pas encore coiffée et sortant visiblement du lit. J'ajoute précipitamment :

– J'avais cru entendre du bruit, mais finalement ça n'était rien.

– Cela arrive parfois quand on se réveille, explique-t-elle avec un sourire compréhensif, on mélange le rêve et la réalité.

– Vous avez raison, c'est sans doute ce qu'il m'est arrivé !

– Sans doute. Je vous apporte le petit-déjeuner ?

– Oh ! oui, merci beaucoup.

Elle s'en va sans dire un mot.

A-t-elle remarqué qu'il y a quelque chose de changé entre Maxwell et moi ?

Quelque chose de changé ? Mmmh ! Pas tant que ça !

Je regagne ma chambre pour me faire couler un bain. Cette rencontre avec Martha a apaisé en partie l'irritation provoquée par l'attitude de Maxwell. Mais pour quelle raison celui-ci refuse-t-il une fois de plus que j'appelle Bonnie avec un téléphone sécurisé ? Et pas seulement Bonnie ! Chez Hillerman Bros aussi, Larry se pose certainement des questions. Il est bien placé pour connaître ma conscience professionnelle et ce silence prolongé doit lui paraître suspect. Ça n'est pas mon genre de disparaître alors que j'ai des dossiers en cours. Maxwell devrait le comprendre !

Mais avant tout, Bonnie ! J'ai vraiment besoin d'entendre sa voix. De parler avec elle. D'écouter ses paroles de réconfort. Maxwell ne peut-il pas réaliser que cette réclusion forcée dans un appartement qui m'est tout de même étranger me pèse de plus en plus ? que si cela continue, l'isolement auquel je suis réduite me rendra folle ?

D'un autre côté, je dois reconnaître que ses décisions partent d'un bon sentiment : il veut me protéger. Seulement, les bons sentiments ne suffisent pas toujours. Nous n'avons plus la même relation qu'au début. Nos rapports ont évolué. Malheureusement, il n'en tient aucun compte. Pourquoi veut-il sans arrêt tout contrôler ? m'imposer ce que je dois faire ou ne pas faire ? Je ne suis plus une enfant à qui on dicte sa conduite.

***

Lorsqu'il revient pour le déjeuner, ma mauvaise humeur n'est pas entièrement dissipée. Au début du repas, on échange d'abord des platitudes. Des banalités. Mais l'ambiance est moins détendue entre nous. Je vois à son attitude qu'il n'a pas oublié l'accrochage du matin. Moi non plus. À la première occasion, je renouvelle ma demande de téléphoner à Bonnie. Là, il a l'air franchement excédé.

– Je te répète que c'est impossible !

– Pourquoi ?

– Parce que je ne connais pas encore exactement les détails du plan de James et on doit être plus prudents que jamais.

L'explication me paraît tirée par les cheveux. Quel risque pourrait-il y avoir à appeler quelqu'un d'étranger à l'affaire depuis un portable anonyme ? Il est parano, ou quoi ? À force de mettre au point le piège grâce auquel il compte faire tomber James, il voit du danger partout. Cependant, pour ne pas m'avouer complètement battue, j'attaque par un autre biais.

– Mais qu'est-ce que tu as dit à Bonnie au téléphone ? Qu'est-ce qu'elle t'a répondu ? Ça, au moins, tu peux m'en parler !

Avec un soupir d'exaspération, il lance :

– Je ne l'ai pas eue au téléphone, je lui ai envoyé un e-mail de ta part.

C'est pas vrai !

– Un e-mail qui spécifiait que tu allais bien, reprend-il. Qu'il ne fallait pas chercher à te contacter, que tu ne pouvais pas lui en dire plus pour le moment et que tu la recontacterais dès que tu pourrais.

Je n'en crois pas mes oreilles. Il a piraté ma messagerie !

– Et tu l'as signé comme si c'était moi qui l'envoyais ?

– Oui, je ne pouvais pas faire autrement. C'était l'unique façon d'éviter que James puisse remonter jusqu'à toi.

La colère monte en moi, une colère si violente que, dans un premier temps, je suis incapable de prononcer une parole. Cela doit se lire dans mon regard car il ajoute sur un ton d'excuse :

– Il faut que tu comprennes, Eva, c'était pour ton bien.

C'en est trop ! Soudain cristallisés d'un seul coup, tous les griefs que je remâche depuis ce matin me submergent. Il faut qu'ils sortent. D'une voix tendue, âpre, j'explose en laissant libre cours à ma colère :

– Qu'est-ce que tu dis ? Pour mon bien ? Non, mais je rêve !

Puis je reprends d'une voix moins irritée :

– Admettons que c'était pour mon bien ! Peut-être as-tu raison… Seulement tu ne peux pas tout te permettre sous prétexte que c'est pour mon bien !

Il tente de placer un mot, je ne lui en laisse pas le temps.

– Personne n'a le droit de prendre des décisions qui ne concernent que moi sans même me tenir au courant. Et encore moins le droit de se faire passer pour moi auprès de ma meilleure amie ! Il y a des choses inadmissibles ! Des choses que je n'accepte pas ! Je suis… je suis sidérée !

Maxwell avance une main vers moi. Ce simple geste est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Je me lève si brutalement que ma chaise tombe par terre. Jetant ma serviette sur la table, je me précipite vers la porte.

– Où tu vas ?

– Dans ma chambre. J'ai besoin d'être seule. Si toutefois tu ne forces pas ma porte ! Tu en serais bien capable !

Là, je suis injuste ! Mais tant pis !

– Voyons, Eva, ne le prends pas comme ça…

Nous sommes au seuil du salon. Il semble sincèrement peiné, mais je ne veux pas me laisser fléchir. Il esquisse un geste pour me retenir. Je l'ignore. Son air désolé m'attendrirait sans doute si je n'étais pas aussi furieuse. Mais là, il est allé trop loin ! Pas question de céder sous prétexte qu'il veut mon bien ! Je ne veux pas qu'il s'imagine pouvoir me manœuvrer à sa guise. Jouer avec moi comme

avec un pantin. Et qu'après, en plus, je retomberai dans ses bras grâce à quelques paroles d'excuse et des sourires enjôleurs !

Arrivée dans la chambre, je me laisse tomber sur le lit. J'ai envie de hurler ! Non mais, qu'est-ce qu'il se figure ? Que je vais supporter sans rien dire cette manière de me traiter comme une quantité négligeable ? de m'ordonner « fais ci » ou « ne fais pas ça » ! S'il le croit, il se met le doigt dans l'œil. À bien réfléchir, il n'y a pas tant de différence entre Maxwell et James. Ce dernier aussi voulait régenter ma vie. Finalement, les deux frères se ressemblent beaucoup !

Je tourne longtemps cette idée dans ma tête. Maxwell et James. Pourquoi est-ce que j'attire toujours le même type d'hommes ? Des machos autoritaires incapables de comprendre que je ne réclame que ce à quoi j'ai droit. Diriger ma vie moi-même comme je l'entends et prendre moi-même les décisions qui la concernent. À force de me poser la question et de comparer les deux frères, je prends conscience petit à petit qu'ils ne sont pas si semblables que cela. Bien sûr, l'un et l'autre ont un charme fou, mais chez mon mari, il n'y a rien derrière. Cela reste superficiel.

Je suis mieux avec Maxwell que je ne l'ai jamais été avec James !

Ma colère s'apaise progressivement à mesure que je réfléchis. Bien sûr, le comportement de Maxwell me déplaît par certains côtés. Inutile d'y revenir. Mais il a aussi des côtés qui me plaisent.

Oh ! oui !

Sa gentillesse d'abord. L'attention qu'il porte aux autres. Sa sensibilité. Sa bonne humeur. Des qualités dont je n'ai jamais vu la moindre trace chez James. Ce dernier se montrait prévenant, attentionné, mais c'était dans un but égoïste. Au contraire, Maxwell me touche par son naturel. Il sait rester simple en dépit de sa fortune, il a un je-ne-sais-quoi d'ouvert qu'on ne peut pas simuler. De cela, non plus, je n'ai jamais vu la moindre trace chez James. Et il y a aussi son humour lorsqu'il est détendu, sa façon de bouger, de me regarder quand il croit que je ne le vois pas.

Bref, il n'y a pas photo. Plus le temps passe, plus ce sont ses qualités qui m'apparaissent. Mais je n'oublie pas pour autant ses défauts. Chaque fois que je repense à l'e-mail qu'il a envoyé à Bonnie en se faisant passer pour moi, une bouffée de colère m'envahit à nouveau. C'est une chose que je ne peux pas laisser passer sans réagir.

Des coups frappés à la porte interrompent le cours de mes réflexions.

– Eva ? Tu es toujours fâchée ?

– Oui, toujours !

Il se racle la gorge.

– Tu… tu ne veux pas ouvrir la porte ?

Je me lève, tourne la poignée, écarte le battant. Il se tient dans l'embrasure, une rose rouge à la main. Il veut me faire craquer ?

– C'est pour toi, dit-il en me tendant la rose. Pour qu'on fasse la paix.

Malgré ma gorge nouée, je réussis à garder un visage impassible.

– Merci.

– Tu m'en veux encore ?

– Oui, je t'en veux.

En même temps, mon cœur a crié « Non, je ne t'en veux pas ! ». Mais je me garde bien de lui laisser voir ce que je ressens au fond de moi. Il pourrait profiter de cette faille et s'imposer à nouveau. Pour le moment, tout dans son expression indique qu'il se pose des questions. Qu'il hésite. C'est ce que je désire. Son indécision est émouvante. Il ne songe pas à remettre en place la mèche rebelle qui lui barre le front. Son regard anxieux m'interroge avidement.

Ça y est ! Je craque !

Je me penche vers lui, effleure sa bouche de mes lèvres. Soulagé, il me saisit par la taille, me presse contre son corps. Durant quelques secondes, nous échangeons un baiser passionné. Il suffit qu'il me touche pour que je fonde. Comment pourrais-je lui résister ? Mais avant de céder, je tiens à mettre les points sur les i. D'un pas en arrière, je me dégage.

– Ne t'y trompe pas, je suis toujours fâchée !

Et je reprends notre baiser là où nous l'avions laissé. Après un bref instant de stupeur, c'est lui qui rompt nos tendres prolégomènes. Il recule à son tour. L'incompréhension la plus totale se lit au fond de ses yeux.

– Attends, Eva ! Je n'y suis plus du tout ! Tu m'en veux, ou non ?

– Oui, je t'en veux, mais j'ai quand même envie de toi !

Nous échangeons un regard sans équivoque. Un regard chargé de désir. Décontenancé, il me considère un moment sans rien dire. Puis une lueur s'allume dans ses yeux tandis qu'une ébauche de sourire se dessine sur ses lèvres. J'attire son visage vers le mien. Mais au lieu de reprendre notre baiser, il m'enlace fougueusement en essayant de m'entraîner vers le lit.

– Non, pas comme ça ! m'exclamé-je en me dégageant.

Il m'interroge du regard. M'approchant à nouveau, je me presse contre lui et goûte délicatement sa bouche.

– Là, c'est mieux !

Manifestement, il se pose des questions. Passe nerveusement une main dans ses cheveux. Son embarras me le rend plus proche encore.

– Je ne vois pas la différence, tente-t-il de plaisanter avec un petit rire.

– C'est toujours toi qui diriges ! Alors aujourd'hui, laisse-moi faire comme j'ai envie !

Il m'observe comme si j'étais un animal bizarre. Puis il réalise ce que j'ai en vue et son sourire réapparaît. Ses yeux se remettent à pétiller.

– D'accord. À condition que tu ne sois plus fâchée contre moi !

– Ne me fais pas de chantage, on verra ça après…

– Tu es dure.

– Laisse-moi te prouver le contraire.

Je déboutonne sa chemise, glisse mes mains le long de son torse. Comment peut-il avoir la peau aussi douce ? Malgré l'envie que j'ai d'un corps-à-corps torride, je m'applique à le caresser légèrement, sans hâte. Savourant le satin de sa peau tiède et veloutée. La souplesse de sa musculature. Respirant son odeur.

La chemise s'ouvre largement sur son torse qu'on dirait sculpté dans du marbre. Poitrine glabre et bombée, pectoraux puissants, ventre plat, contracté. Les minuscules baies brunes de ses tétons. Un frisson fugitif court sur sa peau quand je les embrasse. Maladroitement, il essaie de faire glisser la bretelle de mon débardeur. Je repousse sa main.

– Non, laisse-moi faire… toute seule…

Visiblement, rester passif n'est pas dans ses habitudes, il voudrait participer. Une fois son torse dénudé, je caresse amoureusement ses épaules et son dos comme si je modelais les formes d'un dieu grec. Pour l'instant, il se tient immobile mais, à ses narines pincées, à son souffle précipité, aux frémissements qui courent sur sa peau, je pressens qu'il ne se contentera pas longtemps de cette passivité.

Ma bouche s'attarde sur son buste, y semant des petits baisers au hasard. Je me grise de son odeur. Maxwell me laisse agir, mais je le devine impatient d'intervenir et cette impatience m'enfièvre. Lorsque mes doigts descendent le long de son abdomen noué et s'attaquent à la boucle de

sa ceinture, il n'y tient plus. Il me repousse doucement avant de m'allonger sur le lit et de me dominer de tout son corps.

– Non, tu ne joues pas le jeu ! Tu devais me laisser faire !

– Je ne peux pas, Eva ! C'est plus fort que moi !

Je me débats. Il m'étreint plus fort, essaie de prendre les choses à la légère, bloque mes ruades en riant. Mais je ne m'avoue pas si facilement vaincue.

– Tu es un tricheur !

– Moi ? s'étonne-t-il en écarquillant les yeux.

Son indignation est feinte. Il joue grossièrement la comédie. Avec une mauvaise foi si flagrante que nous éclatons de rire tous les deux. J'en profite pour lui échapper. L'instant d'après, nous sommes à genoux sur le matelas, nous défiant du regard comme des gamins batailleurs. Mais on a du mal à conserver notre sérieux. Je contemple à loisir son torse nu, ses cheveux ébouriffés, ses yeux brillants d'excitation, la protubérance qui déforme son pantalon. Il n'a jamais été aussi sexy !

– On fait un deal, propose-t-il.

– Quel genre de deal ?

– Tu n'es plus fâchée et, en échange, pour chaque vêtement que tu m'enlèves, moi je t'en enlève un.

Quelle idée ? Une sorte de strip-poker ? Pourquoi pas ?

– Ça me paraît équitable.

Mes yeux sont-ils aussi brillants que les siens ?

– Étant donné que tu as pris de l'avance, c'est à moi de commencer.

J'acquiesce de la tête.

Avec un sourire prudent, il s'approche de moi. Pince une bretelle de mon débardeur entre son pouce et son index, l'abaisse sur mon épaule. Répète l'opération avec l'autre bretelle. Mes seins empêchent le tissu de descendre. Il glisse un doigt entre eux et le tissu, tire sur ce dernier d'un petit coup sec et le top se retrouve autour de ma taille. Puis mon soutien-gorge disparaît comme par enchantement. D'un geste infiniment tendre, il englobe ma poitrine de ses deux mains, la presse délicatement. Cette simple pression me coupe le souffle. Nos regards ne se quittent pas. Maxwell soupire :

– Je sens ton cœur qui bat.

Il ne bat que pour toi, mon bel amour !

Lentement, la paume de ses mains se déplace, effleure les pointes de mes seins qui se gorgent de plaisir. Il me touche à peine, pourtant mes tétons s'érigent sous ce frôlement quasiment imperceptible. Durs, impatients d'une caresse plus précise. L'excitation tend ma poitrine dont toutes les fibres nerveuses sont en alerte. Mon sang coule plus vite dans mes veines. Ma peau se hérisse de chair de poule. Mon dos se creuse. Un violent frisson me secoue de la tête aux pieds. Je n'ai jamais été aussi sensible.

D'une torsion du buste, j'essaie de me soustraire à sa manœuvre. Il ne l'entend pas de cette oreille. Ses mains me rattrapent, reprennent leur course sur ma peau nue, s'attaquent aux endroits les plus vulnérables, les font vibrer avec une précision diabolique. Mon plaisir continue de monter. Je sens venir le moment où je ne pourrai plus résister, lorsqu'il me chuchote dans un souffle :

– Tes seins me rendent fou !

Pour lui dissimuler ma faiblesse, je me jette à son cou. Le visage enfoui au creux de son épaule, me serrant contre lui de toutes mes forces, je décoche d'une voix haletante :

– Tu ne crois pas que c'est à moi maintenant ?

– Pas du tout ! Tu avais trop d'avance !

Et sans tenir compte de mes réticences, il me débarrasse de ma jupe. Celle-ci envolée, il entoure mes hanches de ses bras et pose sa joue sur mon mont de Vénus. Une nouvelle bouffée de chaleur m'enflamme. J'ai l'impression d'être livrée sans défense à sa merci. Plus nue que si j'étais nue.

– Tu sens bon, Eva, murmure-t-il en pressant son visage contre la dentelle de ma petite culotte.

À travers le fin tissu, son souffle brûlant embrase ma hampe qui s'épanouit. Sa caresse est bien près de me faire défaillir et me tire un gémissement.

Jamais je ne me suis abandonnée ainsi. Dire que c'est moi qui voulais mener la danse et c'est lui qui me tient ! Je fuis son contact au plus vite pour éviter de sombrer tout à fait. Il me faut endiguer tout de suite l'incandescence qui monte de mon bas-ventre. Quand ses doigts se faufilent sous ma culotte, je trouve enfin la force de m'insurger.

– Non, arrête ! Maintenant, c'est à moi !

Et je le repousse fermement. Quelques secondes de plus et je ne pouvais plus résister ! S'en est-il rendu compte ? A priori non, et heureusement car j'aurais dû avouer ma défaite. Conformément au deal qu'on a passé, il s'abandonne à son tour.

D'abord, je parcours du bout du doigt les creux et les bosses dessinés par sa sangle abdominale. Il m'observe en essayant de prendre un air détaché. Puis je promène mes lèvres sur sa peau tiède. Son regard se fait plus aigu. Il pose une main sur mon crâne, tressaille quand j'insinue la pointe de ma langue dans son nombril. Je lèche son ventre contracté, à la limite de la ceinture.

Il respire de plus en plus fort. Ses doigts se perdent nerveusement dans mes cheveux. Des crispations tendent ses muscles quand je mordille sa chair tendre. Son souffle s'accélère. Lorsque je relève les yeux, nos regards se rencontrent. Des regards aveugles. Presque hallucinés. On lit dans le sien une tension extrême. Sans doute la même que celle qu'on pouvait lire dans le mien il y a quelques instants.

Maintenant, c'est moi qui te tiens !

Je défais sa ceinture, tire sur sa braguette, descends son pantalon le long de ses cuisses. Il porte un boxer gris et noir. Celui-ci le moule si étroitement que sa verge en érection se révèle avec une précision anatomique. Comme si le tissu lui faisait une seconde peau. Je saisis le bord du boxer et je le lui enlève.

Son sexe se dresse. Dans toute sa superbe. Durant un instant, le temps se fige. Maxwell pousse un grognement quand j'enveloppe son membre de mes deux mains. Celui-ci se tend encore davantage. Chaud et doux à la fois, si fragile sous son apparence de force brutale. Des soubresauts nerveux agitent la longue forme cambrée tandis que mes doigts la pressent. L'émotion me noue la gorge. Nous jouons avec le feu !

Tout à coup, Maxwell passe sa main derrière ma nuque et m'attire contre lui. Un petit cri fuse de ma gorge. Dans un mouvement impétueux, il me renverse, roule sur le lit en m'entraînant. Étroitement serrés l'un contre l'autre, nous nous étreignons de toutes nos forces. Puis le tumulte qui nous a portés si près de l'explosion s'apaise peu à peu. Nous retombons côte à côte.

Mais la trêve ne dure pas. Bientôt il reprend l'initiative. Tout en léchant mes lèvres à petits coups de langue, il fait glisser mon string. Frissons voluptueux lorsque ses doigts suivent l'arrondi de mes hanches ou s'attardent sur l'intérieur de mes cuisses, s'amusant à me provoquer. Nous sommes nus. Frissons de volupté encore plus forts quand il pince mon bourgeon incandescent entre son pouce et son index. J'ai l'impression que toute ma sensibilité s'y est réfugiée. Une faible plainte m'échappe.

Il m'enlace, se dresse au-dessus de moi. Ses mains descendent de mon dos à mes reins, épousent les formes de mes fesses tandis que ses lèvres cherchent les miennes. Subjuguée, je lui offre ma

bouche. Il la prend avec autorité. Sa langue se noue à la mienne. Mélange de sûreté et de tendresse qui m'entraîne dans un tourbillon de sensualité.

Nos souffles se mélangent. Nos langues s'affrontent, s'évitent, se devinent, se trouvent à nouveau pour s'affronter dans un doux combat où il n'y a ni vainqueur ni vaincu. Chavirée jusqu'au plus profond de moi-même, je m'accroche éperdument à lui. Mon ventre cherche avidement son sexe. Celui-ci s'y imprime soudain. Une onde de bonheur me submerge quand il chuchote à mon oreille :

– Je n'ai jamais désiré une femme autant que je te désire.

Et je n'ai jamais désiré personne comme je te désire !

Comment pourrais-je jamais me lasser de ses baisers ? Ils m'étourdissent comme un alcool fort.

Aux discrets mouvements de sa main glissée entre nous, je réalise qu'il se munit d'un préservatif. Puis ses doigts questionnent ma féminité déjà humide. L'un d'eux s'immisce profondément en moi. Me tire un gémissement de plaisir. Et pendant tout le temps que son doigt me fouille, je pousse des petits cris d'extase tandis que mon ventre le réclame. L'orgasme enfle à nouveau comme une lame de fond qui prend son élan avant d'exploser.

Lentement Maxwell ôte son doigt et déchire l'emballage du préservatif qu'il enfile prestement. D'un coup, il me pénètre. Suffoquée de bonheur, je gémis en arquant les reins afin de mieux savourer l'instant. De mieux sentir sa possession. Il reste deux ou trois secondes sans bouger. Un temps qui me semble une éternité. Un vertige éblouissant me retient au bord de l'abîme. J'ai l'impression que mon cœur s'est arrêté de battre. Mes nerfs sont tendus à craquer.

Mais cette attente ne peut pas durer. Ni pour lui, ni pour moi. Nous avons tous les deux atteint nos limites. Tout à coup, je sens son sexe venir plus profond en moi. Sa danse frénétique provoque d'autres gémissements de ma part, d'autres cris. Le flux d'une jouissance trop longtemps contenue m'emporte sans que je puisse faire quoi que ce soit pour la retarder davantage.

Dans les bras de mon amant, je goûte à une ivresse que je n'avais jamais connue jusque-là. Au râle d'extase jaillissant du plus profond de ma gorge répond un râle plus bref, plus grave. Et Maxwell vient en moi une dernière fois avant d'atteindre l'orgasme, au moment même où la volupté me submerge.

3. La tentative

*

J'ouvre les yeux. Un rai de lumière filtre par les rideaux. Il est encore tôt. Allongé près de moi, un bras jeté en travers de mon ventre, Maxwell repose. C'est la première fois que nous dormons ensemble. La nuit a passé comme un enchantement. Une nuit merveilleuse qui m'attache encore plus profondément à lui. Quel dommage qu'elle ait été si courte !

Il me semble qu'un sang nouveau coule dans mes veines. Un délicieux sentiment de bien-être m'envahit à mesure que je reprends conscience. Bien-être que je savoure, mais qui me trouble. Jamais avec James je n'ai ressenti cette impression de plénitude physique et de paix intérieure. Jamais il ne m'a emportée si loin !

J'observe Maxwell. Endormi, il me paraît plus proche. Jusqu'à ce qu'on s'écroule au petit matin, harassés de fatigue, il s'est montré à la fois si ardent et si généreux que j'en suis encore toute remuée. Ses paupières closes, ses traits apaisés par le sommeil, sa poitrine qui se soulève régulièrement au rythme de sa respiration lui donnent un air tellement désarmé qu'une pointe de tristesse me pique au cœur.

Pourquoi n'es-tu pas toujours ainsi ?

Il soupire dans son sommeil. À quoi peut-il bien rêver ? Je prends soin de ne pas bouger pour ne pas le troubler. Pour ne pas briser l'harmonie de cet instant magique. Cette nuit, nous avons été de bout en bout sur la même longueur d'onde. On aurait dit un rêve qui ne finissait pas. Jamais, même au début, je n'ai ressenti une telle osmose avec James.

Avec la présence de Maxwell à mes côtés, la chambre me semble plus chaleureuse. Moins étrangère. Un sentiment de bien-être m'envahit. Mes yeux s'attardent sur la ligne souple de ses épaules, sur son bras qui me communique sa chaleur, sur le drap froissé, entortillé autour de sa taille.

– Pourquoi tu me regardes comme ça ?

Je pousse une exclamation de surprise.

– Tu ne dormais pas ?

– Si, je dormais, et puis la plus jolie femme du monde m'a réveillé !

Il trouve toujours le mot qui me touche ! Je l'embrasse. Plaisir de me serrer contre lui, de respirer l'odeur de son corps, de lui abandonner mes lèvres. Plaisir surtout de sentir ses mains reprendre possession de moi. Je me pelotonne dans ses bras. Pourquoi ai-je l'impression que quand il me touche ainsi, il ne peut rien m'arriver de grave ? C'est fou, je le sais bien, mais qu'importe. Son doigt se pose sur mes lèvres, en suit les courbes. Je le mordille.

– Tu as envie de me mordre, hein ?

Je le dévisage. Qu'est-ce qu'il veut dire ? Est-il sérieux ou pas ? Son expression ne me renseigne pas plus, mais une lueur amusée joue dans ses yeux. Devinerait-il mes pensées les plus secrètes ?

– Des fois oui et des fois non. Ça dépend…

– De quoi ?

– Ça dépend si tu es gentil ou si tu es méchant.

Il éclate de rire.

– Je ne suis jamais méchant !

Il se lève, ouvre les rideaux. La lumière du matin l'inonde quand il s'étire face à la baie vitrée. Ses muscles jouent souplement sous sa peau mate. On dirait un grand félin apprivoisé. Il me fait penser à cette statue de Michel-Ange qu'on trouve dans je ne sais plus quel musée italien. En

revenant vers moi, il consulte sa montre.

– Ça me coûte beaucoup, Eva, mais il faut que j'y aille !

J'évite de montrer ma déception. On était si bien ! Pendant qu'il s'habille, je lui demande si je vais devoir rester encore longtemps au secret, solitaire, totalement isolée du monde extérieur. Immédiatement sur la défensive, il me lance un coup d'œil interrogateur. Son regard vire au bleu sombre. Il se mordille la lèvre inférieure en achevant de boutonner sa chemise.

Ah ! non, son petit jeu ne va pas recommencer !

J'insiste d'une voix mordante :

– J'ai besoin de parler avec quelqu'un. J'étouffe, moi, ici !

– Je ne te suffis déjà plus ? essaie-t-il de plaisanter.

– Non, je n'ai pas envie de rire, Maxwell, c'est vraiment pénible pour moi de rester toute seule ici. De ne pas pouvoir prévenir Larry au bureau, ni rassurer Bonnie. Si seulement je pouvais parler à Bonnie…

– Je sais, mais il n'en est pas question. Trop risqué !

Sa voix a claqué, brève et sèche. Malgré mes efforts, le désappointement se lit sur mon visage. Il s'assied au bord du lit, me prend la main, dépose un baiser au creux de ma paume. Toujours le chaud et le froid !

– Excuse-moi, Eva, reprend-il, je comprends à quel point c'est important pour toi, mais tu ne dois téléphoner à personne tant que l'affaire n'est pas réglée. Ni téléphoner ni sortir, sous aucun prétexte. James te recherche, il a mis en œuvre tous les moyens dont il dispose pour te retrouver. Et sincèrement, je ne peux pas te dire avec précision combien de temps cela va durer. J'espérais que mon informateur, Sam Crocker… Tu te souviens ? Je t'en ai parlé…

– Celui qui t'a révélé le plan de James ?

– Oui. J'espérais qu'il témoignerait devant les flics et que son témoignage permettrait d'inculper mon frère et de le mettre hors d'état de nuire. Malheureusement, Crocker refuse de témoigner. Et pas moyen de lui faire changer d'avis. Il craint pour sa vie dans le cas où son nom apparaîtrait officiellement au cours de l'enquête.

– Donc je suis condamnée à rester éternellement enfermée au secret, dis-je avec lassitude.

– Non, tu noircis le tableau. C'est momentané. Je fais tout ce qu'il est humainement possible de faire pour débloquer la situation. J'ai déjà différentes pistes et nous mettons au point les derniers détails d'une nouvelle stratégie qui devrait porter ses fruits sous peu. C'est une histoire de quelques jours tout au plus…

Ses yeux plongent dans les miens et il ajoute :

– Fais-moi confiance, je t'en supplie !

– Ça n'est pas la première fois que tu me demandes de te faire confiance. Mais toi aussi, tu pourrais me faire confiance et ne pas me traiter toujours comme une assistée. J'en ai assez que tu prennes les décisions à ma place !

– J'essaie d'agir au mieux pour ton bien.

À son ton, je devine qu'il est ébranlé. Toutefois, persuadée que je n'en tirerai rien de plus, je ne m'obstine pas. Mais une pointe de ressentiment me déchire le cœur. Nous sommes au point mort. La situation ne bouge pas d'un millimètre. Sans doute fait-il tout ce qu'il peut pour rendre ma séquestration la plus agréable possible, mais pour le reste, agit-il réellement ? Rien ne me le prouve. Après tout, je n'ai que sa parole. Non, il ne faut pas que je recommence à douter…

Quoi qu'il en soit, inutile de continuer à le harceler, je sais par expérience que cela ne sert à rien. Il ne cédera pas. Est-ce que je verrai un jour la fin de ce cauchemar ? Rien n'est moins sûr. Parfois,

je suis au bord du découragement. Et puis non ! Je ne veux pas me laisser abattre. Si une solution existe, je dois la trouver par moi-même.

Après son départ, je me fais couler un bain. Tandis que ma fatigue se dissipe peu à peu, je me laisse aller à une rêverie douce-amère. D'un côté, la nuit que nous venons de passer a définitivement confirmé que j'aime être avec Maxwell. Je ressens pour lui ce que je n'ai jamais ressenti pour personne. Bien davantage qu'une banale attirance. De l'amour, disons le mot. Mais d'un autre côté, il subsiste quand même des doutes et certains aspects de son caractère m'exaspèrent.

Oui, mais par ailleurs, notre intimité ne peut pas être plus étroite qu'elle ne l'est. Et il ne s'agit pas uniquement d'une intimité physique ! Je suis heureuse avec lui. Pleinement. Nous partageons les mêmes sentiments, j'en suis sûre. Certains mots qu'il a prononcés dans le courant de la nuit m'en ont convaincue. Pourtant, en dépit de cette entente, je n'oublie pas les zones d'ombre.

La douceur et l'amertume. Le positif et le négatif. Jamais l'un sans l'autre. Toujours les deux liés indissolublement.

Comment m'en dépêtrer ? Je suis coincée entre mon cœur et ma raison. C'est maintenant qu'il faudrait que je discute de tout ça avec Bonnie. Sans compter que je vais devenir folle si je continue à tourner en rond comme un lion en cage. Et Maxwell qui refuse toujours de me fournir un téléphone. Je n'aurai pas le courage de l'affronter une fois de plus à ce sujet.

Mon moral est au plus bas quand je quitte la chambre. Où aller ? Pour quoi faire ? Je suis désabusée. Prendre un bouquin dans la bibliothèque ? Je n'ai même pas fini celui que j'ai commencé. Visionner un film dans la salle de projection ? Cela ne me dit rien du tout. Me défoncer dans la salle de sport ? Merci, j'ai déjà beaucoup donné.

En désespoir de cause, je me dirige vers le petit salon pour regarder la télé quand je croise Martha.

– Ah ! madame ! Justement je vous cherchais. Est-ce que vous avez besoin de moi ?

– Non, Martha. Pourquoi ?

Mes rapports avec elle, comme avec son mari, se sont progressivement améliorés depuis que je suis enfermée dans l'appartement. Malgré leurs manières un peu guindées qui m'ont déconcertée au début, ils sont sincèrement attentionnés et gentils. Plusieurs fois, leur présence m'a remonté le moral.

– Parce que je vais aider Sheldon à nettoyer la terrasse. Elle n'a pas été nettoyée depuis longtemps et monsieur Maxwell tient à ce qu'elle soit nickel !

Décidément, il a la mainmise sur tout !

Martha conclut :

– Alors si vous avez besoin de nous, nous sommes en haut. N'hésitez pas à nous appeler !

Sur ces mots, elle tourne les talons et s'en va. J'entre dans le petit salon et j'allume la télé. Une chaîne d'infos. Je ne veux voir ni jeux, ni divertissements, ni feuilletons. Malheureusement, les nouvelles ne parviennent pas non plus à m'intéresser. Alors je décroche. Je contemple l'écran sans voir les images, sans entendre le son.

Soudain, une idée fait tilt dans ma tête. Si Martha et Sheldon nettoient la terrasse, ils en ont sans doute pour un bon moment. Pendant ce temps-là, ils ne seront pas à cet étage. Il est peu probable qu'ils redescendent pour un oui ou pour un non. Cela me laisse entière latitude pour fouiller l'appartement en toute tranquillité. Plus minutieusement que je ne l'ai fait la fois précédente. Avec un peu de chance, peut-être trouverai-je un téléphone. En tout cas, c'est mon dernier espoir.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Par quoi vais-je commencer ? Le bureau de Maxwell s'impose de toute évidence. L'autre nuit, je n'avais pas osé y pénétrer car il jouxte sa chambre et je craignais de le réveiller. Ce matin, j'en profite, il n'y a plus personne. La pièce est vaste, bourrée de placards. Sur

les étagères et dans les tiroirs s'alignent des piles de dossiers impeccablement rangés. Mon travail en est facilité, une rapide inspection suffit. Je ne trouve aucun téléphone coincé par mégarde entre deux piles de dossiers. On ne peut pas réussir du premier coup !

Ensuite, je m'attaque au bureau proprement dit. Le fauteuil me gêne, je l'écarte. Certains tiroirs sont fermés à clé. Inutile de m'attarder, je n'ai pas le matériel qu'il faut pour forcer les serrures et, en plus, je n'ai aucun don pour ce genre de travail. Épiant les bruits de l'appartement – on ne sait jamais, Sheldon ou Martha pourraient quand même redescendre à l'improviste –, je fouille à toute vitesse les tiroirs qui me sont accessibles.

Bingo ! Le dernier, le plus bas, contient un ordinateur portable. Évidemment, rien n'est branché, mais les câbles sont à côté, soigneusement rangés dans une boîte. On dirait que le matériel n'a jamais été utilisé. La chance me sourirait-elle pour une fois ? Rapidement, j'effectue les différents branchements. Ça a l'air de vouloir marcher. Pourvu qu'il n'y ait pas de code…

L'ordinateur démarre.

ET MERDE ! Il faut le code d'accès !

Bon, de toute façon, il ne faut pas se leurrer, s'il y a bien un accès Wi-Fi, il est probablement protégé par un code. Je me laisse tomber dans le fauteuil. Mon espoir était minime, d'accord, mais il part en fumée. Pas de chance ! Je me relève presque aussitôt. Ça n'est pas le moment de me lamenter ! Le découragement sera pour plus tard. Pas question d'abandonner au premier échec. De toute façon, c'est un téléphone qu'il me faut. Fébrilement, je me remets à farfouiller un peu partout. Au bout de quelques minutes, il est évident qu'il n'y a pas le moindre téléphone dans le bureau de Maxwell.

Passons à la chambre. Là, la recherche est plus longue, plus minutieuse. Plus difficile aussi. Il possède une garde-robe impressionnante et un téléphone a vite fait de se glisser dans une pile de chemises ou de pull-overs. Ou même d'être oublié dans la poche d'un veston. Je prends le temps d'explorer toutes les poches de tous ses costumes, tout en continuant à guetter avec angoisse les bruits de l'appartement. J'aurais du mal à expliquer ce que je fabrique là si j'étais pincée en pleine action.

Hélas, comme dans le bureau, mes investigations demeurent infructueuses. Ici non plus, aucun téléphone oublié ou égaré. Que me reste-t-il ? Les autres pièces ? La nuit où je cherchais une issue pour m'enfuir, j'ai inspecté le petit salon, la lingerie, la salle à manger, les chambres d'amis, le hall d'entrée, le grand salon. S'il y avait eu quelque chose, je serais sans doute tombée dessus. Par acquit de conscience, j'effectue tout de même une seconde fouille. Il n'y a pas de téléphone égaré dans un coin.

Vais-je devoir renoncer ? Pas sûr. Il existe un endroit où je ne me suis encore jamais aventurée. Je n'y suis même jamais entrée. C'est chez Sheldon et Martha. Ils logent tout au fond de l'appartement, à la suite de la cuisine. Une salle de bains, une chambre et un salon leur sont réservés. Mais c'est leur domaine privé ! Ils y sont chez eux ! Si je n'ai éprouvé aucune gêne à fouiller les affaires de Maxwell, j'hésite à fureter chez Martha et Sheldon.

Maxwell m'a enlevée et séquestrée. C'est lui qui m'interdit de téléphoner. Il me retient prisonnière et ne s'est pas gêné pour subtiliser mon portable et pirater ma messagerie. Je n'ai donc pas scrupule à avoir envers lui. En revanche, Martha et Sheldon se sont toujours montrés corrects avec moi. Ai-je le droit de pénétrer chez eux et de violer leur intimité ? S'ils me surprennent, je n'aurai aucune excuse !

D'accord, moralement, c'est condamnable. Seulement, je ne fouille pas par indiscrétion ou par curiosité malsaine : je suis retenue ici contre ma volonté. J'ai absolument besoin d'un téléphone pour appeler Bonnie et le bureau. Ça n'est pas la même chose ! N'importe qui pourrait le comprendre ! N'empêche que je me sens mal dans mes baskets à l'idée de m'introduire chez eux et de fouiner dans

leurs affaires. Cependant, il le faut. C'est nécessaire.

Avant tout, prendre mes précautions.

Je me dirige vers l'ascenseur. Direction la terrasse. Martha et Sheldon sont tous les deux plongés dans un grand nettoyage d'automne. Lui, penché sur un massif d'anémones du Japon, est en train de couper les fleurs fanées à l'aide d'un petit sécateur. Des outils de jardinage s'éparpillent sur le terrain autour de lui. Elle, entourée d'un nombre impressionnant de produits ménagers et drapée dans un immense tablier de plastique, lessive à grande eau le sol carrelé autour du barbecue.

Apparemment, ils en ont encore pour un moment. Lorsqu'il m'aperçoit, Sheldon se redresse.

– Vous cherchez quelque chose, madame ?

– Non, je… En fait, oui ! Je crois que j'ai oublié mon pull hier… Un jaune avec des motifs parme… Vous ne l'auriez pas trouvé par hasard ?

– Je n'ai rien vu, madame, mais on va demander à Martha.

Martha n'a rien vu non plus. Pas étonnant, mon pull jaune avec des motifs parme est rangé à sa place dans le placard de ma chambre. Je m'excuse de les avoir dérangés et je reprends l'ascenseur. Un peu honteuse de leur avoir menti. Mais je suis résolue à trouver un téléphone coûte que coûte.

En faisant vite, j'ai le temps !

Malgré ma détermination, je ne suis pas à l'aise quand j'entreprends d'inspecter leur chambre. Impression hyper dérangeante de violer une intimité. D'être une voleuse. De commettre une action impardonnable. J'ai laissé ouvertes toutes les portes qui me séparent du grand hall en espérant les entendre de loin s'ils déboulent sans prévenir. En dépit de cette précaution, je n'en mène pas large.

N'importe quel bruit me fait sursauter. Et dans ma situation, on se rend compte qu'il y a une quantité astronomique de bruits, même dans un appartement silencieux. J'ai les mains moites, mon cœur cogne dans ma poitrine. À chaque seconde, je m'arrête pour écouter, tous les sens en alerte.

Le plus infime froissement de tissu m'inquiète. Le moindre grincement d'un tiroir ou d'une porte me panique. Ma tâche est d'autant moins facile que je dois remettre ce que j'ai dérangé exactement comme c'était avant afin qu'ils ne s'aperçoivent pas de mon intrusion. Mes nerfs sont tendus à craquer.

Après avoir exploré en toute hâte les tables de nuit et une penderie, c'est dans une commode, au milieu d'autres menus objets, que je me retrouve enfin nez à nez avec un téléphone. C'est un vieux modèle. Il me faut toute ma volonté pour ne pas pousser un cri de triomphe.

Mon Dieu, faites qu'il marche ! Faites que la batterie soit chargée !

Je suis tellement fébrile qu'il m'échappe et retombe dans le tiroir. Il faut que je me calme ! Que je respire à fond !

Il marche. La batterie a l'air en forme. Au moment de composer le numéro de Bonnie, je m'aperçois que je ne m'en souviens plus. D'habitude, quand je lui téléphone, mon portable le compose de lui-même. Depuis le temps que je ne l'ai pas fait, il m'est sorti de l'esprit. C'est tellement stupide ! J'ai beau me retourner les méninges dans tous les sens, rien ne vient.

Vais-je téléphoner chez Hillerman Bros ? Le numéro du boulot, je le connais par cœur. Mais il va falloir passer par le standard, attendre peut-être que Larry soit disponible et perdre sans doute un temps précieux. Et je n'en ai pas trop, du temps ! J'hésite.

Tout à coup, le numéro tant attendu s'aligne dans ma tête. Tous les chiffres dans l'ordre. Je suis bien incapable de dire par quel miracle cela se produit. C'est de la sorcellerie ! Mes doigts n'ont jamais volé si vite sur les touches du clavier. La sonnerie retentit.

Réponds-moi, Bonnie ! Oh ! je t'en supplie, réponds-moi !

On décroche enfin.

– Bonnie ! Je…

– EVA !

Le cri de surprise de mon amie couvre ma voix. Avant que j'arrive à placer un mot, elle enchaîne :

– Qu'est-ce qu'il se passe ? Il t'est arrivé quelque chose ? Pourquoi tu ne m'as pas appelée ? J'étais morte d'inquiétude…

Comme d'habitude, dix mille questions en même temps.

– Tu n'as pas reçu mon e-mail ?

En fait, celui de Maxwell ! Mais inutile de compliquer pour le moment !

– Si. Mais ça te ressemblait tellement peu que je me suis fait un sang d'encre. Tu aurais dû m'appeler !

– Je ne pouvais pas te téléphoner, Maxwell a confisqué mon portable et je…

– Maxwell ? Qui est Maxwell ? Tu es malade ? Tu as eu un accident ? Où tu es, là ? À l'hôpital ?

– Non, pas à l'hôpital. Je ne sais pas exactement où je suis ! Je ne suis pas malade et je n'ai pas eu d'accident, seulement…

– Oh ! ce que je suis contente que tu ailles bien…

J'entends d'ici son soupir de soulagement. Rien que le son de sa voix me réchauffe le cœur. Elle ne peut pas se rendre compte du bien qu'elle me fait. Le courage me manque pour lui demander de cesser un peu de parler, que j'ai des choses essentielles à lui dire. C'est tellement bon de l'écouter, de la retrouver telle qu'elle est. Elle me donne l'impression de reprendre ma place dans le monde normal. Un monde où les maris ne tuent pas leur femme quand ils souhaitent s'en séparer. Un monde où on n'enlève pas les gens sous prétexte de leur venir en aide. Un monde où je ne suis pas retenue prisonnière à l'intérieur d'un luxueux appartement par un sauveur providentiel surgi de nulle part. Bref, le monde normal, quoi !

Ça n'est malheureusement pas celui dans lequel je vis depuis une semaine. Et il me faut en informer mon amie.

– Écoute-moi, Bonnie, je t'en prie ! C'est hyper important !

Elle ajoute à mi-voix :

– Je suis contente quand même…

Alors, le plus rapidement possible, je lui raconte tout. Depuis mon enlèvement jusqu'à l'heure présente. Tout en guettant anxieusement l'éventuelle arrivée de Martha ou de Sheldon, je lui décris les grandes lignes de ce qu'il m'est arrivé. Et je conclus en lui demandant ce qu'elle en pense.

– Ben… je ne sais pas trop… Ça paraît tellement irréel… Ce n'est pas une blague que tu es en train de me faire ?

– Oh ! Bonnie ! Tu me connais, ça n'est pas mon genre.

– Oui, tu as raison, excuse-moi…

Il y a un silence. Et durant cette pause soudaine, un léger bruit me parvient en provenance du couloir. Quelqu'un qui sort de l'ascenseur ?

– Pardonne-moi, Bonnie, je dois raccrocher. J'essaierai de te rappeler.

Vite, vite, tout remettre en place. Un dernier coup d'œil pour m'assurer que je n'ai rien oublié et je me faufile hors de la pièce. Quand Martha pousse la porte de la cuisine, elle me trouve devant le frigo ouvert. Je lui adresse mon plus beau sourire. Attention à ne pas en faire trop !

– Dites-moi, Martha, je ne trouve pas le Coca, il n'y en a plus ?

Avec un sourire étonné, elle me montre la bouteille de Coca qui trône à sa place habituelle.

– Là, madame, juste devant vos yeux !

– Excusez-moi, fais-je avec un petit rire, je ne sais pas où j'avais la tête…

Ses yeux me suivent tandis que je sors la bouteille du frigo et que je m'en sers un verre. Soupçonnerait-elle quelque chose ?

4. Dans le creux de la vague

*

En regagnant la chambre, je croise Sheldon revenu des travaux de nettoyage sur la terrasse. Aimablement, il s'enquiert :

– Pardon, madame, est-ce que vous comptez utiliser la piscine aujourd'hui ?

– Non, je ne pense pas, Sheldon. Pourquoi ?

– Parce qu'il faudrait que je change la cartouche du filtre. Et si vous ne pensez pas utiliser la piscine aujourd'hui, je pourrais le faire maintenant.

– Allez-y ! Faites-le, je vais rester en bas…

Avec un toussotement poli et une ombre de sourire, il ajoute :

– À propos, avez-vous retrouvé votre pull-over ?

– Mon pull ?

De quoi parle-t-il ? Subitement, je me rappelle le prétexte que j'ai invoqué tout à l'heure pour vérifier qu'ils étaient sur la terrasse. La honte me revient.

– Ah ! oui, oui… merci, il était dans la bibliothèque.

Il me lance un regard perplexe. Du moins, c'est ce qu'il me semble, mais ça n'est peut-être qu'une idée que je me fais. D'ailleurs, après ma réponse, il passe son chemin sans se soucier davantage de moi. Fausse alerte. Ni lui ni sa femme ne se doutent de rien. Il ne faudrait pas que je tourne parano.

Rentrée dans mes quartiers, je m'installe devant la coiffeuse et je m'adresse une grimace dans le miroir en fredonnant quelques mesures de « Turn the Night Up » d'Enrique Iglesias. Ça va mieux.

J'ai eu Bonnie au téléphone ! En dépit de sa brièveté, la communication m'a remonté le moral. Pour la première fois depuis que je suis séquestrée, j'ai le sentiment d'avoir accompli quelque chose. De ne plus subir les événements sans réagir. Cela me fait un bien immense. Je me sens très nettement de meilleure humeur.

Pas euphorique, non, il ne faudrait rien exagérer, mais j'ai retrouvé mon tonus et un peu d'optimisme en ce qui concerne l'évolution de la situation. Celle-ci ne me paraît plus aussi sombre qu'auparavant. La passivité à laquelle Maxwell me contraint me fichait le moral à plat. Je supporte difficilement qu'on entrave ma liberté d'action.

Oh ! bien sûr, fondamentalement rien n'a changé. Je ne me fais aucune illusion. Mes problèmes n'ont pas disparu comme par enchantement à cause d'un simple coup de fil. J'en ai cruellement conscience. La menace de James, mes doutes devant le comportement de Maxwell, mon incertitude en face de l'avenir immédiat sont loin d'avoir disparu.

Et malheureusement, je dois reconnaître que dans ce domaine, mon amie ne m'a pas été d'un grand secours. Ce n'est ni de sa faute ni de la mienne, nous n'avons pas eu le temps de discuter assez longuement. Mais enfin, maintenant, elle est au courant. Je lui ai parlé. C'est déjà une première brèche dans le mur de ma prison. J'espère que je pourrai en creuser d'autres. Que je trouverai des occasions. Il faut voir les points positifs !

Partagée entre optimisme et pessimisme, je laisse petit à petit mon esprit vagabonder. Qu'arrivera-t-il quand la menace de James aura été écartée ? Que deviendrai-je ? Qu'est-ce que je ferai ? Et d'abord, quelles seront mes relations avec Maxwell ? Par une sorte d'accord tacite, nous avons l'un et l'autre évité d'aborder le sujet. Il est vrai que dans l'état actuel des choses, ce serait prématuré. On m'a appris que les problèmes doivent se traiter au fur et à mesure qu'ils se présentent.

Cependant, cela ne m'empêche pas d'avoir quelques idées sur la question. Quelques espoirs. Une direction générale. Ainsi, la nuit dernière, Maxwell a clairement laissé entendre qu'il ne voulait pas qu'on se quitte. Moi non plus, je ne veux pas qu'on se quitte. Seulement, mon expérience malheureuse avec James m'a échaudée. Il ne faudrait pas que je répète la même erreur. Tous mes doutes ne sont pas levés. Suis-je décidée à m'engager de mon côté comme il semble le souhaiter ?

Mmmmh ! Pas sûr !

Oh ! si ! J'ai trop envie de rester avec lui !

OK, j'en ai envie. Mais ce n'est pas sûr quand même à cent pour cent !

Plongée dans mes réflexions, je me suis progressivement déconnectée de ce qui m'entoure. Soudain, un choc brutal me tire de ma rêverie. Un bruit violent qui me ramène à la réalité. On dirait que quelque chose de lourd est tombé par terre en explosant. Je tends l'oreille. On n'entend plus rien. Puis, progressivement, d'autres bruits succèdent au premier, moins violents, plus confus.

Est-ce que c'est Sheldon qui a des problèmes avec le filtre de la piscine ? J'ai l'impression que cela vient de moins loin. Et s'il en a fini avec la piscine, que peut-il bien fabriquer ? Impossible d'identifier l'origine des bruits. Mais ceux-ci sont de plus en plus forts. Que se passe-t-il ? Je guette. Ça ne faiblit pas. On dirait même que le remue-ménage s'intensifie. Brusquement, je prends peur. Une frayeur instinctive, animale. Que faire ?

Après quelques secondes d'hésitation, je me lève et j'ouvre la porte. Dans le couloir, le tumulte devient plus net. Suite de chocs, de claquements, de heurts violents, de bruits de chute. Je fais quelques pas. Qu'est-ce que ça peut bien être ? Maintenant, un véritable vacarme en provenance du hall d'entrée me parvient. Je crois y discerner des halètements, des grognements étouffés. Soudain, j'entends la voix de Sheldon qui hurle :

– Non ! ne…

Puis un silence complet. L'espace d'une fraction de seconde, je reste paralysée. L'esprit vidé de toute pensée. La porte de la cuisine s'ouvre avec fracas. Martha en jaillit comme une flèche et fonce à grandes enjambées vers le hall. Machinalement, je lui emboîte le pas. Elle stoppe net sa course, se tourne vers moi.

– N'y allez pas, madame Eva ! Enfermez-vous dans votre chambre ! ordonne-t-elle d'une voix si autoritaire que j'en reste bouche bée.

Elle ne m'a jamais parlé sur ce ton. Au moment où elle est sur le point de repartir, un homme armé, vêtu de sombre, surgit à l'extrémité du couloir. Instantanément, il se met en position de tir et, dès qu'il nous aperçoit, pointe son pistolet vers le sol en criant d'un ton nasillard :

– Ne craignez rien !

D'énormes lunettes noires masquent ses yeux. C'est la première chose qui me frappe chez lui. Encore plus que son arme. Il tourne la tête vers le hall et lance d'une voix fortement teintée d'accent texan :

– Grouille-toi, Dusty, elles sont ici !

Martha se précipite vers lui. Un ordre retentit :

– Ne bougez pas, nous ne vous ferons pas de mal !

Tout cela se passe si vite que je n'ai pas le temps de réagir. En outre, la terreur me paralyse. Je suis paniquée. L'homme en noir empoigne Martha à bras-le-corps et tente de la plaquer au sol. Elle se débat avec tant d'énergie que son agresseur a les plus grandes difficultés du monde à contenir ses ruades. Pourtant, à aucun moment il ne cherche à se servir de son arme.

Sur ces entrefaites, le dénommé Dusty fait son apparition. Plus petit que l'autre, plus gros, mais vêtu de sombre lui aussi. Et lui aussi avec d'énormes lunettes noires et un pistolet qu'il pointe

ostensiblement vers le sol.

Au prix d'un immense effort sur moi-même, je réussis enfin à m'arracher à ma paralysie et je m'élance vers la chambre. Je ne sais pas ce qu'il se passe mais une chose est sûre, il faut à tout prix que je leur échappe. La peur me donne subitement des ailes. Je ne pense qu'à une chose : pourvu qu'ils ne tirent pas ! J'entends dans mon dos le Texan qui s'impatiente :

– Laisse-la cavaler pour l'instant, Dusty ! Et file-moi un coup de main. Celle-ci est une vraie tigresse !

Une fois la porte fermée, j'appuie mon front contre le panneau et je reprends mon souffle. Un poids pèse sur ma poitrine. Mes mains tremblent. J'ai les genoux en coton et la gorge nouée. Qui sont ces hommes ? Que veulent-ils ? Braquer l'appartement ? Comment sont-ils entrés ? Les questions se bousculent dans ma tête. Sans réponses. J'espère qu'ils n'ont pas blessé Martha ou Sheldon. Ils sont armés. À moins que ce ne soient des hommes envoyés par James ? Impossible ! Il ne peut pas savoir que je suis ici ! Il ne peut pas ?

À l'extérieur, le tumulte semble se calmer. Je n'entends plus rien. Seraient-ils partis ? Ne rêvons pas, ce serait trop beau. Ma respiration reprend peu à peu un cours plus régulier. Que font-ils ? Je colle mon oreille à la porte en me demandant comment je réagirais s'ils entraient de force. Résister ? Mais comment ? Avec quoi ? Et puis, je ne suis pas taillée pour. C'est alors que j'entends :

– Eva, mon amour, où es-tu ?

La surprise me cloue sur place. C'est la voix de James. Comment a-t-il fait pour me retrouver ? Le coup de téléphone que j'ai donné ! C'est la seule explication possible. Maxwell avait raison ! J'ai été stupide, j'aurais dû l'écouter ! Je m'en veux à mort !

Des coups frappés à la porte. La peur m'empêche de faire un geste, me tétanise littéralement. Les coups redoublent.

– Eva ? Ouvre, tu n'as rien à craindre !

Comme il n'y a pas de clé sur la serrure, la poignée tourne sans peine. James se tient sur le seuil, haletant, l'air inquiet.

– Ah ! Eva, enfin ! s'exclame-t-il en m'apercevant.

Il fait un pas en avant, va pour me prendre dans ses bras. Mon mouvement de recul ne l'arrête pas. Il m'étreint avec fougue.

– Mon amour ! Tu vas bien ? Je ne vivais plus, tu sais… mais tu es là ! C'est terminé ! Tout va bien…

Son étreinte se resserre. Je ne comprends plus rien. Depuis que Maxwell m'a convaincue que mon mari en veut à ma vie, je me suis habituée à considérer James comme un danger mortel. Comme mon meurtrier en puissance.

Et voilà qu'il est là devant moi, qu'il me serre dans ses bras en clamant son inquiétude et son bonheur de me retrouver. Je ne sais plus quoi penser. Le retournement de situation m'embrouille complètement les idées. Mon absence de réaction et mon silence prolongé l'alarment.

– Eva, parle-moi, reprend-il d'une voix pressante, dis-moi quelque chose ! On ne t'a pas fait de mal au moins ?

Je me force à lui sourire.

– Non, non… ça va ! Mais pourquoi est-ce que tu as ça ? fais-je en désignant l'arme glissée dans la ceinture de son pantalon.

– Oh ! Le pistolet ? Une simple précaution… Maxwell peut devenir dangereux quand les événements ne se déroulent pas comme il l'a prévu !

Je suis stupéfaite.

– Tu sais qu'on est chez Maxwell ?

– Bien sûr que je le sais ! Ça et un certain nombre d'autres choses que j'ai apprises en te cherchant. Il a fallu faire des prodiges pour suivre ta piste, mais on y est parvenus. Mon frère avait tout réglé depuis longtemps et soigneusement effacé les traces…

– Tu le soupçonnais ?

– Pas du tout. Au début, la seule chose que je savais, c'était que tu avais disparu. Ça m'a fichu un coup. J'étais tellement inquiet ! Je ne comprenais rien ! J'ai tout de suite organisé des recherches. On a passé au peigne fin tous les hôpitaux de New York, tous les commissariats, toutes les maisons de santé, tous les lieux où tu aurais pu échouer si tu avais eu un malaise ou un accident. Un boulot colossal ! Tu n'étais nulle part.

Il s'exprime avec conviction, sans hésiter, sans se réfugier derrière des faux-fuyants. Son naturel et son assurance m'impressionnent.

Se serait-il RÉELLEMENT inquiété pour moi ? Est-ce qu'il dit la vérité ? Est-ce qu'il ment ?

– Restait l'hypothèse de l'enlèvement, poursuit-il sans désemparer. C'était la dernière éventualité. Quand il est apparu avec certitude qu'il ne pouvait pas s'agir d'autre chose, j'ai remué ciel et terre pour savoir où tu étais retenue prisonnière. Sans alerter la police, évidemment, c'est la dernière chose à faire dans ces cas-là. Tous mes collaborateurs se sont attelés à la tâche, travaillant nuit et jour pour tenter de reconstituer ton parcours. Cela n'a pas été facile. J'ai laissé en plan toutes mes autres occupations pour diriger moi-même leurs recherches. J'étais mort d'angoisse.

Son débit légèrement précipité, l'inquiétude qui perce dans certaines inflexions de sa voix, ses sourires hésitants, son regard tour à tour mordant ou anxieux, bref tout dans son attitude, absolument tout, respire la franchise et le soulagement de m'avoir retrouvée.

Est-il sincère ? Me serais-je trompée sur son compte et sur celui de Maxwell ?

Mine de rien, je l'observe. Cela fait des mois qu'il ne m'a pas parlé ainsi. Par moments, j'ai l'impression de retrouver l'homme qui m'avait charmée à Acapulco et au tout début de notre mariage. Se pourrait-il que le choc de ma disparition lui ait fait prendre conscience qu'il tenait à moi ? Je me pose des questions. Sans soupçonner mes interrogations muettes, il continue :

– Et puis, j'ai eu des doutes. Il y avait des choses qui clochaient. Neuf fois sur dix, les ravisseurs exigent l'argent de la rançon dans les heures qui suivent l'enlèvement. Ils n'attendent pas. Leur intérêt est que cela se passe le plus rapidement possible. Plus l'affaire traîne en longueur et plus elle devient dangereuse pour eux. C'est logique. Or personne ne réclamait de rançon pour toi. Au bout de deux jours, voyant qu'il n'y avait toujours aucune demande d'argent, j'ai changé mon fusil d'épaule…

À cet instant, on entend un cri dans le couloir. James fronce les sourcils. Un mauvais pressentiment me traverse l'esprit.

– J'espère qu'il n'arrivera rien à Martha et Sheldon ! Ils ne sont pas responsables, ils n'ont fait qu'obéir !

– Rassure-toi, mes collaborateurs ne sont pas des truands…

Puis il crie en direction de la porte :

– Tout va bien, Dusty ?

– Pas de problème, monsieur Hampton !

James se tourne vers moi avec un sourire désarmant.

– Tu vois, tout va bien… Heu… où est-ce qu'on en était ?

– Au moment où tu changeais de fusil d'épaule…

– Ah ! oui !

– Et c'est à ce moment-là que tu as soupçonné Maxwell de m'avoir enlevée ?

Si seulement tu pouvais arriver, Maxwell, cela éclaircirait tout !

– Pas du tout ! J'étais à cent lieues de l'imaginer ! C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il m'a fallu si longtemps pour te retrouver ! J'ai d'abord cru à la vengeance d'un rival. Dans les affaires, on se fait forcément des ennemis. En conséquence, j'ai perdu deux jours, presque trois, à chercher lequel d'entre mes rivaux pouvait m'en vouloir suffisamment pour se risquer dans une entreprise aussi dangereuse. Aucun n'avait le profil qui correspondait. C'était également une mauvaise piste.

C'est la seconde fois qu'il évite de parler de Maxwell. Qu'il détourne la conversation lorsque son nom vient sur le tapis. Pourquoi ? Parce qu'il ne veut pas l'accabler ? Parce que cela le met mal à l'aise ? Parce qu'il sent qu'il se trouve sur un terrain moins solide ? Je n'arrive pas à savoir. J'insiste.

– Alors tu as pensé à ton frère.

James fait non de la tête.

– Pas immédiatement. On a encore perdu du temps. Tu comprends, je savais que mon frère était un peu… heu… Comment je peux dire ? Un peu déséquilibré, mais…

– Comment ça, déséquilibré ?

Il semble hésiter, comme s'il avait des scrupules, puis soudain lance d'un seul jet :

– Il a tendance à être mythomane. C'est à cause de cela que je t'ai caché son existence. Nous ne nous voyons plus depuis des années.

Après quelques secondes de silence, il ajoute, l'air douloureux :

– Je n'aime pas en parler…

Ce n'est pas possible qu'il dise la vérité ! Pourtant, plus je l'écoute et plus mes doutes reviennent. Ses révélations au sujet de Maxwell me reportent à mes premières interrogations. Moi aussi, au début, je me suis posé des questions sur le comportement de mon ravisseur. Moi aussi, je me suis imaginé qu'il pouvait être mythomane. C'est vrai, j'y ai pensé, mais ensuite Maxwell a dissipé tous mes doutes. Oui… jusqu'à ce que James les ramène à la surface.

Ainsi, tous ces moments merveilleux que nous avons passés ensemble depuis trois jours ne seraient qu'une illusion ? Je n'arrive pas à le croire. Quelque chose au fond de moi se rebelle à cette idée. Mon cœur me crie que Maxwell ne m'a pas menti. Il n'a pas pu mentir, certains accents de vérité ne trompent pas. Je suis tellement désemparée que cela doit se voir sur mon visage. Je ne sais plus où j'en suis !

– Bref, reprend James sur un ton catégorique, je savais que mon frère était mythomane, mais de là à ce qu'il t'enlève… Je ne pensais pas que sa folie l'entraînerait aussi loin. Pourtant, c'est ce qui est arrivé.

Sa rapidité à conclure me met la puce à l'oreille.

– Qu'est-ce qui t'a engagé sur sa piste exactement ?

– Oh ! un certain nombre de détails et de renseignements difficiles à résumer…

– Dis-le-moi en quelques mots.

Il regarde sa montre.

– Non, c'est impossible ! Et puis Maxwell peut arriver d'une seconde à l'autre. Il vaut mieux partir.

– Il ne rentre jamais avant la fin de l'après-midi. Tu as tout le temps de me raconter…

L'espace d'un éclair, je vois passer une lueur de colère dans ses yeux. Un instant, on dirait qu'il va exploser. Changement à vue. Ça n'est plus le charmant séducteur d'Acapulco mais le mari autoritaire et irritable de ces derniers mois que j'ai à nouveau en face de moi. Cependant, il parvient à se contenir.

– Bon, si tu veux mais vite ! Je me suis souvenu d'une vieille histoire entre Maxwell et moi quand on était adolescents. À l'époque, il donnait déjà des signes de déséquilibre. Cela se passait au lycée. Il était jaloux et ne supportait pas mes succès. J'avais une petite amie qu'il s'est arrangé pour séduire. Par pure hostilité contre moi. Ensuite, une fois qu'il l'a séduite, il l'a laissée tomber. La pauvre fille a tenté de se suicider et…

– Elle s'appelait comment ?

Il hausse les épaules.

– Quelle importance ? Pamela, je crois… ou Deborah… je ne sais plus…

Deux versions de la même histoire ! Deux versions contradictoires ! C'est une de trop ! Lequel des deux frères dit la vérité ?

– Quoi qu'il en soit, continue James, c'est en me rappelant cette histoire que j'ai pensé qu'il pouvait avoir recommencé avec toi.

Il regarde sa montre une fois de plus.

– Il faut vraiment qu'on parte ! C'est trop dangereux de rester ici.

– Mais Martha et Sheldon, qu'est-ce qu'il va leur arriver ?

L'exaspération se lit sur son visage quand il me répond :

– Que veux-tu qui leur arrive ? Ils vont rester ici et, toi, tu vas venir avec moi.

Je suis déchirée. Que dois-je faire ? Suivre James ou rester dans l'appartement ? Si je le suis, cela peut être dangereux pour moi. Mais si je refuse, il voudra savoir pourquoi et je devrai lui avouer que je me méfie de lui. Les deux solutions sont risquées. Et je n'ai aucun indice concret qui me permette d'affirmer lequel des deux frères a raison. Mon cœur penche pour Maxwell, mais James s'est montré si convaincant. Comment sortir de ce dilemme ?

Maxwell, où es-tu ?

James s'impatiente.

– Viens, Eva ! Qu'est-ce que tu attends ?

Voyant que je ne bouge pas, il me prend par le bras. Calmement mais fermement. Je me dégage.

– Non, je ne sais pas…

– Comment, tu ne sais pas ? Mais tu es folle, ou quoi ?

Malgré ses efforts, la colère monte à nouveau en lui. Nous nous affrontons du regard. Enfin, il grimace un semblant de sourire.

– Qu'est-ce que tu as, mon amour ? C'est la captivité qui t'a embrouillé l'esprit ? Cela arrive… Viens, je vais te ramener à la maison…

Et il reprend mon bras, se dirige vers la porte. À cet instant, on frappe.

– Qu'est-ce qu'il y a ? aboie-t-il.

– Je peux entrer, monsieur Hampton ?

– Oui.

Dusty entrebâille la porte.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Excusez-moi, c'est pour vous confirmer que la cible du Queens est neutralisée.

James lui jette un regard assassin.

– Bon, bon… ça va…

Durant deux ou trois secondes, je ne réalise pas ce que je viens d'entendre. Puis les mots se détachent soudain en majuscules devant mes yeux. CIBLE, QUEENS, NEUTRALISÉE. C'est comme si j'avais reçu un coup de poing en pleine poitrine. Bonnie habite le Queens !

– Vous avez dit quoi ?

Planqué derrière ses lunettes noires, Dusty ne répond pas. Je me tourne vers James :

– Qu'est-ce qu'il a dit ? Il a parlé de cible dans le Queens, non ? Et Bonnie habite le Queens !

Ma voix grimpe dans les aigus à mesure que les mots sortent de ma bouche. James resserre son emprise sur mon bras.

– Allons, Eva, calme-toi, il s'agit d'une autre affaire que nous…

– C'est pas vrai ! Il s'agit de Bonnie !

Là, j'ai carrément crié. Dusty recule d'un pas, comme si l'affaire ne le concernait pas. James tente encore d'ajouter quelque chose, mais je ne l'écoute plus. Maintenant, c'est moi qui l'agrippe par son veston et qui le secoue.

– Il s'agit de Bonnie, n'est-ce pas ? La cible du Queens, c'est elle ? Qu'est-ce que tu lui as fait ?

De toute ma vie, je ne me souviens pas d'avoir hurlé si fort. Il se libère d'un geste brutal, fait un pas en arrière. Sans proférer un mot.

– Mais réponds-moi ! C'est Bonnie et tu avais mis son téléphone sur écoute ! C'est comme ça que tu as appris où j'étais !

La lueur de triomphe qui passe dans ses yeux me confirme que j'ai raison. Il sort son pistolet de sa ceinture.

– Ça suffit ! Tais-toi maintenant !

IL VA ME TUER !

Quasiment hystérique, je continue à hurler :

– Qu'est-ce que tu as fait à Bonnie ? Qu'est-ce que tu as fait à Bonnie ?

Le coup de crosse qu'il me lance à la volée m'atteint à la pommette et m'étourdit à moitié.

Ce dingue m'a frappée !

– Je t'ai dit de te taire !

Sonnée, dans une sorte d'état second, je l'entends ordonner à Dusty :

– Va ouvrir le chemin qu'on ne tombe sur personne jusqu'au parking et envoie-moi Kenny !

J'essaie de tenir bon, mais la douleur est si vive qu'elle m'engourdit. En dépit de mes faibles tentatives de résistance, il n'a aucun mal à me pousser hors de la chambre. Au bout du couloir, Ken lui donne un coup de main. À deux, ils ont encore moins de mal à m'entraîner. Un seul espoir me reste : que Maxwell arrive juste maintenant. Ce serait un miracle, évidemment, mais les miracles existent parfois.

Nous sortons de l'appartement. James et son acolyte m'encadrent étroitement. J'ai l'impression de marcher dans un épais brouillard cotonneux. Une souffrance atroce me déchire le cerveau. Même si on rencontrait quelqu'un dans l'ascenseur, je n'aurais sans doute pas la force de m'échapper. De toute façon, nous ne rencontrons personne. Dusty a bien fait son boulot. Il a « ouvert le chemin ». Mon dernier espoir de voir arriver Maxwell s'envole.

Dans le parking, une grosse berline sombre aux vitres teintées s'avance silencieusement et stoppe juste devant la sortie de l'ascenseur. Prête à partir. Dusty est déjà monté à côté du chauffeur. James et Kenny me poussent à l'arrière et prennent place à leur tour. Un de chaque côté de moi. Immédiatement, la berline accélère et sort du parking.

En une fraction de seconde, je reconnais l'endroit. Nous sommes sur la Cinquième Avenue, pas très loin de chez *Saks*. Autant dire presque à côté de chez moi. Il y a du soleil. Le trafic est assez dense à cette heure de la journée. Sur le trottoir, un groupe de touristes asiatiques déambule en mitraillant sous tous les angles. Moi, je suis assise entre James et Kenny, un pistolet pointé sur moi.

Terrorisée.

Volume 3

Kidnappée par un milliardaire

Lindsay Vance

1. Le cauchemar

*

James baisse son pistolet.

– Tiens-toi tranquille et tout ira bien.

Je suis encore trop choquée pour réagir. Le coup de tout à l'heure m'a sèchement sonnée et ma pommette me brûle. Le moindre mouvement me provoque des douleurs tellement atroces que je gémirais comme un bébé si je ne me retenais pas. Je me sens dans les vapes. C'est le résultat de la *mauvaise volonté* que j'ai mise à lui obéir !

Après avoir pris d'assaut avec ses hommes de main l'appartement de Maxwell, James, mon mari, a tenté de me persuader de partir avec lui. Il jouait les amoureux transis, se prétendait mort d'inquiétude à la suite de ma disparition. Sa comédie m'avait presque convaincue quand l'un de ses complices a soudain confirmé que « la cible du Queens était neutralisée ». Et là, j'ai compris : il parlait de Bonnie, ma meilleure amie ! J'ai exigé des éclaircissements. Voyant que sa petite comédie avait échoué, James est devenu fou de rage et m'a brutalement frappée d'un coup de crosse sur la joue.

Ensuite, lui et ses deux complices m'ont entraînée hors de l'appartement. À demi assommée, je n'ai rien pu faire d'autre que de les suivre. Ils m'ont conduite au parking et embarquée de force dans une berline qui les attendait. Non seulement je me sentais trop faible pour tenter quoi que ce soit, mais en outre une quelconque résistance aurait aggravé ma situation.

Pour l'heure, je suis coincée à l'arrière de la voiture entre James et un de ses hommes de main, impuissante, à demi consciente et paralysée par la peur.

Où m'emmènent-ils ? Je l'ignore, j'ai trop de mal à reprendre mes esprits pour m'en soucier maintenant. Une seule pensée me trotte dans la tête : Maxwell que je croyais mon ennemi disait la vérité sur toute la ligne depuis le début. James a l'intention de me supprimer. Je n'en ai plus le moindre doute.

Quelle idiote j'ai été !

La berline s'insère en souplesse dans la circulation de la Cinquième Avenue. Un grand soleil d'automne baigne Manhattan d'une chaude lumière dorée. Tandis que défilent sous mes yeux ces lieux que je connais si bien – la cathédrale Saint-Patrick, *Tiffany*, la *New York Public Library*, la boutique Hugo Boss, l'entrée de Central Park –, ma situation m'apparaît telle qu'elle est. Quasiment désespérée.

Alors que nous passons devant *Throwback Fitness*, les événements de ces derniers jours me reviennent en mémoire. L'agression dans la rue, le rapt en voiture, mon angoisse, la piqûre qui m'a endormie, puis le réveil dans une chambre inconnue en présence d'un homme que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Cet homme, c'était Maxwell, celui que je prenais pour mon ravisseur à ce moment-là. Il disait vouloir me protéger en me tenant enfermée pour que James ne puisse pas me faire de mal.

Comment aurais-je pu imaginer que mon propre mari voulait me tuer ?

Cela se passait il y a si peu de temps, une semaine tout au plus ! Et pourtant, j'ai l'impression que des mois se sont écoulés depuis que cet événement a bouleversé ma vie. Un nouvel élancement me vrille le crâne. Je mets un point d'honneur à ne pas montrer ma douleur. À cet instant, le portable de James se manifeste. Il écoute un moment en plissant les paupières.

– OK, fait-il d'une voix sourde, on ne change rien.

Il me lance un coup d'œil rapide, puis s'adresse au chauffeur :

– Prends par l'Interstate 95, Nick, ça roulera mieux…

Par l'Interstate ? Alors on ne va pas au loft !

Il y a quelques jours, lorsque Maxwell m'a enlevée à la sortie de *Throwback Fitness*, j'étais terrorisée parce que j'ignorais ce qui allait m'arriver. Maintenant, c'est mille fois pire. Je suis terrorisée parce que je SAIS ce qui va m'arriver. James va me tuer. C'est aussi sûr que deux et deux font quatre. Je ne sais pas de quelle manière, ni à quel moment, mais il va me tuer. Maxwell me l'a suffisamment répété.

Et moi qui ai mis si longtemps à le croire ! Même quand il m'a avoué qu'il était le frère de James, je ne voulais pas en entendre parler. Je le soupçonnais d'avoir inventé cette histoire et d'être mythomane. Il faut dire que j'étais obsédée par l'interdiction qu'il m'imposait de communiquer avec l'extérieur. Par le contrôle qu'il prétendait exercer sur ma vie et sa mainmise sur tous mes faits et gestes. De quoi être sur la défensive et fausser mon jugement ! Mais tout de même, comment ai-je pu me tromper à ce point ?

J'aurais dû suivre mon instinct qui me portait vers lui, maintenant je m'en rends compte. Faire taire mes doutes. Tout l'amour que j'éprouve pour Maxwell me submerge d'un coup. Ce n'est pas le moment de me disperser, mais mon cœur bat la chamade à son évocation. Sa présence me manque. Je me rappelle son charme, sa prévenance, nos moments de tendre intimité en dépit des circonstances. Oh ! comme je voudrais qu'il soit là !

Le trafic sur la voie express est relativement dense. C'est l'heure de pointe. Coups de frein, crissements de pneus et reprises nerveuses se multiplient. On avance par à-coups. En dépit d'un léger mieux, mon mal de crâne se réveille à chaque démarrage et à chaque arrêt. Je pose ma tête en arrière sur le dossier du siège en fermant les yeux.

– Ça ne va pas ? demande James d'une voix où perce une pointe d'irritation.

– J'ai mal à la tête !

Il tape sur l'épaule de son homme de main.

– Dusty, tu as toujours tes pilules miracles contre la migraine ?

– Oui, monsieur Hampton.

– Donne-m'en une.

Dusty s'exécute. James me tend une gélule jaune et rouge.

– Prends ça ! Après, tu iras mieux.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un truc que le docteur donne à Dusty parce qu'il a toujours des migraines.

– Non, merci…

Je ne vais pas avaler n'importe quoi !

Il ignore sans doute que je connais le plan prévu à mon intention. Maxwell me l'a révélé. Il s'agit tout bonnement de me faire disparaître en maquillant un meurtre en accident de voiture. Le fait de le savoir me donne un avantage. Un avantage infime, j'en suis bien consciente, mais un avantage quand même. À condition qu'il continue à l'ignorer.

– Où va-t-on ? demandé-je.

Il ne répond pas. Je continue à jouer les ignorantes afin qu'il ne se doute pas que je suis au courant de ses projets.

– Pourquoi ne m'emmènes-tu pas au loft ?

– Ne pose pas de questions, je te dirai où nous allons en temps voulu ! rétorque-t-il d'un ton sans réplique.

Puis il ajoute avec un sourire ironique :

– Tu peux prendre la gélule sans danger, je ne cherche pas à te droguer…

Pas question de courir le risque !

– Non, ça va déjà un peu mieux.

– Comme tu voudras, dit-il en rendant la gélule à Dusty.

Nous avançons de plus en plus lentement. Un embouteillage se dessine. Toutes les files sont encombrées. Nick, le chauffeur, fait ce qu'il peut pour se faufiler d'une voie à l'autre, mais le gain est minime à chaque fois. Comme si on effectuait des sauts de puce en zigzag pour gagner quelques mètres. Pourtant, c'est un virtuose du volant. On dépasse le Bronx.

En ce début d'été indien, toute la ville paraît plus lumineuse. Les tours étincellent sous un soleil de plomb, les carrosseries des voitures brillent de mille feux, les moteurs chauffent. Une légère brume de chaleur qui déforme la vision s'élève de l'asphalte. À l'intérieur, la clim apporte une fraîcheur bienvenue, mais un silence pesant règne. Je récupère peu à peu.

Et Bonnie ? Qu'est-il arrivé à Bonnie ? Dusty a dit « la cible du Queens est neutralisée ». Qu'est-ce que cela signifie exactement ? Il s'agit de Bonnie, j'en mettrais ma main à couper ! La réaction de James a été significative quand j'ai posé la question. Mais s'il s'agit de Bonnie, c'est qu'il la surveillait. Il avait vraisemblablement mis son téléphone sur écoute. Et celui de qui d'autre encore ? Peut-être également le téléphone de tous ceux qui sont en relation avec moi de près ou de loin.

Je deviens parano, ou quoi ? Non, ce n'est pas de la parano : c'est la réalité !

L'extrême prudence de Maxwell et les précautions qu'il m'imposait étaient amplement justifiées.

Mon Dieu, même mon enlèvement était justifié !

Les interdictions dont Maxwell m'entourait m'irritaient, mais elles avaient leur raison d'être. Elles n'étaient pas uniquement une volonté de tout contrôler. Je m'en veux d'avoir douté de lui. Il agissait réellement pour mon bien.

Tout à l'heure, Dusty a bien dit « la cible du Queens est neutralisée ». Cela signifie quoi précisément ? Qu'ils retiennent Bonnie prisonnière ? Qu'ils l'ont enlevée ? Tuée, si ça se trouve ? Je prends cruellement conscience que je peux m'attendre au pire de la part de mon mari. C'est un homme qui ne recule devant rien. Capable des plus mauvais coups pour parvenir à son but.

Oh ! mon Dieu, faites que mon amie n'ait rien ! Qu'elle ne soit pas maltraitée, ou pire encore ! Cette histoire ne la concerne pas ! Sa seule faute, c'est d'être mon amie ! Je suis entièrement responsable. S'il devait lui arriver quelque chose à cause de moi, je ne me le pardonnerais jamais.

Le trafic se ralentit encore. La progression s'effectue au pas maintenant. Mètre par mètre. Nous avançons de façon sporadique. Progressivement, la circulation se bloque au moment où on touche Yonkers.

On entend le grondement d'un hélicoptère de la police qui nous survole à basse altitude. Brusquement, James explose :

– Putain, Nick, fais quelque chose ! On ne va pas rester des heures dans ce merdier !

– Je ne peux rien faire, monsieur Hampton. Regardez là-bas, on dirait qu'il y a eu un accrochage…

En effet, on distingue dans le lointain un ballet des gyrophares clignotants tandis que des sons de sirènes nous parviennent par intermittence. Au bout d'un moment, on aperçoit quatre ou cinq voitures enchevêtrées. Ce n'est pas un simple accrochage, c'est un accident grave. Des débris de carrosserie, des objets divers et quelques vêtements jonchent la chaussée. Des papiers s'envolent dans le vent. La collision a dû être effroyable. Tandis qu'un groupe de désincarcération se met en place, trois pompiers se démènent avec des extincteurs autour d'un pick-up jaune flashy qui commence à prendre feu.

Peut-être pourrais-je en profiter pour tenter quelque chose ?

Le crash a dû avoir lieu il y a peu de temps car une animation désordonnée règne encore. À proximité des ambulances, toutes portières ouvertes, tous feux allumés et sirènes hurlantes, médecins et infirmières dispensent des soins de première urgence aux blessés les moins atteints allongés à même le sol. Un peu plus loin, les policiers en uniforme ont établi un périmètre de sécurité à l'aide de leurs motos et s'activent à écouler le flot de voitures par la seule voie restée libre. Je me redresse imperceptiblement. Si seulement je pouvais attirer l'attention d'un flic !

– Ne te fais pas d'illusions, Eva, me glisse James en masquant le pistolet qu'il braque sur moi à l'aide d'un journal, si tu essaies quoi que ce soit, il va y avoir du grabuge !

Merde, il lit dans mes pensées, ou quoi ?

Notre berline arrive au niveau des policiers. L'un d'eux se trouve à moins de trois mètres de moi. Je ne fais pas un geste, je ne le regarde même pas. Pourtant, jamais je n'ai autant souhaité qu'un membre du service d'ordre intervienne d'une manière ou d'une autre. Mais je ne peux rien risquer pour le prévenir, James me surveille trop étroitement. Et le flic est tellement occupé à écouler le trafic qu'il ne prête aucun regard aux occupants des voitures. Avec des gestes impérieux, il canalise l'engorgement automobile en direction de l'espace libéré. On dépasse le lieu de l'accident. La voie express retrouve son trafic normal. La berline accélère.

– Pas d'excès, Nick, ordonne James d'une voix dure, on est dans les temps…

J'essaie de deviner où il m'emmène. Sans résultat. Il me semble que mon mal de crâne s'atténue. Les douleurs deviennent moins vives. Brusquement, je pense à Sheldon et à Martha, les employés de Maxwell qui étaient chargés de s'occuper de moi durant ma captivité. La dernière image que j'ai de Martha, c'est au moment où elle luttait avec l'homme de main de James qui éprouvait les pires difficultés à la maîtriser. Et c'est pour moi qu'elle avait engagé le combat. Pour me protéger.

Comme j'ai été injuste avec elle ! Et avec Sheldon aussi ! D'accord, ils refusaient de me laisser téléphoner, mais ils obéissaient aux ordres de Maxwell. Et quand il l'a fallu, ils me sont venus en aide. Faites qu'elle non plus n'ait pas été blessée ! Que ni elle, ni son mari, ni Bonnie n'aient été mis à mal à cause de moi !

Bien sûr, ce n'est pas par ma faute s'ils ont été impliqués dans cette histoire, mais je me sentirais tout de même coupable s'il devait leur arriver quelque chose. Je n'en suis pas responsable, je le sais bien puisque le seul responsable se trouve à côté de moi dans la voiture. C'est James. Mon mari.

Le dégoût m'envahit. Un dégoût mêlé de colère. Je n'ai jamais haï personne, mais si je devais haïr un seul individu, ce serait lui. Son égocentrisme forcené, sa soif de tout contrôler, son mépris des autres nous ont conduits à cette situation. Sa violence et le fait qu'il soit capable de tuer pour résoudre ses problèmes ont fait le reste. Il est entièrement fautif, mais pire que ça, il est malade. Je m'applique à ne pas regarder dans sa direction de peur qu'il ne lise dans mes yeux toute la répulsion qu'il m'inspire. Comment Maxwell peut-il être le frère de cet homme prêt à tuer pour sauver son image ?

Jusqu'alors, j'ai délibérément évité de trop penser à Maxwell par crainte de flancher. Mais son sourire chaud et réconfortant m'est apparu tout à coup. Comme s'il était assis en face de moi dans le petit salon de son appartement, ses yeux attentifs plantés dans les miens. Je sens mon cœur battre plus fort jusqu'à me faire mal. Et si nous ne devions plus nous retrouver ? Mon Dieu, je ne veux même pas y penser !

Cette dernière épreuve m'a obligée à me rendre compte à quel point je tiens à lui. Je ne peux plus me cacher la profondeur des sentiments que j'éprouve à son égard. C'est beaucoup plus qu'un penchant, c'est de l'amour. Un amour puissant, tenace, qui me déchire à l'idée que nous ne nous

reverrons peut-être jamais. Je dois faire un effort pour dominer mon émotion.

Il y a maintenant plus d'une heure que nous roulons. Sheldon et Martha ont-ils eu la possibilité de le prévenir ? Comment réagira-t-il quand il apprendra que James me retient ? Que décidera-t-il ? Comment va-t-il faire pour me délivrer ? Car je ne doute pas une seule seconde qu'il essaiera de me délivrer. Je m'accroche désespérément à cette idée. Mon salut réside en lui.

Mais pourvu qu'il ne prenne pas de risques ! Pourvu qu'il ne s'expose pas imprudemment. Mon imagination me le représente déjà en danger. Je m'inquiète et mon inquiétude prend rapidement des proportions irrationnelles. Les hypothèses, toutes plus pessimistes les unes que les autres, se succèdent dans ma tête. Je le vois blessé, gisant ensanglanté sur le sol à la suite d'une fusillade contre les hommes de main de son frère. Car ce dernier a beau dire que Dusty et Kenny ne sont pas des truands, je suis sûre qu'ils n'hésiteraient pas à se servir de leurs armes si l'occasion leur en était donnée. Cette perspective n'est pas faite pour me remonter le moral. Et cela accroît encore davantage mon dégoût et ma colère envers James. Je lui jette un coup d'œil en coin.

Au même instant, son portable sonne à nouveau. Il décroche, écoute longuement, puis lâche dans un murmure :

– On quitte Yonkers, tenez-vous prêts suivant les premières instructions.

Il écoute encore et, tout à coup, lance d'une voix glaciale :

– Non ! Vous faites ce que j'ai dit !

Une ride de mécontentement barre son front lorsqu'il rempoche le téléphone. Il me jette un regard mauvais, semble sur le point de dire quelque chose, puis se rencogne contre le dossier, un pli amer au coin des lèvres. Je le guette du coin de l'œil.

Que vient-il d'apprendre ? Que cela ne se passe pas comme prévu ?

Je n'ose pas espérer qu'un accroc vienne troubler ses projets, mais je le souhaite de tout mon cœur. N'importe quoi qui dérangerait ses plans serait le bienvenu. Inutile toutefois de m'illusionner, ce n'est pas un contretemps qui va bouleverser les dispositions qu'il a prises. Il n'abandonnera pas la partie pour si peu, je connais son obstination !

La berline prend la direction du Connecticut. À ma connaissance, James ne possède pas de propriété par là. Du moins, il ne m'en a jamais parlé. Il est vrai que ces derniers mois nous ne nous parlions plus beaucoup tellement notre relation s'était détériorée.

C'est bien le moment de s'inquiéter d'une maison cachée, de relation détériorée… alors que mon mari veut JUSTE me tuer !

S'il m'emmène dans un endroit ignoré de tout le monde, un endroit tenu secret jusqu'ici, j'ai de moins en moins de chances d'être secourue. Chaque kilomètre qui nous éloigne de New York augmente ma peur. J'essaie de me dominer, mais au fond de moi, je suis morte de trouille. Si je connais en gros les intentions de mon mari, j'ignore tout de la façon dont il va procéder. Tant que nous restions dans les limites de l'agglomération, une intervention de Maxwell me paraissait encore possible. J'y croyais. Je m'y accrochais.

Mais maintenant, après avoir quitté la voie express, alors que nous roulons en pleine campagne sur une route étroite et peu fréquentée, la perspective d'une intervention s'amenuise. Mon inquiétude grandit à mesure que les zones habitées font place à un paysage de collines verdoyantes et de taillis entrecoupés d'étangs. Les quelques bourgades que nous traversons semblent désertes. Comment Maxwell pourrait-il se douter de l'endroit où nous sommes ? En dépit de tous les moyens dont il dispose, comment pourrait-il nous retrouver ?

Les habitations se font de plus en plus rares. Une villa isolée, ici ou là, perdue dans les bois, dresse sa solitude. La circulation devient pratiquement inexistante. La journée tire à sa fin. Mon

espoir s'amenuise de minute en minute. Si je n'en montre rien extérieurement, au fond de moi, la panique me gagne. Qui me dit que James ne va pas modifier le plan initialement prévu et tout simplement m'exécuter dans un coin perdu au milieu des bois ? Un frisson court le long de ma colonne vertébrale.

Tout à coup, il se penche en avant.

– Attention, Nick, c'est la prochaine à droite.

On bifurque dans une allée cavalière cahoteuse, mal entretenue. Les chênes rouges qui la bordent n'ont pas encore perdu leur feuillage et leur ombre réduit un peu plus la luminosité. La berline avance au pas. En cette fin d'après-midi, avec le soleil déclinant et la pénombre qui s'installe, l'endroit paraît sinistre. Mon angoisse atteint son point culminant lorsqu'on débouche soudain face à une imposante villa cernée par des arbres touffus. Les volets sont clos. Deux voitures stationnent devant le perron.

Nick, le chauffeur, fait un appel de phare. Immédiatement, un homme ouvre la porte, avance d'un pas sur le perron. Costume sombre, lunettes noires. Il lève une main. James tape sur l'épaule de Dusty.

– C'est bon, on peut y aller !

Notre voiture se range à côté des autres.

Le bois est tout près ! Si je pouvais l'atteindre…

Mais mon mari se méfie.

– Ken et Dusty, vous la surveillez ! Qu'elle n'aille pas s'échapper dans la forêt, ça compliquerait le travail !

Ce salaud pense à tout !

Étroitement encadrée par les deux hommes de main qui ont dégainé leur arme, je sors de la voiture et gravis les marches le plus lentement possible, scrutant de tous côtés les bois sombres qui nous entourent. Contre toute attente, j'espère encore que Maxwell va surgir au dernier moment. Je sais que c'est improbable, qu'il ne peut pas se trouver dans ce trou perdu au fin fond du Connecticut, mais je l'espère envers et contre tout. Avec toute la force de ma détresse.

James, qui nous précède, se retourne et me presse :

– Dépêche-toi, Eva, il n'y a rien à voir !

Puis il lance à celui qui nous accueille :

– Tout est prêt, Burt ?

– Oui, monsieur Hampton. Dans une demi-heure, on pourra se mettre en route.

Se mettre en route ? Mon Dieu ! L'accident maquillé…

Nous entrons dans un hall immense. Trois ou quatre hommes, tous vêtus de sombre et portant des lunettes noires, se taisent à notre entrée et saluent respectueusement mon mari. Manifestement, ils ont tous une arme. Une forte odeur de renfermé flotte dans l'air. À voir l'épaisse couche de poussière qui recouvre le parquet et les meubles coûteux disséminés ici ou là, le désordre qui règne dans la pièce ne date pas d'hier. La maison a l'air d'être à l'abandon depuis des années.

James se plante au milieu du hall.

– Bon, pas besoin de discours, les gars, chacun sait ce qu'il a à faire !

Se tournant vers Ken et Dusty qui me surveillent de près, il ajoute :

– Vous deux, emmenez-la dans la chambre et ne la quittez pas des yeux !

Tandis que les autres sortent, mes gardiens me conduisent à l'étage. Je les suis, l'esprit curieusement vide, incapable d'aligner deux pensées cohérentes de suite. Il me semble tout à coup que cette scène est irréelle. Qu'il s'agit d'un cauchemar et que je vais me réveiller à un moment ou à

un autre. C'est impossible autrement. Cette villa isolée au milieu des bois, ces hommes aux allures de truands, même mon mari qui leur donne des ordres, rien n'existe ! Cela ne se peut pas ! Je m'arrête sur le palier. Ken me pousse avec le canon de son arme.

– Avancez !

Ce simple mot suffit à me ramener à la réalité. Non, ça n'est pas un cauchemar que je fais ! Tout est bien réel. Aucune illusion à avoir. Ma lucidité me revient et, avec elle, la boule d'angoisse qui me noue la gorge. Je suis seule, à la merci d'un meurtrier qui va me supprimer froidement parce que je dérange ses projets. Et que ce meurtrier soit mon mari ne change rien à l'affaire. Il n'aura aucune pitié. Mon angoisse redouble. Je ne me suis jamais sentie aussi mal. Mais, bien résolue à ne pas le montrer, je me remets en route.

Toujours guidée par les deux hommes, je longe un couloir poussiéreux et constellé de toiles d'araignée qui nous mène jusqu'à une petite chambre. Celle-ci n'est meublée que d'un lit et d'une chaise. Les volets sont clos. D'un geste de son arme, le nommé Dusty me fait signe d'entrer. Je m'assieds sur la chaise. Il prend place sur le lit pendant que son acolyte reste au seuil de la porte. Après un long silence, je réussis à articuler :

– Qu'est-ce qu'on attend ?

– Que monsieur Hampton nous appelle.

2. Au bord du précipice

*

Ken et Dusty ne font pas un mouvement, mais on devine qu'ils ne relâchent pas leur vigilance. Assise sur la chaise, je récupère progressivement. Mon mal de crâne a disparu et le moment de faiblesse de tout à l'heure est passé. Bien entendu, la peur est toujours là, qui me ronge sans relâche, mais elle ne m'empêche plus de réfléchir et mon envie de lutter revient. Une chose est sûre, je ne me laisserai pas faire sans combattre. Seulement, que puis-je faire ?

James me tient à sa merci. Il a tout prévu, tout verrouillé. Il n'a plus qu'à exécuter son plan, c'est-à-dire me supprimer. Mais pourquoi ? Pour sauvegarder son image ? Parce qu'il ne supporte pas l'échec ? Parce qu'il est fou ? Maxwell me l'avait dit, mais j'avais du mal à le croire. Pourtant, c'est vrai : mon mari est un déséquilibré qui n'envisage pas d'autre solution que de tuer ceux qui le gênent. C'est délirant, mais c'est ainsi !

Cette perspective me glace le sang. Il ne faut pas toutefois que je perde mes moyens. Je dois garder l'espoir, rester attentive et profiter de la moindre faille pour essayer de renverser la situation. Si je trouve une faille… Il y a peu de chance que cela se produise, il est redoutablement efficace. Mais sait-on jamais ?

Pour le moment, impossible de tenter quoi que ce soit. Mes geôliers sont en permanence sur le quivive. En plus, ils sont armés et ils sont deux. Toute initiative de ma part afin de leur fausser compagnie serait suicidaire. Ils auraient vite fait de me neutraliser. Sans compter qu'il y a les autres en bas. Je guette les moindres bruits extérieurs. Il y en a trop peu et ils sont trop vagues pour me fournir des indications utiles.

Le temps s'égrène, implacable. L'attente se prolonge, de plus en plus éprouvante pour mes nerfs à vif. Ken et Dusty semblent être des statues. Maintenant, je sais ce que ressentent les condamnés à mort qu'on va exécuter. Une angoisse atroce, oppressante, alternant avec de brefs instants d'espoir irraisonné. De quoi rendre fou ! Il faudrait un miracle pour me sortir de là. Le miracle que Maxwell intervienne. Je le souhaite de toute mon âme, mais au fond de moi, je n'y crois plus. Je ne pense plus qu'à l'amour qui nous a liés et cela m'aide à tenir.

La brusque apparition de Burt à la porte de la chambre me fait l'effet d'une décharge électrique.

– On y va ! fait-il sans me regarder.

– Où ? m'écrié-je.

– Je ne sais pas. Monsieur Hampton nous attend.

Je veux que James me dise en face pourquoi il veut me tuer !

Nous reprenons en sens inverse le même chemin qu'à l'aller. La villa paraît déserte. Les autres sont partis. Ou invisibles. Seul au milieu du grand hall abandonné, James se retourne quand nous descendons l'escalier. Il s'approche de moi.

– On s'en va. Tu viens avec nous.

– Pourquoi ?

– Pour régler nos problèmes.

Je le vois tout à coup comme s'il s'agissait d'un inconnu. Il est impeccable. Pas un cheveu qui dépasse, pas un faux pli à son costume, pas le moindre soupçon d'émotion, pas la moindre hésitation dans son comportement. Cela m'irrite et, paradoxalement, cela me booste en même temps. Un regain d'énergie m'envahit. Il soutient mon regard sans réagir. Ni ses yeux ni l'expression de son visage ne disent rien de ce qu'il pense ou de ce qu'il ressent. C'est un bloc de glace. En moi, la colère monte,

mais je me force à parler d'une voix posée.

– Tu vas me tuer, n'est-ce pas ?

Il ne bronche pas. Il a des nerfs d'acier.

D'un geste tranchant, il fait signe à ses sbires de s'éloigner.

– Pourquoi te mets-tu de telles idées en tête ?

– Ce ne sont pas des idées ! C'est la vérité, tu vas me tuer !

Sans m'en rendre compte, j'ai haussé le ton. Il ricane :

– Inutile de crier, il n'y a que moi et mes hommes ici !

Son assurance dédaigneuse me fait sortir de mes gonds. D'un coup, la colère me submerge.

– Mais c'est insensé ! Tu es fou ! Pour quelle raison fais-tu tout ça ? Pour quelle raison veux-tu me tuer ?

Il ne répond pas. Pas tout de suite en tout cas. Se redressant de toute sa taille, il me considère de haut en bas. J'ai l'impression d'être une souris en face d'un chat. Un chat cruel et sûr de son pouvoir, qui attend le moment choisi par lui pour porter le coup de griffe définitif. Enfin, il dit d'une voix douce :

– Parce que tu m'y obliges, Eva.

Moi ? Moi, je l'oblige à me tuer ? Il est complètement dingue !

En dépit de ma peur, en dépit de la colère qui bouillonne en moi, sa réponse me déstabilise tellement que ma stupéfaction ne lui échappe pas. Il laisse passer quelques secondes puis reprend sur un ton plus âpre : – Oui, c'est toi qui m'y obliges. Depuis le début. Tu n'écoutes pas ce que je te dis. Tu ne suis pas mes avis. On était à peine mariés que tu as repris ton job. Soi-disant pour être indépendante ! Tu n'avais pas à être indépendante, tu étais ma femme ! J'étais prêt à te couvrir de cadeaux, à t'emmener dans les endroits les plus sélects, ceux où tout le monde désire aller ! Je t'offrais une vie de rêve ! Mais ça n'était pas ce qui te plaisait. Tu voulais travailler !

Il a prononcé les derniers mots avec une grimace de mépris. Je vais pour lui répondre, mais absorbé par son sujet, il ne m'en laisse pas le temps.

– Être ma femme ne suffisait pas au bonheur de madame ! Il fallait en plus qu'elle agisse à sa guise sans se soucier de ce que j'en pensais ! Et que je le supporte ! Ton attitude était révoltante ! Tu ne tenais aucun compte de tout ce que je t'apportais : ma fortune, ma position sociale, mes relations. Comme si cela n'avait aucune valeur. Pire que tout, tu ne m'obéissais pas ! Sous prétexte d'être une femme autonome, libre comme tu disais, je devais supporter tes lubies…

Précipitamment, je l'interromps :

– Quelles lubies ?

Une lueur menaçante passe dans ses yeux.

– Oui, des lubies ! Tu n'en faisais qu'à ta tête ! Dans tous les domaines ! Que ce soit pour tes sorties, pour t'habiller ou pour tes amis, tu ne suivais jamais les conseils que je te donnais…

Il ne m'a jamais donné de conseils, uniquement des ordres !

Il s'échauffe insensiblement en parlant. Son visage, tout à l'heure impassible, s'anime peu à peu. Il y a de la haine dans ses yeux. Une haine intense, brûlante. Si son regard pouvait tuer, je serais déjà morte. Et dire que j'ai soupçonné Maxwell d'être un déséquilibré ! Un mythomane ! En réalité, c'est James qui est fou ! Tout à coup, il prend conscience qu'il s'énerve et recule d'un pas en haussant les épaules.

– Inutile de continuer, je constate que tu ne comprends pas…

– Je comprends que tu veux me tuer !

– Je ne veux pas, mais tu m'y obliges…

Il y a du mépris dans sa voix. Comme s'il se sentait infiniment supérieur à moi. Perdu dans sa mégalomanie, il ne soupçonne même pas que les raisons qu'il invoque ne justifient en aucun cas un meurtre. Seule la haine l'habite ! Une haine sans fondement rationnel. Je suis sidérée ! S'il s'était trompé sur mon compte (comme je me suis trompée sur le sien), pourquoi ne pas divorcer comme tout le monde ? Mais non, il ne l'a jamais envisagé, j'en suis sûre.

– Crois-moi, continue-t-il, s'il y avait une autre solution, je l'adopterais. Il n'y en a pas. C'est toi qui m'obliges à te supprimer. Pourtant, j'avais la situation en main. Tout se serait réglé beaucoup plus simplement si mon imbécile de frère ne s'en était pas mêlé…

Son mépris vis-à-vis de Maxwell me met hors de moi. Une hypocrisie aussi flagrante affichée avec une telle arrogance, c'est trop pour ce que je suis capable d'endurer de sa part. Ma voix monte d'un ton :

– Pas la peine de te chercher des excuses ! Tu veux m'éliminer parce que je te gêne ! Parce que tu es un fou mégalomane qui ne supporte pas la contradiction !

Son regard se fait encore plus meurtrier. Son visage plus tendu. J'ai l'impression d'être en face d'un masque de pierre où seuls les yeux sont vivants et déversent un flot de haine à l'état pur. Il esquisse un geste en direction de son arme. Je hurle :

– Eh bien, vas-y, tue-moi ! Tue-moi et qu'on en finisse si c'est ce que tu veux !

Il dégaine son pistolet. Au même instant, un fracas nous assourdit. La porte qui s'ouvre à la volée stoppe son geste. Une voix ordonne :

– Personne ne bouge ! On ne fait pas un geste !

C'est la voix de Maxwell. James se fige. Je vacille. Il me semble que mes jambes vont se dérober sous moi, que je vais m'écrouler par terre. Sans force. Mon cœur explose dans ma poitrine. La chute brutale de la tension, le soulagement et le bonheur qui m'envahit me tétanisent. Je voudrais crier de joie, mais aucun son ne sort de ma gorge. Je voudrais m'élancer et je reste clouée sur place.

Maxwell, vêtu d'un gilet pare-balles, se tient au seuil de la porte, le pistolet braqué sur son frère.

Il est là !

Rien d'autre ne me vient à l'esprit que ces trois petits mots. Il est là. Tendu mais maître de lui. D'une beauté incroyable. Des larmes me montent aux yeux que je réprime difficilement. Mille détails me reviennent pêle-mêle des quelques jours que nous avons passés dans l'appartement. Son sourire attentif, ce geste qu'il a pour remettre sa mèche en place, sa gentillesse, son sens de l'humour, les moments merveilleux que nous avons vécus malgré les conditions qui s'y prêtaient difficilement. Il est là et, je le sais, c'est l'homme que j'aime…

À ses côtés, deux hommes en uniforme du SWAT, lourdement équipés de fusils d'assaut, balaient le hall du regard pour s'assurer que personne ne se dissimule dans la pièce. L'un d'eux s'adresse à James :

– Déposez votre arme sur le sol, monsieur. Doucement, sans geste brusque.

James s'exécute en décomposant le mouvement. Très lentement. On dirait un automate. Puis, il se retourne encore plus lentement pour leur faire face et questionne avec hauteur :

– Qu'est-ce qui vous permet d'entrer chez moi de cette façon ?

Personne ne lui répond. On entend un bruit de pas, des cliquetis métalliques, des murmures en provenance du perron.

– Je veux savoir, reprend-il d'une voix coupante, de quel droit vous faites irruption ainsi dans une propriété qui m'appartient !

Un capitaine du SWAT s'encadre à son tour dans l'entrée :

– Nous avons entendu vos menaces, monsieur. Et nous les avons enregistrées. Par ailleurs, nous

venons d'arrêter un certain nombre d'individus qui se trouvaient chez vous. Dans les dépendances, dans le parc et dans le bois. Vous êtes en état d'arrestation pour tentative d'assassinat en bande organisée.

James ricane.

– Il s'agit d'une affaire privée entre ma femme et moi. Il n'y a eu aucune tentative de quoi que ce soit. Vous vous trompez et vous n'avez pas de preuves.

Puis, constatant que son argument n'a aucun effet, il hausse les épaules et ajoute :

– J'exige de pouvoir parler à mon avocat.

– Bien sûr, monsieur, acquiesce le capitaine. Venez avec nous.

Maxwell ne dit rien, son frère est un inconnu pour lui désormais ; il est celui qui a voulu me faire du mal, je le lis dans ses yeux qui n'ont pas quitté les miens. De son côté, James lui jette un regard plein de haine lorsqu'il passe devant lui, encadré par deux hommes du SWAT qui le conduisent à l'extérieur.

Mon amant rempoche son arme et fait un pas dans ma direction. Ses yeux aigue-marine me fixent avec une telle intensité que j'ai le sentiment que je pourrais m'y engloutir. La tendresse et l'inquiétude que j'y lis font exploser mon cœur. Me rassurent bien mieux que des mots. Il est unique, il ne m'a pas abandonnée. Il est le seul à pouvoir me soutenir d'un seul regard. Toutefois, cette épreuve m'a nerveusement épuisée. Je suis littéralement vidée. Incapable de bouger. Mes muscles sont ankylosés, noués comme si je venais de courir un marathon. Il fait un autre pas, me prend dans ses bras. Léger parfum d'ambre et de musc.

Ça y est ! C'est fini !

Il me fallait ce contact pour émerger définitivement du cauchemar. Ses mains puissantes me pressent fermement contre lui. Oh ! comme c'est bon ! Comment ai-je pu douter ? Et pourtant, je ne l'espérais plus. Un torrent de gratitude déborde de mon âme. La douceur de son étreinte m'enveloppe étroitement, me redonne des forces, m'imprègne de sa chaleur et dénoue mes muscles contractés. Je me fais toute petite entre ses bras. Son corps frémit. Son regard se plante dans le mien. Il dit d'une voix émue :

– J'ai eu si peur de ne jamais te revoir en vie !

Nous nous tenons un long moment sans rien dire, simplement enlacés. Ce que je ressens est au-delà des paroles que nous pourrions prononcer. Une communion qui ne peut pas s'exprimer. Soulagement et bonheur mélangés. Je n'ai jamais éprouvé quelque chose d'aussi fort. Puis je murmure :

– Pardon, Maxwell. J'ai été une idiote. C'est de ma faute si…

Il m'oblige à me taire en posant sa main sur ma bouche.

– J'avoue que tu m'as causé la frayeur de ma vie.

Sa voix trahit encore l'anxiété que je lui ai causée. Des larmes que j'ai de plus en plus de mal à refouler me montent aux yeux. Il enlève sa main, dépose un baiser au coin de mes lèvres.

– Mais n'en parlons plus…

Puis tout de suite, il ajoute en désignant ma pommette enflée :

– C'est James qui t'a frappée ?

Son regard étincelle de colère. Je me blottis contre son torse.

– Oui, mais j'ai déjà moins mal. N'en parlons pas maintenant, je suis bien…

Sa barbe naissante picote ma joue. Il fait oui de la tête. Sa présence a le pouvoir d'éloigner les sortilèges maléfiques. Nous nous serrons plus fort. Nous sommes seuls au monde. À ce moment, les deux hommes du SWAT entrent à nouveau dans le hall.

– Excusez-nous, mais nous devons fouiller toute la maison pour être sûrs que personne ne nous a échappé.

Ils grimpent à l'étage. D'autres font irruption à leur tour, se dirigent vers la cuisine et les pièces voisines. C'est seulement à cet instant que je reprends pleinement pied dans la réalité. Jusque-là, la présence de Maxwell avait dressé une espèce de barrière invisible entre moi et le monde extérieur. Une bulle m'isolait de tout ce qui n'était pas lui. J'avais été à deux doigts de mourir et il avait surgi comme par enchantement alors que je me croyais au fond du gouffre.

Une animation confuse règne autour de la villa. Ordres brefs claquant dans la nuit, ronflements de moteurs, exclamations diverses, crissements de gravier sous des pas précipités. Maxwell n'est pas venu seul. Tout un détachement de policiers a investi les lieux et poursuit son opération. En même temps que le réel retrouve ses droits, la situation où nous sommes me revient d'un coup. Une question me brûle les lèvres, la plus urgente, la plus angoissante.

– Et Bonnie ? Il faut tout de suite…

– Ne t'en fais pas, m'interrompt Maxwell avec un sourire, Bonnie va bien.

– Mais je ne t'ai pas…

La porte qui s'ouvre brutalement m'interrompt. Bonnie apparaît. Ses traits sont tirés, ses vêtements dérangés, sa chevelure en désordre.

Inutile de me regarder dans une glace, je dois être dans le même état !

La grimace qui tord ses lèvres hésite entre le sourire et les pleurs.

– Oh ! Eva ! fait-elle en se précipitant dans mes bras.

Le sanglot qui s'étrangle dans sa gorge lui interdit d'en dire davantage. Je ne peux pas prononcer une parole non plus. Notre émotion est trop violente. Nous craquons toutes les deux en même temps. Les larmes perlant au coin de ses yeux provoquent les miennes, ces larmes que je contenais avec tant de difficulté depuis un moment. Moitié riant moitié pleurant, nous nous étreignons avec force.

– Bonnie, tu n'es pas blessée ? Où étais-tu ?

– Enfermée dans un pavillon au fond du parc.

– Mais ça va ?

Tandis que nos interrogations s'entrecroisent fébrilement, les policiers poursuivent leurs investigations dans la villa sans se préoccuper de nous. Ils sont discrets, on les remarque à peine, mais leur présence ne favorise pas l'intimité. Malgré tout, la joie de nos retrouvailles l'emporte. Cependant, cette joie ne m'empêche pas de voir Maxwell qui s'éloigne discrètement.

– Où vas-tu ?

– Vous devez avoir beaucoup de choses à vous raconter, alors je vous laisse…

– Non ! Attends ! On n'a pas eu le temps de parler…

– Plus tard, dit-il, le capitaine veut que je le rejoigne. Certaines choses à régler tout de suite. Pour l'instant, reste avec Bonnie.

Mais une question me tracasse encore, une question importante. Je le retiens par la manche.

– Dis-moi, Martha et Sheldon, qu'est-ce qu'il leur est arrivé ? Ils sont vivants ? Ils n'ont pas été blessés ?

– Rassure-toi, Martha et Sheldon vont bien. Je t'expliquerai tout cela après en détail. Pour le moment, profite de ton amie, on va bientôt rentrer en ville…

Après un tendre baiser, il me laisse avec Bonnie sur une dernière recommandation :

– Je vous retrouve dès que j'en ai fini avec le capitaine…

Toujours aussi adroit pour s'éclipser !

Malheureusement, nos retrouvailles ne durent pas longtemps. Au bout de quelques minutes,

Maxwell revient.

– Eva ! Bonnie ! Le capitaine veut vous voir.

Celui-ci nous attend sur le perron.

– Madame Hampton, mademoiselle Matthews, dit-il de sa voix la plus officielle, normalement j'aurais dû vous conduire au Central pour enregistrer vos dépositions, mais grâce à monsieur…

Il désigne Maxwell.

– … nous remettrons cette formalité à demain. La journée a été éprouvante pour vous et vous méritez bien de prendre du repos.

Il se tourne vers moi.

– En ce qui vous concerne, madame, votre mari est sous bonne garde dans nos locaux. On va l'incarcérer. Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, il ne vous nuira plus.

Puis, s'adressant à Bonnie :

– Quant à vous, mademoiselle, vous n'avez plus rien à craindre non plus.

Nous le remercions chaleureusement pour son intervention et pour la compréhension dont il fait preuve. Après son départ, Maxwell demande à Bonnie si elle souhaite qu'il la raccompagne chez elle.

À moi, il ne me pose pas la question !

– Oh ! non ! Pas chez moi, répond-elle, pas ce soir ! Je ne m'y sentirais pas à l'aise et j'aurais trop peur ! Si vous pouviez me déposer à Newark, chez mes parents, ce serait parfait. J'ai hâte de les voir et de leur raconter mon aventure…

Sur le trajet, Maxwell propose que l'on s'arrête tous les trois dans un café. Après toute la tourmente des dernières heures, on a besoin de faire un break et de ne pas retourner chacun chez soi, de son côté.

Mais ai-je encore un chez-moi ?

– Et pendant ce temps-là, j'en profiterai pour passer quelques coups de fil, nous dit Maxwell.

Bonnie et moi approuvons cette pause avec soulagement. Nous nous arrêtons dans un petit café à l'ambiance chaleureuse, visiblement ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

– Tu ne viens pas avec nous ? dis-je à Maxwell.

– Non, je risque d'en avoir pour un moment. Allez-y, je vous rejoindrai, me rassure-t-il avant de m'embrasser tendrement.

Il y a peu de monde dans la salle. Quelques habitués au comptoir plaisantent avec la serveuse. Bonnie et moi nous installons dans un box après avoir commandé deux cafés. Je lui demande sans pouvoir attendre :

– Alors ils t'ont enlevée, toi aussi ?

Bonnie hoche la tête. Nous avons l'une et l'autre le visage fatigué, des cernes sous les yeux. Moi, en plus, j'ai une pommette enflée qui commence à devenir rouge violacé. Elle l'effleure du bout du doigt.

– Ça te fait encore mal ? Comment tu as récolté ça ?

– C'est James qui m'a donné un coup de crosse.

– Quelle ordure !

J'approuve de la tête, mais j'ai eu tellement peur pour elle que je veux d'abord qu'elle me raconte tout ce qui lui est arrivé. Comment ils l'ont enlevée ? Pourquoi ?

– Pourquoi ? s'exclame-t-elle. Je n'en sais rien…

Elle se pince les joues, passe une main dans ses cheveux ébouriffés, me jette un coup d'œil en coin, puis lance d'une voix catastrophée :

– On dirait qu'on sort d'une essoreuse !

Malgré moi, j'éclate de rire.

Elle ne changera jamais !

– Il n'y a pas de quoi rire, reprend-elle d'un air de reproche. Tu veux savoir comment ils m'ont enlevée ? C'est simple : moins d'une heure après que tu m'as appelée, deux types ont enfoncé ma porte, m'ont menacée avec des pistolets et m'ont ordonné de les suivre.

– Oh ! c'est de ma faute, je suis entièrement coupable, fais-je en la prenant dans mes bras.

– Ah ! tu compatis tout de même !

Je la serre plus fort contre moi.

– Tu sais que je compatis toujours, idiote !

– Oui, oui, bougonne-t-elle en me souriant. J'ai eu tellement peur pour toi ! Déjà que ton coup de fil m'avait angoissée, mais ces deux braqueurs qui débarquent là-dessus, c'était trop ! Quand je les ai découverts dans l'entrée, je… je…

– Je te comprends. Mais l'important, c'est qu'ils ne t'aient pas blessée. Tu devais m'en vouloir ?

– Non, j'ai pensé que si ton mari voulait ta mort, ce n'était pas de ta faute !

– Les deux braqueurs ne t'ont rien dit ?

– Juste que j'avais intérêt à les suivre ! Et ils ne semblaient pas commodes ! Après, ils m'ont obligée à grimper dans une voiture. L'un des deux gardait toujours son pistolet pointé sur moi pendant que l'autre conduisait. J'ai essayé de les faire parler durant le trajet, mais pas moyen de leur tirer un renseignement. Ils ne répondaient même pas à mes questions. J'étais morte de trouille !

Et tout ça à cause de moi ! Oh ! Bonnie que je t'aime…

Elle enchaîne dans la foulée :

– Bon ! On a assez parlé de moi ! Dis-moi plutôt comment ça s'est passé de ton côté ?

Je lui raconte l'irruption de James dans l'appartement de Maxwell, sa tentative pour m'inciter à partir avec lui de mon plein gré, comment ça a fait tilt dans ma tête quand un de ses hommes a parlé de la cible du Queens neutralisée…

– Et tu t'es inquiétée pour moi, dit-elle en me saisissant la main.

Nos doigts se pressent. Nous nous sourions.

Je ne me suis pas inquiétée, j'étais morte d'inquiétude !

Ensuite, je continue avec le coup de crosse, l'enlèvement en voiture, notre arrivée ici, la détention dans une chambre, la confrontation avec James qui a admis qu'il voulait me supprimer et finalement l'intervention in extremis de Maxwell. Quand j'ai fini de parler, nous restons quelques secondes silencieuses, puis Bonnie soupire : – Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

– Je ne sais pas, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour y réfléchir…

– Je voulais dire, avec Maxwell, où est-ce que tu en es ?

– Ça non plus, je ne sais pas… Pourtant j'y pense depuis qu'on est partis de la villa…

– Il a l'air de tenir sérieusement à toi.

Oui, il a l'air. Mais est-ce que cela suffit ?

Ses questions me replongent dans mes incertitudes. De ce côté-là, rien n'est résolu. Mais comment lui avouer mes interrogations ? Mes réticences ? J'ai des scrupules et, pourtant, c'est ma meilleure amie. Ce n'est pas le moment de lui en parler. Ce serait trop long. Car ces réticences ne proviennent pas de Maxwell, elles viennent de moi. Si j'hésite à m'engager totalement avec lui, c'est à cause de ce que j'ai vécu avec James.

Bien sûr, la situation est différente. Surtout maintenant. Maintenant, je sais que j'aime Maxwell comme je n'ai jamais aimé James. Les liens qui nous unissent sont d'une autre nature, mes sentiments

sont plus profonds et plus assurés. Je me sens plus mûre. L'épreuve que je viens de traverser a été révélatrice à ce sujet.

Mais j'hésite tout de même en repensant à quel point j'ai pu me tromper sur le compte de mon mari. À quel point j'ai pu m'aveugler sans soupçonner sa véritable nature. Il ne faudrait pas qu'une telle erreur recommence. Je ne le supporterais pas, je suis encore trop vulnérable. Le traumatisme provoqué par les événements qui se sont déroulés depuis une semaine est trop douloureux.

Bonnie me tire de mes réflexions en attaquant :

– Et toi aussi, tu tiens à lui, tu me l'as dit au téléphone !

– Oui, mais c'est compliqué…

Elle semble sceptique.

– Ce n'est pas si compliqué que cela ! Vous vous plaisez tous les deux et il n'y a plus d'obstacle devant vous !

Comme je la regarde d'un air interrogateur, elle explique :

– Parce qu'après un coup pareil, tu vas obtenir le divorce avec James sans difficulté.

Ce n'est pas le problème !

Elle est sur le point de continuer lorsque Maxwell nous rejoint. Elle s'empresse de changer de conversation :

– Pourquoi tu ne viendrais pas avec moi chez mes parents ? Il y a de la place pour dormir…

J'hésite quelques instants et je décline son invitation. Nous avons échangé un regard rapide avec Maxwell. Un regard où il me priait de refuser. De toute façon, moi aussi je préfère rester avec lui. Nous avons beaucoup trop de choses à nous dire.

Nous reprenons la limousine pour rentrer à New York. Une fois Bonnie déposée au pied de l'immeuble de ses parents, nous retournons vers Manhattan. Seuls tous les deux. D'un commun accord, nous parlons très peu. Juste les quelques mots strictement nécessaires que nous devons échanger. Je suis épuisée. La tension accumulée au cours de la journée met du temps à retomber. De son côté, Maxwell se concentre sur la conduite.

À quoi peut-il bien penser ?

Quand nous arrivons à l'appartement, Martha et Sheldon nous accueillent. À la vue de leur chaud sourire, je fonds subitement en larmes en leur demandant pardon. La fatigue et l'émotion de les revoir sains et saufs ont eu raison de moi. Martha pose une main sur mon bras.

– Ce n'est rien, madame, calmez-vous…

Maxwell les remercie pour tout ce qu'ils ont fait. Lorsque ses bras m'enlacent et me soulèvent, je m'y abandonne. Quel bonheur de me blottir contre lui ! De sentir sa chaleur m'envelopper. De respirer son odeur. Ses mains me pressent tendrement tandis qu'il m'emporte. Il m'aurait été impossible d'accomplir un pas supplémentaire tellement je suis épuisée. Une seule pensée surnage encore dans mon esprit engourdi : je suis vivante et Maxwell est là. Pour le moment, c'est tout ce qui compte. Mes yeux se ferment d'eux-mêmes.

3. Enfin libre

*

Le lendemain matin, alors que j'ouvre les yeux, le sourire de Maxwell est la première chose qui m'illumine. Après qu'il m'a portée la veille jusqu'au lit où je me suis écroulée, fourbue de fatigue, il est resté dormir près de moi. Maintenant, accoudé à mes côtés, il attend mon réveil. Un rayon de soleil fait ressortir le noir profond de ses cheveux, éclabousse son torse de lumière, jette des paillettes dorées sur sa peau nue. Je lui souris en retour.

Il n'a jamais été plus craquant !

– Comment vas-tu, ma belle ? Tu as faim ? Martha ne va pas tarder à apporter le petit-déjeuner…

Je fais non de la tête.

– Tu ne veux pas manger ? s'étonne-t-il.

– Si, mais pas tout de suite. Je veux d'abord que tu m'expliques.

– Quoi ?

– Tout ! Comment tu as appris que James m'avait enlevée ? Comment tu as su où me trouver ? Pourquoi la police était avec toi ? Qui est-ce qui…

Souriant de toutes ses dents, il lève les mains comme pour se protéger de l'avalanche de questions.

– Arrête ! Tu vas me noyer !

– C'est que j'ai besoin de savoir. Hier, le stress et l'épuisement m'ont empêchée de poser beaucoup de questions, mais ce matin, je veux que tu me dises.

– D'accord, d'accord.

Il s'assied dans le lit, cherche la meilleure position, se cale confortablement et remet en place sa mèche rebelle.

– D'abord, il faut que tu saches que James avait mis ton téléphone sur écoute…

Ça, je m'en doutais déjà !

– … et cela durait depuis longtemps. Selon les recoupements qu'on a pu faire, vraisemblablement depuis le début de votre mariage.

Quoi ? Il m'espionnait à ce moment-là ?

– Mais pourquoi ?

– Il voulait tout contrôler. Savoir ce que tu pensais, ce que tu disais aux autres, ce que tu faisais. Il venait de t'épouser et te considérait comme sa chose. Pour lui, sa femme n'était qu'une de ses propriétés parmi toutes celles qu'il possédait. Il la surveillait au même titre qu'il surveille la valeur de ses actions en bourse…

À l'époque où il disait qu'il m'aimait, il écoutait mes communications ! Répugnant !

Cette nouvelle révélation me choque. Je connaissais déjà bien des aspects peu reluisants de mon mari, mais je pensais qu'au début de notre mariage, il m'aimait. C'est faux, il m'espionnait déjà. Maxwell doit lire ce que je pense sur mon visage car il ajoute :

– Mais ce n'est pas tout. James s'était débrouillé pour mettre sur écoute toutes tes relations, tous tes amis. Pour que rien de ce qui te concernait ne lui échappe. Ainsi, le téléphone de Bonnie était sur écoute et celui de son frère Harold, ainsi que celui de tes amis Michaël et Rachel. Bref, celui de tous les gens qui te touchaient de suffisamment près…

Je le regarde avec un air tellement incrédule qu'il insiste :

– Je n'invente rien, on a des preuves irréfutables de ces écoutes. Il avait même réussi à pirater tes

communications professionnelles chez Hillerman Bros.

– Il piratait mes e-mails aussi ?

– Évidemment. Tout ce que tu recevais et tout ce que tu envoyais passait sous ses yeux. C'est ce qui lui a permis d'élaborer son plan afin de te supprimer. Il connaissait ton emploi du temps heure par heure, presque à la minute, et il attendait l'instant le plus favorable pour agir. Mon intervention a tout chamboulé. Tout à coup, tu avais disparu, il ignorait où tu étais et ce que tu faisais.

– Mais toi, tu savais déjà tout ça quand tu m'as enlevée ?

– Je savais l'essentiel. C'est la raison pour laquelle il était primordial que tu ne communiques avec personne. Et pour la même raison, je ne pouvais pas envoyer un autre e-mail à Bonnie après celui que je lui avais déjà envoyé. James surveillait ses messages, cela faisait courir un risque énorme à ton amie…

Et tu ne me l'as pas dit parce qu'à ce moment-là, je ne t'aurais pas cru !

– Par chance, continue-t-il, quand tu as appelé Bonnie avec le téléphone de Martha, celle-ci s'en est rendu compte immédiatement. Elle m'a prévenu. J'ai réalisé tout de suite que James allait se lancer sur ta piste sans perdre une seconde et j'ai aussitôt alerté la police.

– Pourquoi tu ne les as pas appelés avant ?

– Nous étions en contact depuis le début. J'avais fait part de mes soupçons au superintendant. Mais tant qu'ils ne reposaient que sur des présomptions, la police était impuissante. Quand on a été en présence d'un commencement de passage à l'acte, nous nous sommes donc précipités à l'appartement. Malheureusement, quand on est arrivés, Sheldon m'a dit que tu avais été emmenée quelques minutes auparavant…

– Martha et Sheldon ont été admirables ! Martha m'a défendue !

– Je sais. Ils ont récolté quelques contusions, mais rien de grave. En revanche, il y avait un homme de James dans l'appartement. Il mettait un bazar épouvantable. Deux policiers du SWAT l'ont facilement maîtrisé. On l'a interrogé. Il a refusé de dire quoi que ce soit, mais on suppose qu'il avait pour mission de faire croire à un cambriolage qui aurait mal tourné et de supprimer Sheldon et Martha pour accréditer cette thèse…

Mon Dieu, je ne me le serais jamais pardonné !

Brusquement, les dangers qu'ils ont courus à cause de moi m'apparaissent encore plus cruellement. Ils ont tout simplement risqué leur vie ! Je me sens coupable de mon inconséquence, de ma légèreté. Certes, il était difficile de croire Maxwell quand il m'assurait que James mettrait tout en œuvre pour me supprimer. Qu'il ne reculerait devant rien. Cela paraissait tellement extravagant ! Tellement impossible ! Pourtant, j'aurais dû l'écouter. Ne pas m'obstiner.

– S'ils avaient été tués, ça aurait été de ma faute !

Maxwell reste un instant silencieux. Puis il me caresse les cheveux.

– L'essentiel, c'est qu'ils soient sains et saufs. Cela ne sert à rien de se faire des reproches après coup.

C'est exact, mais ça n'empêche pas…

– Quoi qu'il en soit, reprend-il, James t'avait obligée à le suivre. J'étais arrivé trop tard. Il fallait donc agir au plus vite car nous n'avions pas beaucoup de temps. Tous nos renseignements concordaient, c'est dans la villa du Connecticut que…

– Tu la connaissais ?

– On savait qu'elle servirait de point de ralliement. Tandis que je tentais de t'intercepter à l'appartement, une autre équipe du SWAT a filé dans le Connecticut pour y précéder les ravisseurs. Il fallait qu'elle soit en place avant ceux-ci. Après avoir investi la propriété, les hommes ont pris

position dans les bois autour de la villa.

– Ils étaient déjà là quand je suis arrivée ?

– Oui. Ils étaient même là quand Bonnie est arrivée un peu avant toi. Et ils ne vous quittaient pas des yeux.

J'aurais juré que les bois étaient déserts !

– Lorsque les deux parties de la bande ont été réunies, le SWAT a laissé les hommes de James mettre la dernière main à leurs préparatifs. Le capitaine voulait accumuler le maximum de preuves sur le maquillage du meurtre en accident pour les coincer plus sûrement. James possède de l'influence, des relations, beaucoup d'argent. On voulait éviter qu'il s'en tire par un tour de passe-passe si l'affaire n'était pas impeccablement ficelée.

– Et toi, où tu étais ?

– Moi ? Je fonçais vers la villa. Je crois bien que jamais personne n'a accompli le trajet aussi vite. J'étais fou d'inquiétude. Bien sûr, je savais que les policiers interviendraient si ta vie ou celle de Bonnie était en danger mais je craignais tout de même pour toi. On ne te dirige pas facilement et j'avais peur que tu te rebelles en t'imaginant la situation désespérée. Que tu prennes une initiative malheureuse et que James en finisse d'une autre manière que celle qui était prévue.

Bien vu ! Si j'avais trouvé une occasion de fuir, je l'aurais saisie !

Nous échangeons un regard plein de sous-entendus. Est-ce de l'admiration que je lis dans les yeux de Maxwell ? Une chose est sûre, ça n'est ni de l'incompréhension ni de l'agacement. Encore moins du mécontentement. Contrairement à James, accepte-t-il que je sois une femme libre et autonome ? En tout cas, dans mes yeux à moi, il ne peut voir que la gratitude et l'amour que j'éprouve pour lui, même si les mots me manquent pour les exprimer comme je le voudrais. D'une voix pas trop bien assurée, je questionne :

– Et c'était quoi exactement qui était prévu ?

– Une voiture très habilement trafiquée qu'on aurait lancée dans un ravin avec Bonnie et toi à l'intérieur. Même après une enquête minutieuse, les experts auraient conclu à une défaillance mécanique. Pour faire bonne mesure, on vous aurait bourrées de drogues et d'alcool avant de vous exécuter et d'incendier la voiture. Il n'aurait fait de doute pour personne qu'il s'agissait d'un accident. Heureusement, la police est arrivée à temps, juste au moment où James allait t'emmener. La suite, tu la connais…

Je reste longtemps sans rien dire. Trop d'événements en si peu de temps ! Trop de péripéties ! Tellement de stress et d'angoisse ! Tellement d'émotions contradictoires ! Quand je pense qu'hier matin à la même heure, j'étais séquestrée et que je cherchais désespérément un téléphone pour appeler Bonnie. Alors, la menace qui pesait sur moi restait virtuelle, cantonnée dans le futur. Depuis, j'ai éprouvé la réalité de la haine que James nourrissait à mon égard. Une haine qui allait jusqu'au meurtre ! J'en suis encore bouleversée.

À présent, c'est fini, mais je ne suis pas encore entièrement remise de cette confrontation. Des images me reviennent par flashs. Des images qui me font frémir rétrospectivement. Je revois l'irruption de James dans l'appartement, je le revois lorsqu'il m'a frappée, je me revois dans la villa quand je l'ai défié de me tuer. À cet instant-là, j'ai bien cru que j'allais mourir. Un frisson me fait tressaillir.

– Qu'est-ce que tu as ? s'inquiète Maxwell.

– Rien. Je récupère.

– Tu as l'air songeuse.

– Non, mais tout s'est déroulé si vite que je me demande ce qu'il va se passer maintenant… ce

que je vais faire…

J'ai bien une idée mais…

Il ne répond pas tout de suite, il semble réfléchir. Je le guette du coin de l'œil. Il remet en place sa mèche rebelle qui n'en avait pas besoin.

– Maintenant tu es libre, Eva. Libre de faire ce que tu veux. Évidemment, si tu le désires, tu peux rester ici autant de temps que tu le veux. Mais après cette épreuve, je comprendrais parfaitement que tu préfères rentrer chez toi…

Chez moi ?

– Légalement, tu es toujours mariée avec James et tu peux donc disposer de son appartement. Tu retourneras à ton travail, tu retrouveras Bonnie et tes amis, tu reprendras une vie normale…

Rentrer au loft ? Je n'ai jamais beaucoup aimé habiter ce loft prétentieux et tape-à-l'œil. Et puis il me rappellerait trop ce qui vient de se passer. Non, ce n'est pas chez moi. Mais il n'a pas tort, je dois reprendre une vie normale. La vie d'avant James. Les soirées avec Bonnie et son frère, les sorties avec Rachel et Michaël, mon poste d'attachée de presse chez Hillerman Bros s'ils veulent encore de moi.

– Je ne veux pas retourner dans le loft.

– Je te comprends…

Il va pour continuer, mais se ravise et ne dit rien. Nous nous regardons en silence. Est-ce qu'il pense aux mêmes choses que moi ? Si seulement j'en étais sûre ! D'un autre côté, pourquoi rester ici alors que le danger est définitivement écarté, que je ne risque plus rien, que Maxwell ne me retient plus prisonnière ? Je n'ai aucune raison de m'enraciner dans sa vie. D'ailleurs, il n'a rien dit qui aille en ce sens.

Alors pourquoi ce silence me fait-il si mal ?

Il a été superbe, il m'est venu en aide sans compter ses efforts, il m'a sauvée au péril de sa vie, c'est déjà beaucoup. Certes, nous éprouvons l'un pour l'autre un sentiment très fort. Mais est-ce que cela signifie que nous soyons obligés de ne plus nous quitter ?

Pourtant, la pensée d'une séparation me fait l'effet d'une déchirure. Une sensation de vide se creuse dans ma poitrine. Une sensation douloureuse. Est-ce qu'il souhaite vraiment que nous prenions nos distances ? Ça n'est pas ce qu'il a dit. Il a dit que je pouvais rester autant de temps que je voulais, mais c'est peut-être une simple courtoisie de sa part. Une façon de ne pas me brusquer. Je l'observe à la dérobée. Lui non plus ne paraît pas être à l'aise. Finalement, il se tourne vers moi.

– Je ne devrais peut-être pas te l'avouer maintenant, Eva, mais tu as bouleversé ma vie !

Le temps s'arrête. Je ne lui ai jamais vu un air aussi grave. Mon regard s'accroche au sien. Il poursuit :

– Après ce qu'il s'est passé, je comprendrais très bien que ma présence te rappelle trop de souvenirs douloureux et que tu veuilles me fuir…

Oh ! non !

– … mais s'il y avait un espoir qu'un jour une vraie relation puisse s'établir entre nous, sache que j'attendrai ce jour-là. Je n'ai jamais ressenti quelque chose d'aussi fort pour personne. Je suis amoureux de toi, Eva ! Amoureux comme je ne l'ai jamais été…

C'est comme si des milliers de cloches se mettaient brusquement à carillonner dans ma tête. Son aveu me bouleverse tellement que je me sens un peu perdue. Un tel sentiment de bonheur m'envahit que mes dernières réticences s'évanouissent. Les lèvres tremblantes, j'ébauche un sourire. Mes yeux picotent. Ma gorge nouée ne laisse filtrer qu'un filet de voix enrouée :

– Moi aussi, je t'aime.

Ses lèvres se rapprochent alors des miennes. Parfum d'ambre et de musc. Nos bouches se soudent. Avant de fermer les yeux, je me noie dans son clair regard aigue-marine tandis que nos corps s'étreignent avec passion.

Dans la précipitation, alors que nous nous enlaçons, le décolleté de ma nuisette glisse sous les mains expertes de Maxwell. Émergeant d'un fouillis de dentelle et de satin chiffonnés, un de mes seins montre insolemment le bout de son téton. Mon bel amant, à qui ce détail n'échappe pas, l'effleure légèrement et son doigt décrit un cercle qui suit scrupuleusement le contour de l'aréole rose pâle. Merveilleuse magie de sa caresse, une douce chaleur se répand dans mes veines. Le téton se gonfle, durcit. Je respire plus vite.

– Il cherche à me provoquer ? demande mon amant sur un ton gouailleur.

Pourquoi pas !

Je me garde bien de répondre. Sous mes paupières à demi baissées, je suis des yeux les mouvements de son doigt. Ma peau se hérisse de chair de poule. Comment est-il possible que je réagisse si rapidement chaque fois que ses mains me touchent ? Ne serait-il pas un peu sorcier ? Ma poitrine s'échauffe. J'ai l'impression qu'elle s'épanouit, qu'elle se tend vers lui.

Il saisit délicatement la pointe de mon sein entre son pouce et son index. Je me cambre. Il la pince imperceptiblement. Un frisson court de ma nuque à mes épaules. Plaisir ? Attente ? Appréhension ? Les trois se mélangent. Le pincement s'accentue. Je tressaille. Un nouveau frisson me traverse, plus vif que le précédent.

– Je t'ai fait mal ? demande-t-il en enlevant sa main.

Le ton de sa voix reflète plutôt une tendresse amusée qu'une réelle inquiétude.

Un peu, mais c'est si agréable…

Souriante, je fais non de la tête. Rassuré, il reprend possession de mon sein. En taquine la pointe érigée du bout de l'ongle. Je pose une main sur la sienne.

– Oui, murmuré-je dans un souffle.

Mais dans le mouvement, j'ai entraîné la nuisette. Le fouillis de satin et de dentelle recouvre à nouveau entièrement ma poitrine.

– Ce vêtement nous embête, ronchonne Maxwell.

D'un geste soudain, il plonge ses deux bras sous le drap, attrape le bas de ma nuisette, la relève jusqu'au-dessus de ma tête pour m'en dépouiller et la lance sur le tapis. Puis il s'empare du drap et le rejette au pied du lit. Moitié riant et moitié protestant, je plaque une main devant mes seins et l'autre au bas de mon ventre.

– Mais enfin, monsieur ! Vous vous conduisez comme un… un… affreux goujat !

À genoux à côté de moi, les yeux brillants, il me considère d'un air de défi.

– Non, Eva, pas comme un goujat, comme un homme amoureux ! Et je suis bien décidé à te le prouver !

Touchée !

Ses paroles me vont droit au cœur. Je fonds devant une telle profession de foi. Elle ne peut que recueillir mon assentiment le plus complet. Au fond, l'impatience qu'il manifeste est loin de me déplaire. Toutefois, afin de poursuivre le jeu, je maintiens le barrage de mes mains devant ma poitrine et mon sexe dans une attitude de pudeur outragée. Et je secoue la tête, fronçant les sourcils, la mine faussement courroucée.

– Je déteste qu'on me force !

Il écarquille les yeux comme s'il mettait mon affirmation en doute. Un sourire carnassier découvre ses dents parfaites.

– Qui a dit que je voulais te forcer ? C'est une déclaration…

Il a failli dire « d'amour », mais il s'est arrêté au dernier moment. Dommage, cela m'aurait plu de l'entendre. Je fais la moue. Nous nous mesurons du regard. Sa poitrine, large et puissante, se soulève au rythme rapide de sa respiration. Légèrement penché vers l'avant, tous ses muscles tendus, on dirait un fauve prêt à bondir. La bosse qui distend le boxer ne laisse aucun doute sur l'intensité de son désir.

Mais le fauve ne bondit pas. Il se maîtrise. Sa main se pose sur mon épaule, descend le long de mon flanc, atteint le creux de ma taille, épouse l'arrondi de ma hanche dans une caresse apaisante. On dirait qu'il veut m'amadouer. Il remonte vers ma poitrine. Je retiens mon souffle. Il écarte ma main plaquée sur mes seins, doigt après doigt, comme il ouvrirait un paquet cadeau. Je ne fais rien pour l'en empêcher.

– Tu es belle ! s'exclame-t-il.

Le compliment me remue. Involontairement, je redresse le torse. Il me saisit le poignet et éloigne mon autre main qui protège mon sexe. Je ne résiste pas plus.

– Tu es belle ! répète-t-il.

Un sentiment complexe m'envahit. J'ai l'impression de n'avoir jamais été aussi nue devant lui qu'à cet instant. Nue, désarmée et vulnérable. Comme si c'était la première fois que nous faisions l'amour ensemble. De son côté, il a l'air indécis tout à coup, presque intimidé. Mon envie de lui s'en trouve accrue. Une bouffée de chaleur me monte au visage tandis qu'il me dévore du regard. D'un élan, je me jette à son cou.

Accrochés l'un à l'autre, nous nous écroulons sur le lit. Nos lèvres s'unissent, nos souffles se mêlent, sa langue se noue à la mienne. Les nerfs à fleur de peau, je me laisse emporter par l'ivresse de son baiser. Pourquoi faut-il que je baisse toujours pavillon si rapidement ? Pas de doute, c'est un sorcier !

Pour ne pas être en reste, mes doigts se glissent sous son boxer qu'ils descendent le long de ses cuisses et de ses jambes. Il m'empoigne par les fesses pour me presser contre lui. Sa virilité tendue imprime sa chair nue et sa dureté sur mon ventre. Nos langues s'affrontent dans un ballet étourdissant.

Que cela ne finisse jamais !

Mais alors que je commence à dériver, il desserre notre étreinte.

L'espace d'un instant, il m'abandonne, se coule souplement le long de mon corps. Que fait-il ? J'ai à peine le temps de m'interroger que sa bouche court de mes lèvres à mon cou qu'il mordille avant de lécher l'emplacement de la morsure. Puis, sans attendre, ses lèvres descendent de mon cou à mes seins, se referment sur les pointes érigées. Il les aspire pendant que ses mains se baladent sur ma croupe et mes hanches. Cernée par ses caresses, je me tortille en soupirant.

Maxwell, tu es un démon !

Sa hâte ne m'offre pas une seconde de répit. Sans me laisser le loisir de rassembler mes esprits, il reprend sa course. De mes seins à mon ventre à présent, léchant ou picorant des baisers furtifs ici et là. Sa langue s'introduit dans mon nombril, me tire de nouveaux soupirs. Le plaisir enfle en moi comme une vague. Affolée, j'agrippe nerveusement ses cheveux dans l'espérance illusoire de le stopper. Mais sa bouche poursuit son périple, toujours plus bas vers ma féminité aux aguets. Je n'ai pas la force de m'y opposer.

Il va m'achever !

Deux de ses doigts entrouvrent mon sexe. Écartelée entre l'attente et la crainte, je me crispe instinctivement. Son souffle brûlant qui enveloppe mon bourgeon intime balaie d'un coup mes appréhensions. Au bord du vertige, mes reins se soulèvent comme ceux d'une victime s'offrant

d'elle-même au sacrifice. Mon cœur bat la chamade. Le dos arqué, les muscles bandés, je ne suis plus qu'une boule de nerfs et de plaisir !

La pointe de sa langue s'écrase sur mon clitoris. Si chaude et si suave qu'un éclair telle une décharge électrique me déchire de part en part. La secousse est si forte que je pousse un cri. Douce défaite qui me transporte. Mes cuisses se resserrent comme un étau, mes ongles s'enfoncent dans le crâne de Maxwell que j'emprisonne. Puis les ondes de ma jouissance s'apaisent petit à petit. Dans un souffle, je murmure :

– Je n'ai jamais été aussi heureuse !

Il relève la tête.

– Moi aussi…

Nous restons quelques secondes sans mouvement. Puis ma respiration reprend un rythme plus régulier. Soudain, une envie qui me traverse l'esprit me tire un sourire.

– Pourquoi tu souris ?

Vais-je oser ?

Il se relève sur un coude. Du coin de l'œil, j'aperçois sa virilité déployée. Orgueilleuse et tendue comme un arc, elle semble me mettre au défi. Le regard de Maxwell m'interroge. Allez, je me lance :

– Tu te souviens du jeu auquel on a joué la dernière fois ?

Il cherche dans sa mémoire, acquiesce avec une moue étonnée :

– Oui.

On dirait que je l'intrigue.

– Eh bien maintenant, c'est mon tour !

Durant une seconde ou deux, il demeure perplexe. Puis subitement, il réalise ce que cela signifie et son regard s'illumine.

Quelques instants plus tard, il est étendu à mes côtés. Ma main glisse sur son ventre, saisit sa hampe. Ainsi, elle me paraît plus impressionnante, mélange de puissance et de fragilité qui m'attendrit. Mes doigts coulissent avec lenteur vers la base, l'encerclent étroitement. Elle se cabre. Ai-je serré trop fort ? Un sourire de Maxwell me rassure. Mais pourrai-je lui donner autant de plaisir qu'il m'en a donné ? me montrer aussi habile que lui ?

Je le souhaite de tout mon cœur !

En tout cas, ses yeux n'ont jamais brillé avec une telle intensité. On dirait qu'ils veulent m'encourager. Je me penche sur son ventre. La flèche fièrement dressée, chaude et vivante, s'épanouit encore un peu plus. C'est la première fois que je la contemple de si près. Les veines y dessinent tout un réseau de fines lignes bleutées, la peau en est d'une douceur de satin. Je relâche la pression de mes doigts qui remontent d'une caresse enveloppante. Dans un brusque sursaut, sa virilité se tend davantage.

Mâchoires serrées et muscles noués, Maxwell respire de plus en plus vite. Il grogne sourdement quand j'effleure de mes lèvres son membre frémissant. Un parfum poivré remplit mes narines, un parfum qui me met la tête en feu. Mes lèvres prennent de l'audace, parcourent sa verge de haut en bas, en découvrent progressivement les différentes saveurs et les points les plus sensibles.

Puis ma langue à son tour court le long de la chair durcie. Les grognements laissent la place à des exclamations, des mots sans suite qui ne signifient pas grand-chose, mais qui parlent à mon cœur. Les reins de Maxwell se cambrent lorsque j'approche de la pointe de son sexe. Il ferme les yeux. J'ai le sentiment de le tenir à ma merci. Comme si j'atteignais le plus intime de lui-même. Il est à moi ! Cela me fait un peu peur et m'électrise en même temps. Tout à coup, il murmure :

– Arrête !

Je stoppe.

Je m'y prends mal ?

Le souffle haletant, il m'attire à lui. Ma poitrine s'écrase contre la sienne. Ses bras puissants m'enserrent comme dans une cage, me renversent de sorte qu'il se retrouve au-dessus de moi.

– Arrête, répète-t-il à voix basse.

– Il ne faut pas m'en vouloir si je ne le fais pas très bien, mais…

Il éclate de rire.

– Pas très bien ? Mais c'était divin !

Au moment où j'ouvre la bouche pour lui répondre, il me la clôt d'un baiser. Un baiser espiègle et rapide qui me laisse sur ma faim. Pourtant, en m'adressant ce compliment, il ne pouvait pas me faire un plus grand plaisir. Je craignais d'avoir été maladroite, que ma caresse lui ait déplu et, au contraire, il l'a appréciée.

– Tu es une diablesse ! s'exclame-t-il avant de reprendre mes lèvres.

Je m'abandonne avec un soupir de bonheur. Pourrais-je jamais aimer Maxwell davantage ? Le poids de son corps contre moi, sa langue qui joue avec la mienne, ses mains qui se glissent sous mes reins et pétrissent mes fesses ne mettent pas longtemps à raviver mon désir. Il ne tarde pas à s'en rendre compte.

Deux de ses doigts me pénètrent, amorcent un mouvement de va-et-vient. La sensation est si sublime que mes yeux se ferment d'eux-mêmes. En une poignée de secondes, son baiser me communique sa ferveur. Ses doigts me plongent dans un ravissement proche de l'extase. C'est incroyable ! Il faut que je me retienne de toutes mes forces pour ne pas perdre la tête. Une félicité inhumaine m'entraîne sans recours. Comment peut-il me produire autant d'effet ? Cet homme est *trop* !

Mais mon corps n'écoute pas mes réflexions et répond au va-et-vient de ses doigts qui s'accélère. Ma félicité monte d'un cran. J'ai l'impression que des petites bulles irisées venues du plus profond de moi flottent dans mes veines, cherchent à s'échapper, éclatent à la surface de ma peau. Dans la demi-inconscience de ma volupté naissante, je perçois le froissement d'un sachet qu'on déchire, les gestes grâce auxquels mon amant se munit d'un préservatif.

Oui ! Viens maintenant !

Comme s'il avait lu dans mes pensées, il me chuchote au creux de l'oreille :

– Je ne peux plus attendre, Eva !

Moi non plus !

Son sexe s'insère à l'orée de mon antre offert. Je lève les cuisses pour mieux emprisonner ses hanches, j'empoigne ses fesses. Maxwell me laboure frénétiquement. Abîme de délice qui m'engloutit inexorablement. Mon cœur bat la chamade. D'un coup de reins, il se plante au fond de moi. Je m'embrase comme une torche, feu de joie qui flambe instantanément. Un gouffre de plaisir s'ouvre en moi. Mes ongles griffent les globes de ses fesses, nos halètements se confondent dans un même souffle.

Inlassablement, il me pilonne. Je m'ouvre à lui davantage, vaincue et triomphante à la fois. Les glissements progressifs vers la jouissance que rien ne peut plus arrêter me tirent de petits cris affolés. Son rythme s'accélère. Mes coups de reins répondent aux siens. Une même frénésie nous anime. En quelques allées et venues profondes et puissantes, il me conduit aux portes de l'orgasme. Vertige comme une déchirure vers le bonheur. Un ultime assaut m'en fait franchir le seuil. Deux cris qui jaillissent simultanément. Nous sombrons ensemble.

4. Épilogue

*

Six mois plus tard…

Déjà six heures ! Heureusement, la pluie a cessé et une douceur inhabituelle règne sur New York depuis quelques jours. C'est rare au début du mois d'avril. En toute hâte, je m'engouffre chez *Dean and Deluca*. On y trouve le meilleur jambalaya de poulet cajun de tout Manhattan et Bonnie adore le jambalaya de poulet cajun.

Je l'ai invitée à dîner pour célébrer sa toute nouvelle promotion en tant que chef des ventes adjointe chez Squire. Une belle réussite à vingt-cinq ans ! Il y a deux mois, c'est elle qui m'avait invitée pour fêter ma nomination au poste d'attachée de presse en titre chez Hillerman Bros. Maintenant, j'ai un bureau à moi, des responsabilités plus importantes et une assistante. Mais ce soir, le dîner est en l'honneur de Bonnie !

Au téléphone, elle m'a assurée qu'elle serait chez moi à sept heures avec son frère Harold. Ça me laisse tout juste le temps de finir mes courses, de rentrer et d'effectuer les derniers préparatifs. Je suis en train de disposer les amuse-gueule sur la table basse quand mes deux invités arrivent. Harold habillé de façon décontractée et Bonnie, fidèle à elle-même, dans une ravissante petite robe jaune griffée Calvin Klein.

Quelques minutes plus tard, plantée devant la grande baie qui donne sur Central Park, elle lève son verre.

– Cheers ! lance-t-elle. Je suis jalouse de la vue que tu as !

– Je ne m'en lasse pas depuis que je suis ici. Deux mois déjà… deux mois que le divorce avec James a été prononcé et que j'ai pu acheter l'appartement.

– Je sais. T'as bien fait, la vue est superbe !

Je l'enlace par les épaules.

– Moi, ce que je vois surtout quand je regarde par la baie, c'est mon indépendance. Grâce à cet appartement, je suis libre. Je ne dépends plus de personne.

– Tu veux dire que tu ne dépends pas de Maxwell ! remarque-t-elle avec un sourire en coin.

– Oui. Après ce qu'il m'est arrivé, j'ai besoin d'être un peu seule. Maxwell m'a bien proposé de rester chez lui, mais ce n'est pas le bon moment. J'ai vécu un tel calvaire avec James qu'il faut que je fasse le point, que je retrouve mon indépendance. Au moins pour un temps…

– Je ne comprends pas, me reproche gentiment Bonnie, tu dis que tu l'aimes à la folie et tu refuses de vivre avec lui…

D'une voix que j'espère convaincante, je réplique :

– On est très bien comme on est !

Enfin ! Presque très bien… Il me manque tout de même quand il n'est pas là !

Mon amie hausse les épaules.

– Tu fais comme tu le sens ! Je ne cherche pas à t'influencer ; c'est impossible, tu es têtue comme une mule. Mais…

– À propos de Maxwell, intervient Harold, il a prévu quelque chose pour ton anniversaire ?

Sa sœur lui fait les gros yeux.

– Ben quoi, se défend-il, Eva a vingt-cinq ans la semaine prochaine, je peux quand même lui demander si son amoureux a prévu quelque chose !

– Tu as raison, lui rétorque Bonnie, mais ce sont des questions qu'on ne pose pas !

J'éclate de rire. D'habitude, mon amie n'est pas si regardante sur les règles du savoir-vivre.

– Ne vous disputez pas, je peux vous répondre. Pour mon anniversaire, Maxwell m'offre des vacances au soleil. D'ailleurs, nous partons demain…

Et dans son jet privé, s'il vous plaît !

– Pour où ? interroge Bonnie subitement curieuse.

– Aucune idée, il n'a pas voulu me le dire. Il m'a juste dit de prendre mon bikini et ma crème solaire…

– Peut-être que vous irez à Hawaï, rêvasse Harold à voix haute. Non, pas Hawaï, c'est trop commun ! Alors Cancún ou les Caraïbes… Ah ! les Bermudes, Antigua, la Barbade…

– Les Antilles, ça me plairait bien. Mais je n'en sais rien du tout ! C'est une surprise qu'il veut me faire…

Plus pratique que son frère, mon amie s'inquiète :

– Et ton boulot ?

– Ils ont été super compréhensifs ! Hillerman Bros m'accorde quinze jours de congé. Il faut dire que depuis six mois, j'ai bossé comme une dingue. Je leur devais bien ça pour les remercier du soutien qu'ils m'ont apporté après ce qu'il m'est arrivé.

À cet instant, la sonnerie du four nous signale que le jambalaya n'attend plus que nous pour le déguster.

Pour l'occasion, j'ai débouché une bouteille de Château Margaux. Le bordeaux et la récente promotion de Bonnie contribuent à entretenir notre bonne humeur. Comme de juste, la conversation porte essentiellement sur ses nouvelles responsabilités et tout ce qui va changer pour elle.

Le recrutement et l'animation d'une équipe de représentants la passionnent, elle se montre intarissable sur les réunions qu'elle doit organiser et diriger, enthousiasmée par la gestion de clients plus importants. En clair, elle travaille dix heures par jour, n'a pas une minute à elle et s'en trouve ravie. Et moi, j'en suis tellement heureuse pour elle.

***

Après leur départ et malgré l'heure tardive, je consulte ma messagerie comme je le fais chaque soir avant de me coucher. Qui sait ? Il y aura peut-être un mot de Maxwell.

Non, aucun e-mail de lui. Une pointe de déception me pince le cœur. Il est vrai qu'il m'en a déjà envoyé un juste avant que je quitte le bureau et qu'il dînait ensuite avec trois banquiers du Midwest en vue d'une grosse opération financière. En revanche, j'ai un message de Sidney Islington, l'avocat qui s'est occupé de mon divorce avec James.

Qu'est-ce qu'il me veut ? Le divorce a été enregistré pourtant…

De : Sidney Islington

À : Eva Morton

Objet : Procès de James Hampton

Chère Madame,

Pouvez-vous me contacter rapidement afin que nous discutions des problèmes relatifs aux suites juridiques de votre divorce ?

Respectueusement,

Sidney Islington, avocat

P.-S. : Je suis actuellement à San Francisco. Si vous lisez ce message maintenant (bien qu'il soit près de minuit à New York), vous pouvez y répondre immédiatement, cela nous ferait gagner du temps.

Je regarde l'heure. Minuit moins dix. Qu'est-ce que cela signifie « des problèmes relatifs aux

suites juridiques de votre divorce » ? J'espère que celui-ci n'a pas été invalidé à cause d'un vice de forme quelconque. Ce serait un désastre ! Puisqu'il m'y invite, autant expédier cette affaire tout de suite, j'aurai l'esprit plus libre pour partir demain avec Maxwell.

De : Eva Morton

À : Sidney Islington

Objet : Votre e-mail

Cher Maître,

Je ne dormais pas, mais vous m'inquiétez. Est-ce que certaines clauses du divorce sont remises en question ? ou bien la procédure entière ? ou encore quelque chose d'autre ?

Pouvez-vous préciser ?

Je vous prie d'agréer, Maître, l'expression de mes sentiments distingués.

Eva Morton

Pour tromper l'attente, je me fais un café que je sirote en reclassant des dossiers dans l'ordinateur. Dix minutes plus tard, un nouvel e-mail de l'avocat s'inscrit sur l'écran. Il n'a pas été long à répondre.

De : Sidney Islington

À : Eva Morton

Objet : Procès de James Hampton

Chère Madame,

Excusez-moi de vous avoir alarmée.

Non, rassurez-vous, ni votre divorce ni aucune de ses clauses ne sont remis en question. Le jugement est définitif. Vous êtes divorcée et la partie des biens de votre ex-mari que le tribunal vous a allouée vous est définitivement acquise.

Ma requête concerne votre déposition au procès de votre ex-mari qui va s'ouvrir dans deux mois devant le tribunal criminel de New York. Comme vous étiez mariés au moment de sa tentative d'assassinat et qu'une femme mariée ne peut pas témoigner pour ou contre son mari, vous devez signer une déclaration que votre avocat (en l'occurrence moi-même) remettra à la cour avant l'ouverture du procès.

C'est uniquement une question de procédure, mais plus rapidement ce sera fait, mieux cela vaudra.

Si vous pouviez passer à mon cabinet dans les jours qui viennent, ce serait parfait. Ma secrétaire vous remettra le formulaire que vous n'aurez qu'à parapher.

Encore mille excuses d'avoir provoqué votre frayeur.

Sidney Islington, avocat

Ouf ! J'ai eu peur ! Pas tellement pour l'argent, je n'avais rien réclamé lors de la demande de divorce. C'est le juge qui a décidé qu'une petite partie (assez coquette tout de même) des biens de mon époux me revenait de plein droit. Mais si le jugement de divorce avait été cassé, j'aurais difficilement supporté de me retrouver à nouveau mariée avec James. Cela m'aurait porté un sérieux coup au moral !

Par bonheur, ce n'est pas le cas. N'empêche, la journée de demain s'annonce chargée ! J'aurai déjà besoin de tout mon temps pour mettre au net les dossiers en suspens chez Hillerman Bros et donner les dernières consignes à Samantha, ma nouvelle assistante. Et maintenant, il va falloir en plus que j'aille au cabinet de l'avocat pour signer le formulaire. Je ne vais pas arrêter de cavaler. Surtout que Maxwell passe me prendre à cinq heures.

Maxwell ! Deux semaines de vacances en tête-à-tête ! Waouh !

À cette pensée, je souris bêtement à mon ordinateur. Tous mes petits problèmes de planning pour demain s'envolent. Ils ne résistent pas devant la perspective des quinze jours qui nous attendent. Lui et moi, seuls tous les deux ! Un rêve que je chérissais secrètement ! En six mois, hormis quelques week-ends à Key West ou aux Bahamas, trop rares à mon goût, nous n'avons pas trouvé le temps de nous échapper.

Bien sûr, on se voit très souvent, presque chaque jour, et on peut dire qu'on est complètement fous amoureux l'un de l'autre. C'est bien simple, depuis la mise hors d'état de nuire de James, on n'a pratiquement pas connu un seul nuage important. J'ai l'impression de vivre un rêve éveillé. Évidemment, sa tendance à vouloir me protéger malgré moi n'a pas disparu d'un coup de baguette magique. Mais elle diminue peu à peu. Par certains côtés, il m'encourage même !

Cependant, je dois reconnaître que cette tendance protectrice m'a été utile tout de suite après l'arrestation de James, quand les journaux se sont rués sur l'événement. Essentiellement les magazines people. Un milliardaire soupçonné de tentative d'assassinat sur la personne de sa femme, c'était une info si explosive qu'ils ne pouvaient pas la manquer ! Dans les heures qui ont suivi, les rédactions de *US Weekly*, de *Vanity Fair* ou de *People* se sont mises en chasse.

Jusque-là, hormis quelques entrefilets et des photos de groupe où j'apparaissais en compagnie de James, la presse ne s'était pas particulièrement intéressée à moi. J'étais un personnage secondaire dans la jungle des célébrités new-yorkaise. Mais voilà que tout à coup je passais au premier plan ! Sans avoir rien fait pour ça, j'occupais le devant de la scène. Les paparazzis se sont lancés à mes trousses et les journalistes étaient prêts à soutenir un siège pour recueillir mes déclarations. Tous se sont précipités au loft pour recueillir de ma bouche le récit de mon calvaire et obtenir l'exclusivité de mes impressions à chaud. À ce moment-là, j'étais encore trop choquée pour supporter une telle pression.

Heureusement, je n'y étais pas ! On en avait discuté avec Maxwell qui m'avait déconseillé d'y retourner. À cause des paparazzis justement. Alors, il s'est montré efficace. Avec beaucoup d'astuce, il a trompé leur vigilance et m'a conduite dans un petit appartement qu'il possède à Greenwich Village où je suis restée une quinzaine de jours. Le temps de laisser l'orage médiatique s'éloigner.

À la suite de cet épisode, nous avons beaucoup parlé. Il a admis que son envie de me protéger à tout prix ne devait pas empiéter sur mon indépendance. Il m'aimait, mais cela ne signifiait pas qu'il avait le droit de m'imposer quoi que ce soit, même si son tempérament l'y portait naturellement. J'étais une personne responsable, capable de prendre moi-même les décisions qui me concernaient. Maintenant, il me laisse libre de mes choix.

Et c'est pour cela aussi que je suis de plus en plus amoureuse de lui !

Cette dernière réflexion me conduit dans une autre direction. Quelle surprise m'a-t-il réservée pour mon anniversaire ? Il a un don magique pour trouver ce qui me fait plaisir. Mon esprit se met à vagabonder. Où va-t-il m'emmener ? Quel coin paradisiaque aura-t-il déniché ? Au bout de quelques minutes, je me secoue. Inutile d'essayer de deviner, mieux vaut lui faire confiance !

Je suis épuisée, il est presque une heure du matin. Réveil réglé sur six heures, je me couche.

***

Le lendemain, c'est le jingle de mon téléphone qui me tire du sommeil. Six heures moins deux. Qui ça peut être ?

– Bonjour, ma belle. Bien dormi, j'espère ? Il est tôt, mais tu as beaucoup de choses à faire aujourd'hui…

– Oh ! Maxwell, je rêvais de toi !

– Et c'était agréable ?

– Plus qu'agréable…

Il me murmure des mots doux et des promesses vagues mais délicieuses auxquels je réponds sur le même mode.

Puis il conclut :

– Je te rappelle que je serai au pied de ton bureau à dix-sept heures !

– Comme si j'avais pu l'oublier !

– Ne monte pas tout de suite sur tes grands chevaux ! C'est seulement une dernière confirmation parce que, après, je n'ai plus une minute à moi et je ne pourrai pas te rappeler.

Nous échangeons encore quelques mots câlins, quelques promesses, et nous raccrochons. Il a un emploi du temps encore plus serré que le mien. Je m'arrache du lit. En route pour une folle journée !

***

Quand je pénètre chez Hillerman Bros, Sharon à l'accueil est en grande conversation avec un client. Discrètement, elle me fait signe qu'elle a quelque chose à me dire. Dès que le client s'éloigne, je m'approche. Elle semble tout excitée.

– Le patron veut vous voir, Eva ! « Sitôt qu'elle arrivera » a-t-il précisé.

Aïe ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Je demande :

– Bon ou mauvais ?

– Plutôt bon, je crois… Il souriait…

Le renseignement est d'importance, le grand chef est tellement sérieux qu'il a la réputation de rire chaque fois qu'il se brûle. C'est la première fois qu'il me convoque ainsi. Sa secrétaire particulière m'introduit sans tarder. À mon entrée, Joe Hillerman, la cinquantaine bedonnante, le teint si pâle qu'il en paraît maladif, toujours vêtu d'un costume de flanelle sombre et d'une cravate de chasse gris perle, esquisse une ombre de sourire.

C'est son jour de bonté, ou quoi ?

– Asseyez-vous, fait-il en me désignant le fauteuil en face de son bureau.

J'y prends place. Il pose ses coudes sur le bureau, joint ses mains devant sa bouche.

– Larry m'a communiqué le dossier dont vous étiez chargée pour Men's Health…

Il laisse passer un temps.

– Je crois que c'est votre dossier le plus important depuis que vous avez pris davantage de responsabilités, n'est-ce pas ?

Il entretient le suspense…

– Oui, monsieur.

– Au fait, votre nouveau poste vous plaît ? Pas de problèmes avec votre assistante ?

– Beaucoup, monsieur. Pas du tout ! C'est-à-dire que…

Je patauge lamentablement !

Rassemblant tout mon courage, je termine :

– C'est-à-dire que mon nouveau poste me plaît et que je n'ai aucun problème avec Samantha.

L'ombre de son sourire s'accentue.

– J'avais compris. Ne vous troublez pas.

Il laisse de nouveau passer un temps. Plus long que le premier.

– Larry m'a appris, reprend-il enfin, que vous partez en congé à partir de ce soir ?

Aïe ! Aïe ! Aïe !

– Oui, monsieur, et…

– Je n'ai qu'un conseil à vous donner, me coupe-t-il, reposez-vous bien et revenez-nous en pleine

forme !

Comme je le regarde sans rien dire, pas très sûre de ce que je dois comprendre, il ajoute :

– D'autres dossiers vous attendent à votre retour, nous avons besoin de vous !

Ouf !

– Votre stratégie pour résoudre les problèmes Men's Health est bien ficelée. Très bien ficelée même ! D'ailleurs, Larry estime que, depuis quelques mois, vous avez pris de l'assurance. C'est bien, je tenais à vous le dire moi-même. Alors je vous souhaite de recharger vos batteries à fond et de rentrer avec mille idées de projets…

Je sors du bureau directorial en flottant sur un petit nuage. Les félicitations du grand patron en personne m'ont boostée. La suite de la journée se déroule sur un rythme infernal, mais je réussis à faire tout ce que je devais faire. Dossiers au net pour Samantha, dernières recommandations à celle-ci et même visite express chez l'avocat. À cinq heures tapantes, quand Maxwell s'annonce, je suis fin prête.

***

Le lendemain, la longue plage de l'île de Wabiratu s'étend devant mes yeux éblouis. Ciel d'un azur immaculé, mer turquoise à peine agitée d'un léger frémissement et sable blanc à perte de vue. Derrière la plage, des palmiers balancent mollement leur crinière verte dans la brise. Sur la colline, à demi dissimulée dans la végétation luxuriante, on aperçoit les murs blancs d'une vaste propriété. La beauté du paysage me laisse sans voix.

Une telle splendeur !

Nous venons d'arriver à destination après quinze heures de vol. Lors de la dernière escale à Denpasar, l'aéroport de Bali, nous avons dû prendre un hélicoptère pour atteindre l'île. Celle-ci est trop petite pour que les jets puissent y atterrir. D'ailleurs, elle est même trop petite pour qu'il y ait un aéroport. Maxwell en est le seul propriétaire. Wabiratu représente beaucoup pour lui, c'est là qu'il se réfugie quand il veut décrocher du monde extérieur.

Ainsi, c'était la surprise qu'il me réservait. Je me presse contre lui.

– Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau ! C'est un cadeau magnifique que tu me fais…

– Attends, ce n'est pas tout.

À cet instant, un groupe de six ou sept Indonésiens apparaît à la lisière de l'aire d'atterrissage. Parmi eux, une majorité d'enfants. Tous nous font de grands gestes en souriant.

– Susilawati et sa famille sont les gardiens de l'île, m'explique Maxwell. Ils veillent quand je suis absent et, quand je viens passer quelques jours, ils me dorlotent comme si j'étais leur fils.

Nous échangeons quelques mots avec eux, puis nous nous dirigeons vers la maison. Sans doute est-ce la surprise que Maxwell me réservait car elle est superbe. Contrairement à ce que je pensais, elle n'est pas d'un seul bloc, mais se compose de cinq bâtiments reproduisant avec un goût exquis l'architecture traditionnelle balinaise. Chaque pavillon est différent des autres, et pourtant, l'ensemble dégage une harmonie paisible et raffinée qui incite à la méditation.

Par une immense baie vitrée, le plus grand des bâtiments laisse voir un salon luxueusement meublé qui s'ouvre de plain-pied sur une esplanade gazonnée. Des lotus et des rafflésies aux teintes délicates rivalisent de couleurs avec les éclatantes fleurs des frangipaniers et des gingers indonésiens. Les autres bâtiments abritent les suites destinées aux hôtes de passage. Des petits ruisseaux peuplés de poissons-chats serpentent sur la pelouse.

Légèrement en contrebas, quelques marches taillées dans le rocher donnent accès à une vaste piscine dans laquelle se déverse une cascade artificielle. Son bouillonnement cristallin est le seul bruit qui trouble la sérénité de l'endroit. Au moment où nous arrivons, un oiseau de paradis

multicolore prend son envol.

C'est le palais des Mille et Une Nuits !

Maxwell me prend par la main.

– On va sur la plage ?

J'ai du mal à m'arracher à cette vision de rêve, mais avec lui, j'irais n'importe où. Nous redescendons le sentier par lequel nous sommes arrivés. Les banians aux troncs enchevêtrés et au feuillage clairsemé y jettent des taches d'ombre rafraîchissante que le soleil tropical troue de place en place.

Et soudain, face à nous, c'est l'immensité du ciel et de l'océan simplement barrée par la ligne jaune pâle de la plage. Mon cœur se gonfle. Je quitte mes sandalettes pour me diriger vers la frange d'écume des vagues qui roulent sur la grève. Le sable chaud et doux me caresse la plante des pieds. On dirait un paysage de premier matin du monde. Comme si nous étions à l'aube de l'humanité. Je me tourne vers Maxwell.

– Viens !

Il a l'air grave. Son regard couleur aigue-marine me fixe avec une expression indéfinissable que je ne lui ai jamais vue. Avant que j'aie le temps de m'interroger, il met un genou à terre et sort un écrin de sa poche.

– Je t'aime, Eva. Je ne désire qu'une chose, je n'ai jamais rien désiré aussi fort, que tu acceptes de devenir ma femme. Je sais ce que tu as vécu et je comprends ta méfiance envers le mariage. Mais je t'aime tellement que je suis prêt à m'engager pour la vie avec toi si tu veux bien m'épouser…

Sa femme ? Ma surprise est totale. Ses mots me touchent au plus profond, balaient mes derniers doutes. Il n'est pas comme James, c'est sûr, et lui saura me réconcilier avec le mariage. Mon émotion déborde. Mes yeux se remplissent de larmes. Je ne fais rien pour les retenir.

Plus heureuse que moi, c'est impossible !

Il me tend la petite boîte griffée Boucheron. Incapable de prononcer une parole, même pour dire un simple oui, je m'agenouille face à lui. Nos mains s'étreignent par-dessus l'écrin. Mes lèvres tremblent, mais ma tête acquiesce à plusieurs reprises. D'un mouvement qui ne tremble pas et qui signifie « oui, oui, j'accepte, oui, oui, je suis d'accord ». Un mouvement de plus en plus énergique.

Dans un même élan, nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre avec une telle force que nous perdons l'équilibre et roulons sur le sable en éclatant de rire. Un rire mêlé d'émotion qui nous tient de longues secondes enlacés et heureux. Soudain, un lointain bruit de voix se fait entendre. Des gens débouchent du sentier en s'agitant comme des fous, nous adressent de grands signaux, courent vers nous.

Qu'est-ce que c'est ?

Brusquement, je reconnais Bonnie et son frère Harold, encadrés par Teddy et Lawrence, des amis de Maxwell que j'ai vus deux ou trois fois. Non loin d'eux, Beverly et Christopher, un couple qu'il a connu à Princeton, court à côté de mes amis Rachel et Michaël. D'autres encore. Tous ceux qui nous sont chers se précipitent vers nous pour nous féliciter. Moitié pleurant, moitié riant, je me tourne vers Maxwell.

– Tu es magique !

– J'ai pensé que cela te ferait plaisir que tes amis t'entourent pour notre mariage.

– Parce que… on va se marier ici ?

Rayonnant, il acquiesce de la tête.

Mes larmes redoublent. Je balbutie « oui, oui » en passant le dos de ma main sur mes joues. Il me tend un mouchoir.

– Sèche tes yeux, ma belle, je t'aime trop pour que tu pleures…
Un baiser nous unit. Le premier qui scelle notre bonheur…

FIN.